

Cortegiano e cortesão. Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva

Rita Marnoto

Prefácio de
Maurizio Perugi



Centre International
d'Études Portugaises
Genève

Autora: Rita Marnoto

Título: *Cortegiano e cortesão. Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva*

Edição: Centre International d'Études Portugaises

Colecção: «Études de Philologie et Littérature Portugaises», 1

Design e produção editorial: Rosa Bandeirinha

Local de edição: Genève

Data: 2017

ISBN: 978-2-8399-2224-1

Depósito Legal:

Copyright: Rita Marnoto e Centre International d'Études Portugaises

Agradecimentos

Aires A. Nascimento, Aires do Couto, Amedeo Quondam, Andrea Daltri, Barbara Spaggiari, Clelia Bettini, equipa da FBA, Francisco Oliveira, Hildegarde Symoes, João Gouveia Monteiro, José Esteves Pereira, Juan Miguel Valero Moreno, Maria José Azevedo Santos, Maurizio Perugi, Paolo Nardi, Roberto Balzani, Roberto Gigliucci, Rosa Bandeirinha.

PRÉFACE

Depuis 1525, Baldassarre Castiglione se trouve à Madrid, en qualité de nonce apostolique à la cour de l'empereur Charles Quint. Son état de santé est loin d'être satisfaisant (il mourra en 1529) et, après le sac de Rome, ce ne sont pas les inquiétudes diplomatiques qui lui font défaut. Mais une chose le tracasse par-dessus tout: c'est la publication de son *Livre du courtisan*, en ce moment sous la menace d'une édition pirate inspirée, paraît-il, par son ancienne amie Vittoria Colonna. Depuis l'Espagne, il suit avec anxiété les vicissitudes éditoriales, par ailleurs fort compliquées, de son ouvrage sous presse à Venise, chez les successeurs d'Aldo Manuzio. Une fois imprimé, le Livre n'est pourtant pas parfait: ni la dédicace ni l'introduction figurent dans le manuscrit de typographie (siglé L par les savants); l'une et l'autre se trouvent en effet dans un fascicule de deux feuilles, qui a été ajouté après coup, à la suite de circonstances qui ne nous sont pas connues.

Le texte du *Courtisan* est réparti en quatre livres, tous dédiés, ainsi que l'introduction, à Alphonse Ariosto, cousin au deuxième degré de l'Arioste. Alphonse étant mort en 1525, il n'est pas question de dédicace au sens propre du mot. Ce vide dans la structure du livre a justement été comblé par ce fascicule additionnel, contenant d'une dédicace à D. Miguel da Silva, évêque de Viseu en Portugal, auquel l'auteur ne s'adresse pas pour autant sous quelque forme que ce soit (une lettre, des vers, ou autre chose). Mais il y a plus. Aucune trace, tout au long du livre, de ce D. Miguel, dont le nom, comme le dit Rita Marnoto, «surge no início, para se eclipsar definitivamente».

On est donc face à une énigme irrésolue, et ceci malgré la quantité d'informations que, grâce notamment aux recherches d'A. Quondam, nous possédons désormais sur le procès d'élaboration du *Livre du courtisan*, qui fut tout aussi long que complexe. Quant à D. Miguel, depuis quelques articles qui remontent à la première moitié du siècle dernier (P. Rajna et V. Cian), à partir des années 80 il a fait l'objet de plusieurs recherches, tant en Portugal qu'en Italie, concernant surtout son œuvre latine (dont le notable poème *De aqua argentea*, consacré à l'aqueduc de la ville de Évora) ainsi que certains aspects de sa biographie. Il manquait un travail centré sur son activité d'italophile, à l'égard notamment de ses relations avec Castiglione. C'est M^{me} Marnoto, italianisante de pure souche lusitaine, dont les compétences ne sont plus à démontrer, qui se charge de combler cette lacune moyennant ce diptyque de vies parallèles, dont le côté le plus novateur et intéressant concerne bien entendu D. Miguel.

Il faut d'abord rappeler que d'autres ouvrages lui ont été dédiés, dont deux fort prestigieuses, à savoir, la quatrième édition de Pétrarque chez Giunta (1522) et le *Polito* de Claude Tolomei, l'un des écrits les plus marquants dans la dénommée question de la langue (le débat était alors en cours entre partisans du toscan et ceux, dont Castiglione, qui préféraient une solution ouverte aux autres dialectes). Tolomei, issu de l'une des plus grandes familles de Sienne, qu'avait-il en commun avec D. Miguel, qui a occupé, dix ans durant (1515-1525), la charge d'ambassadeur du Royaume de Portugal chez le Saint-Siège? D. Miguel, ainsi que M^{me} Marnoto le démontre, à Sienne était un peu comme chez lui. À trente ans passés, il a même fréquenté l'Université de cette ville: son nom se lit dans deux documents déposés aux archives, et datés, respectivement, de 1510 et 1511; si, jusqu'à présent, ils ont échappé

à l'attention des savants, c'est parce qu'ils ont été publiés chez une maison d'édition (Giuffrè, 1984) plus connue chez les juristes que chez les italianisants.

M^{me} Marnoto dessine avec beaucoup de finesse le profil de ce noble lusitain, sur la base notamment de sa correspondance: excellent connaisseur en latin et en grec, il maîtrisait également l'italien, ou plutôt le toscan, ce qui, bien entendu, était un atout précieux pour son activité diplomatique. Outre les Tolomei, les puissantes familles des Colocci, Rucellai, Médicis, figurent encore entre ses connaissances. À Rome, où il intègre la *familia* de Clément VII, il dispose de pas moins de deux résidences, le Belvedere et la Lungara. L'argent, paraît-il, ne lui fait pas défaut: à une occasion, il emprunte 3 000 cruzados au pape Léon X.

Ce serait donc tout à fait normal si l'on découvrait qu'il a entretenu des relations d'amitié avec Castiglione, au centre, lui aussi, de nombreuses activités diplomatiques. Au fait, tous les deux fréquentaient la Curie papale, où ils ont pu aisément se rencontrer. Et pourtant, les contacts entre ces deux personnages ne sont documentés qu'en mesure limitée, voire insuffisante; surtout, ils ne sont pas tels à pouvoir justifier, chez Castiglione, un choix aussi délicat que celui du dédicataire, compte tenu que le *Courtisan* est l'ouvrage auquel l'auteur a consacré le plus clair de son existence. Dans la correspondance de Castiglione, qui a été publiée en trois volumes, le nom de D. Miguel n'y figure que pour quelques allusions indirectes, concernant des questions tout à fait pratiques, qui n'ont rien affaire à la littérature.

On peut cependant supposer que les liens entre Castiglione et D. Miguel se sont faits plus intimes pendant le séjour de Castiglione en Espagne, c'est-à-dire depuis 1525. Même en l'absence (encore!) de documents épistolaires, il existe quelques preuves

indirectes (M^{me} Marnoto parle à raison d'un «conjunto de indícios documentais») en faveur d'une correspondance réelle entre ces deux personnages. Mais il y a plus. Si, en Italie, D. Miguel n'a été pour Castiglione que "l'ambassadeur de Portugal" (une fois, il lui est arrivé d'écrire, d'une manière plutôt expéditive: «Portugallo e io»), en Espagne il est désormais «D. Michel de Sylva», ce qui témoigne sans aucun doute d'une connaissance finalement approfondie, et ceci dans un «contexto de cumplicidades peninsulares. Eram afinal dois exilados».

En effet, depuis son retour au Portugal, de graves désaccords ont surgi entre D. Miguel et le roi D. João III, à la suite desquels D. Miguel – évêque de Viseu dès 1527, cardinal désigné dès 1539 – s'est vu obligé en 1540 à s'exiler en Italie. Deux ans après, il a été dépossédé par D. João III et de sa nationalité et de ses biens. M^{me} Marnoto suppose qu'avant ces événements, D. Miguel et Castiglione ont pu se rencontrer en 1526 à Grenade, où se trouvait aussi Juan Boscán, qui, le premier, allait traduire en langue espagnole le *Courtisan*. Autour de cette hypothèse, d'ailleurs tout à fait raisonnable, M^{me} Marnoto retrace savamment un chapitre très important de l'histoire des relations littéraires entre l'Italie et la péninsule ibérique au cours du XVI^{ème} siècle.

C'est l'honneur du Centre International d'Études Portugaises de Genève que d'inaugurer par ce travail sa nouvelle collection *Études de philologie et littérature portugaises*.

Maurizio Perugi

ÍNDICE

I	D. Miguel da Silva dedicatário de <i>Il libro del cortegiano</i>	23
II	Os caminhos de Roma	59
III	D. Miguel da Silva na correspondência de Baldassarre Castiglione	149
IV	Confluências ibéricas na impressão de <i>Il libro del cortegiano</i>	177
	Apêndice 1	217
	Apêndice 2	231
	Apêndice 3	235
	Baldassarre Castiglione – Cronologia	241
	D. Miguel da Silva – Cronologia	249
	Bibliografia	257

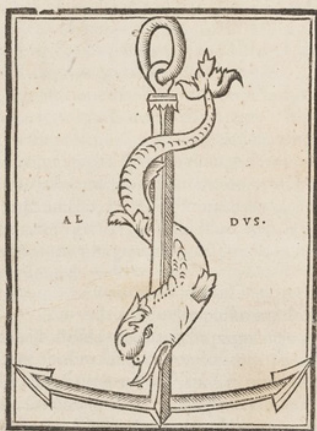
Fig. 1

Frontispício da edição de *Il libro del cortegiano del conte Baldesar Castiglione*, In Venetia nelle case d'Aldo Romano, & d'Andrea d'Asola suo Suocero, nell'anno M. D. XXVIII. del mese di aprile.

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k315634m/>

(consultado em 30-03-2017).

IL LIBRO DEL CORTEGIANO.
DEL CONTE BALDESAR
CASTIGLIONE.



Hassi nel privilegio, & nella gratia ottenuta dalla Illustrissima
Signoria che in questa, ne in niun'altra Città del suo
dominio si possa imprimere, ne altroue
impresso uendere questo libro
del Cortegiano per. x. anni
sotto le pene in esso
contenute.

Fol. Se. A. 307

Fig. 2

Dedicatória a D. Miguel da Silva de *Il libro del cortegiano del conte Baldesar Castiglione*, [...] 1528.

AL REVERENDO ET ILL. S. D. MICHEL DE
SYLVA VESCOVO DI VISEÒ.

Vando il S. Guid'ubaldo di Montefeltro Duca d'Vrbino passò di questa uita, io insieme con alcun'altri Cavalieri, che l'haueano seruito, restai alli seruiti del Duca Francesco Maria dalla Rouere, herede & successor di quello nel stato: & come nell'animo mio era recente l'odor delle uirtù del Duca Guido, & la satisfatione, che io queglianni haueua sentito della amoreuole compagnia di così eccellenti persone, come allhora si ritrouarono nella Corte d'Vrbino, fui stimolato da quella memoria à scriuere questi libri del Cortegiano: il che io feci in pochi giorni, con intètionè di castigar col tempo quegli errori, che dal desiderio di pagar tosto questo debito erano nati. Ma la fortuna già molti anni, m'ha sempre tenuto oppresso in così continui trauagli, che io non ho mai potuto pigliar spatio di ridurgli à termine, che il mio debil giudicio ne restasse contento. Ritrouandomi adunq; in Spagna, & essendo di Italia auisato, che la S. Vittoria dalla Colonna Marchesa di Pescara: alla quale io già feci copia del libro, còtra la promessa sua ne hauea fatto transcriuere una gran parte, nõ potei non sentirne qualche fastidio, dubitandomi di molti inconuenienti, che in simili casi possono occorrere. nientedimeno, mi confidai, che l'ingegno, & prudentia di quella Signora (la uirtù della quale io sempre ho tenuto in ueneratione come cosa diuina) bastasse à rimediare, che pregiudicio alcuno non mi uenisse dall'hauer obedito à suoi comandamenti. In ultimo seppi che quella parte del libro, si ritrouaua in Napoli in mano di molti, & come sono gli homini sempre cupidi di nouità, pareo che quelli tali tentassero di farla imprimere. Ond'io spauentato da questo pericolo, diterminai di riuocer subito nel libro quel poco, che mi comportaua il tẽpo con intentione di publicarlo, estimando men male lasciarlo ueder poco castigato per mia mano, che molto lacerato per man d'altri, così per exequire questa deliberatione cominciai à rileggerlo, & subito nella prima fronte admonito dal titolo presi non mediocre tristezza: la qual anchora nel passar piu auanti molto si accrebbe, ricordandomi la maggior parte di coloro, che sono introdutti nei ragionamenti esser già morti, che oltre à quelli de chi si fa mentione nel proemio dell'ultimo, morto è il medesimo M. Alphonso Ariosto, à cui il libro è indirizzato, giouane affabile, discreto, pieno di suauissimi costumi, & atto ad ogni cosa conueniente ad homo di Corte. Medesimamente il Duca Giuliano de Me

* ii

Fig. 3

Início do I livro e dedicatória a Alfonso Ariosto de *Il libro del cortegiano* del conte Baldesar Castiglione, [...] 1528.

IL PRIMO LIBRO DEL CORTEGIANO
DEL CONTE BALDESAR CASTL
GLIONE A MESSER ALPHON
SO ARIOSTO.

Ra me stesso lungamente ho dubitato Messer Alphon-
fo carissimo, qual di due cose piu difficil mi fosse, o il
f negarui quel, che con tanta instantia piu uolte mi ha-
uete richiesto, o il farlo: per che da un canto mi parea du-
rissimo negar alcuna cosa, & massimamente laudeuole a
persona ch'io amo sommamente, & da cui sommamentemi sento esser
amato: dall'altro anchor pigliar impresa la qual io non conosceui po-
ter condur a fine, pareami disconuenirsi a chi estimasse le giuste ripren-
sioni quanto estimar si debbano. In ultimo dopo molti pensieri ho
deliberato sperimentare in questo quanto aiuto porger possa alla dili-
gentia mia quella affectione & desiderio intento di compiacere, che nel
le altre cose tanto sole accrescere la industria degli homini. Voi adunq;
mi richiedete ch'io scriua qual sia al parer mio la forma di cortegiana
piu conueniente a gentil homo, che uiua in corte de Principi: per la
quale egli possa & sappia perfettamente loro seruir in ogni cosa ragione-
uole: acquistandone da essi gratia, & da gualtri laude. In forma di che
forte debba esser colui, che meriti chiamarsi perfetto Cortegiano, tanto
che cosa alcuna non gli manchi. Onde io considerando tal richiesta di
eo, che se a me stesso non paresse maggior biasimo l'esser da uoi repu-
tato poco amoreuole, che da tutti gualtri poco prudente, harei fuggi-
to quella fatica per dubbio di non esser tenuto temerario da tutti quel-
li, che conoscono come difficil cosa sia tra tante uarieta di costumi,
che s'usano nelle corti di christianità, eleggere la piu perfetta forma,
& quasi il fior di questa cortegiana: perche la consuetudine fa a noi
spesso le medesime cose piacere & dispiacere: onde talhor procede che
i costumi, gli habiti, i riti, e i modi, che un tempo son stati in pregio,
diuengon uili: & per contrario i uili diuengon pregiati. Però si ue-
de chiaramente che l'uso piu che la ragione ha forza d'introdur cose
noue tra noi, & cancellar l'antiche: delle quali chi cerca giudicar la
perfectione spesso s'inganna. Per il che conoscendo io questa, & mol-
te altre difficulta nella materia propostami a scriuere, son sforzato a fa-
re un poco di escusatione: & render testimonio che quello errore (se
pur se po dir errore) a me e commune con uoi: accio che se biasimo
autenire me ne ha, quello sia anchor di uiso con uoi: perche non minor

Fig. 4

Fim da dedicatória a Alfonso Ariosto de *Il libro del cortegiano del conte Baldesar Castiglione*, [...] 1528.

LIBRO

colpa si dee estimar la vostra hauermi imposto e arzo alle mie forze dif
 equale, che a me hauerlo accettato. Vegniamo adunque hormai a dar
 principio ad quello che è nostro presupposto: & se possibil è riformiamo
 un Cortegian tale, che quel Principe, che sarà degno d'esser da lui ser-
 uito, anchor che poco stito hauesse, si possa però chiamar grandissimo
 signore. Noi in questi libri non seguiremo un certo ordine, o regola
 di precetti distinti, che'l più delle volte nell'insegnare qual si uoglia co-
 sa usar si sole: ma alla foggia di molti antichi, rinouando una grata me-
 moria, reciteremo alcuni ragionamenti, i quali già passarono tra homi-
 ni singularissimi à tale proposito: & benchè io non u'interuenissi pre-
 sentialmente per ritrouarmi, all'hor che si son detti in Inghilterra: ha-
 uendogli poco apresso il mio ritorno intesi da persona, che fiddmen-
 te me gli narro. sforzerommi à punto per quanto la memoria mi com-
 porterà, ricordarli: accio che noto u' sia quello, che habbiano giudica-
 to, & creduto di questa materia homini degni di somma laude, & al cui
 giudicio in ogni cosa prestar si potea indubitata fede. Ne sia anchor
 fuor di proposito per giungere ordinatamente al fine, doue tende il par-
 lar nostro, narrar la causa de i successi ragionamenti.

A lle pèdici dell' Appenino quasi al mezzo della Italia uerso il mare Adri-
 anico è posta (come ognun sa) la piccola citta d' Urbino: la quale ben
 che tra molti sia, & nò così amena, come forse alcun altri che ueggiamo
 in molti lochi pur di tanto hauuto ha il cielo fauoreuole, che intorno
 il paese è fertilissimo, & pié di frutti: di modo che oltre alla salubrità del
 l'aere, si troua abundantissima d'ogni cosa, che fa mestieri per lo uiuere
 humano: ma tra le maggior felicità, che se le possono attribuire, questa
 credo sia la principale, che da grã tēpo in qua sempre è stata dominata
 da ottimi signori, auēga che nelle calamità uniuersali delle guerre della
 Italia essi anchor per un tempo ne sia restata priu: ma non ricercando
 più lontano, possiamo di questo far bon testimonio con la gloriosa me-
 moria del Duca Federico: il quale a di suoi fu lume della Italia: ne man-
 cano uci, & amplissimi testimonii, che anchor uiuono, della sua pru-
 dencia, della humanità, della giustizia, della liberalità, dell'animo inui-
 to & della disciplina militare: della quale precipuamente fanno fede le
 sue tante uittorie: le expugnationi de lochi inexpugnabili: la subita pre-
 stezza nelle expeditioni: l'hauer molte uolte con pochissime genti fug-
 gato numeroa, & ualidissimi exerciti, ne mai esser stato perditor in bat-
 taglia alcuna: di modo che possiamo nò senza ragione a molti famosi
 antichi aguararlo. Questo trallaltre cose sue loceuoli nell' aspero sito
 d' Urbino edificò un palazzo secondo la opinione di molti il più bel-
 lo, che in tutta Italia si ritroui: & d'ogni oportuna cosa si ben lo fornì,
 che non

Fig. 5
Cólofon final de *Il libro del cortegiano del conte Baldesar Castiglione*, [...] 1528.

LIBRO

re una bella aurora di color di rose: e tutte le stelle sparite, fuor che la dolce governatrice del ciel di Venere, che della notte, è del giorno tiene i confini: dalla qual para che spirasse un'aura soave, che di mordente fresco empiedo l'aria cominciuaua tra le mormoranti selue de colli uicini a rifuogliar dolci concenti de i uaghi augelli. Onde tutti hauendo con riuerentia preso commiato dalla S. Duch: sinuiarono uerso le lor stantie senza lume di torchi, bastando lor quello del giorno: & quando gia erano per uscir della camera, uoltossi il S. Prefetto alla S. Duch: & disse, Signora per terminar la lite tra'l S. Gaspar: e'l S. Magnifi. ueniremo co'l giudice questa sera piu per tempo, che non si fece heri. Rispose la S. Emil. con patto che s'el S. Gaspar uorrà accusar le donne, & dar loro (come è suo costume) qualche falsa calunnia, esso anchora dia sicurtà di star a ragione, perch'io lo allego suspetto fuggitiuo.

* a b c d e f g h i k l m n o p.
Tutti sono quaderni fuor che *, che è duerno, & p, che è terno.

In Venetia nelle case d'Aldo Romano & d'Andrea d'Afola suo Suocero, nell'anno M. D. XXVIII.
del mese d'Aprile.

et Tinte 544

I

D. Miguel da Silva dedicatário de
Il libro del cortegiano

Il libro del cortegiano, geralmente designado como *Il cortegiano*, abre-se com a seguinte dedicatória a D. Miguel da Silva, bispo de Viseu:

AL REVERENDO ET ILL. S. D. MICHEL DE
SYLVA VESCOVO DI VISEO.

A visualidade tipográfica deste cabeçalho é extremamente aguda, pelo significado que transmite e pelo impacto que exerce sobre o leitor (fig. 2). Confronta o seu primeiro olhar, sobre uma página inteiramente impressa, com a solenidade que as opções de formatação gráfica associam ao nome do destinatário, D. Miguel da Silva.

A dedicatória surge bem destacada, impressa em elegantes capitais de *quadrata* serifada, que tomam por modelo as inscrições que na Roma antiga eram cinzeladas sobre pedra. O nome de D. Miguel da Silva evidencia-se como uma gravação epigráfica que é projectada sobre o devir. O registo, colocado no início do livro, legenda a monumentalidade do dedicatário, da obra e do seu autor.

Em Abril de 1528 conclui-se a impressão de *Il libro del cortegiano*, de Baldassarre Castiglione, como se lê no cólofon que remata o texto: «In Venetia nelle case d’Aldo Romano, & d’Andrea d’Asola suo Suocero, nell’anno M. D. XXVIII. del mese d’Aprile.» (fig. 5). A sóbria elegância tipográfica do livro faz jus ao legado de Aldo Manuzio. Aldo falecera em Fevereiro de 1515, mas são os prelos dos seus continuadores a baterem-no.

Do lado português, as declarações de orgulho pela dedicatória,

a D. Miguel da Silva, desta obra-chave da literatura do Renascimento não escasseiam. Do lado italiano, ao desvelo pela associação do diálogo, que foi modelo de cortesia (num segundo florescimento da sociedade de corte, Santagata 2016) para toda a Europa até aos alvares do Romantismo, a tão erudito dedicatário, crescem os trabalhos que lhe têm vindo a ser consagrados por grandes especialistas em Castiglione. O presente ensaio, tendo bem presente o carácter intrigante de uma dedicatória intrinsecamente problemática, propõe-se integrar os vários elementos em jogo num quadro que valoriza o seu sentido de conjunto.

A dedicatória a D. Miguel da Silva, bem como o texto que se lhe segue e que na edição *princeps* ocupa cinco faces de três fólhos, reentram na categoria de paratexto. O paratexto desempenha uma função mediadora entre a obra propriamente dita, que está prestes a iniciar-se, o seu autor e o seu leitor. Por conseguinte, afirma-se como espaço privilegiado para o investimento de uma estratégia pragmática primordial.

Inscribe-se numa zona de fronteiras porosas entre o que está dentro e o que está fora do livro, entre enunciado e enunciação, à qual Gérard Genette aplicou a metáfora do *seuil*, a soleira. É esse o título do ensaio que dedicou aos vários géneros de paratexto e ao peritexto (Genette 1987). De entre as diversas tipologias que o crítico francês identificou e caracterizou através de uma abordagem tendencialmente sincrónica, contam-se a dedicatória, a epígrafe e o prefácio.

A dedicatória, considerada na sua dimensão social mais abrangente, encontra-se intimamente relacionada com o estatuto do intelectual na sociedade de Antigo Regime e com o seu modo de inserção no respectivo tecido. Dela decorrem, indelevelmente, as possibilidades e os condicionalismos inerentes ao exercício da profissão de escritor.

A homenagem prestada ao dedicatário através de um livro envolve uma celebração sublimada dos valores literários, éticos e de outra ordem que lhe assistem. Além disso, encontra-se vinculada a um plano material, que se consubstancia na obtenção de um patrocínio (Genette 1987, 110-133).

No Renascimento, era de norma consagrar um livro ou um opúsculo a um protector rico e poderoso, que tinha adquirido re-

levo em virtude da sua actuação no campo da literatura, das artes, das empresas militares ou da governação e do poder. A relação em causa era recíproca, porque o lustro que o nome dessa personalidade emprestava à obra estava para a fama que o próprio livro e o seu autor obtinham através da homenagem. Da mesma feita, a dedicatória constituía um elemento fundamental no sistema económico que sustinha a edição. Para o empresário tipográfico, a impressão tinha custos e implicava riscos de mercado que ele nem sempre se mostrava disposto a assumir. Para o escritor, a retribuição que assim podia auferir era uma importante fonte de encaixe, à qual por vezes se acrescentava a venda de um certo número de exemplares que lhe era contratualmente reservado.

Ao escolher D. Miguel da Silva para dedicatário do seu *Cortegiano*, Baldassarre Castiglione segue os mais lídimos usos sociais e antropológicos da época. Presta homenagem a um humanista de refinado gosto e a um mecenas aficionado.

Contudo, as estranhezas que se estendem para além deste quadro geral não são poucas e a crítica não tem deixado de as sublinhar.

Amedeo Quondam resume-as de forma incisiva, no ensaio fundamental que dedicou a «*Questo povero cortegiano*». Castiglione, *il libro, la storia*. D. Miguel não é o único destinatário da obra, sendo cada um dos quatro livros em que ela se divide dedicado a Alfonso Ariosto (acerca do qual, *infra* I. 7), e o paratexto inicial contradiz as normas da dedicatória:

Se la dedica a Miguel da Silva si insedia nella zona sua propria (prima che il testo cominci), i quattro vecchi proemi restano inseriti nel corpo del testo. [...] Castiglione ha qualche problema, ora, a integrare il nuovo dedicatario generale sia al testo di tutta l'opera, sia, soprattutto, alle quattro dedichette che restano intitolate ad Alfonso Ariosto.

Il raddoppio dei proemi con la dedica non fa sistema, insomma: istituisce, anzi, una comunicazione parallela, senza rapporti, una partita doppia autonoma nelle sue distinte parti.

Castiglione scrive, infatti, un nuovo paratesto davvero singolare, che contraddice lo statuto proprio del genere della dedica: è tutto orientato narcisisticamente verso il testo, non spende neppure una parola per celebrare (come è dovuto) l'intestatario della dedica.

(Quondam 2000, 503)

«Non fa sistema». As estranhezas são manifestas, quer no plano do enunciado, quer no plano da enunciação. O que mais parece engrandecê-las é a sua inscrição conjunta na própria soleira de *Il libro del cortegiano*, que é, por si, um espaço primordial. Com efeito,

esperar-se-ia que os dois planos, o do enunciado e o da enunciação, confluíssem por convergência nesse patamar. Contudo, abrem-se nessa soleira brechas por preencher, falhas recíprocas de congruência, saltos de continuidade. Vejamos pois.

Nos inícios do século XVI o modelo discursivo da dedicatória encontrava-se perfeitamente padronizado e o seu uso reificava-o. A dedicatória tinha um lugar próprio no sistema dos géneros e os padrões retóricos que lhe eram inerentes estavam estabilizados. De entre as suas características primárias destacam-se duas, a apóstrofe de um destinatário e o seu encómio. Além disso, as qualidades que assistem ao homenageado são geralmente relacionadas com o teor da obra que lhe é consagrada, através de uma estratégia retórica de ordem argumentativa.

Por sua vez, a extensão da dedicatória está sujeita a variações. Pode ir desde uma sucinta menção ao dedicatário, até um discurso alargado. Esta última opção, de maior fôlego textual, é a dominante até ao século XVIII. Na verdade, a expressão do louvor e a justificação da homenagem requerem um espaço textual adequado à respectiva explanação retórica. As implicações pragmáticas que ligam dedicador e dedicatário, através do texto que o primeiro envia ao segundo, consubstanciam-se pois na designada epístola dedicatória.

As normas da dedicatória eram muitíssimo bem conhecidas, como é óbvio, por Castiglione. Teve ocasião de aprofundar o respectivo alcance histórico com a sua formação humanista (*infra* II. 3. 1). Respirou-as nos ambientes em que viveu, entre cena cortesã, confabulação diplomática e cenáculo intelectual.

O paratexto impresso nos fôlios iniciais da edição *princeps* não é uma dedicatória. Como justamente nota Amedeo Quondam no passo acima citado, nem uma palavra é despendida com o louvor de D. Miguel da Silva. Além disso, o nome do Bispo de Viseu nem uma só vez é empregue como objecto de apóstrofe.

Por conseguinte, também não é uma carta, porque não tem um destinatário inequívoco. Ou, se se quiser, como escrevia Cian com bonomia, é uma 'lettera cosidetta' (Cian 1951, 244).

Logo nas primeiras linhas, Castiglione começa por elogiar o falecido duque de Urbino, Guidubaldo da Montefeltro, por cuja lembrança «fui stimolato [...] a scrivere questi libri del Cortegiano», bem como todo o círculo de «così eccellenti persone» que na corte de Urbino o rodeava e que brindou o autor de *Il cortegiano* com a sua «amorevole compagnia» (*Cort.*, I. 11). Nem poupa uma palavra para com Francesco Maria della Rovere, do qual se afastara definitivamente em 1521 (*infra* II. 7. 1). Seguidamente, é Alfonso Ariosto a ser louvado, «giovane affabile, discreto, pieno di suavissimi costumi ed atto ad ogni cosa conveniente ad homo di corte» (*Cort.*, I. 11). Cabe depois a vez a Giuliano de' Medici, «la cui bontà e nobil cortesia meritava più lungamente dal mondo esser goduta», a Bernardo Dovizi da Bibbiena, que «per una acuta e piacevole prontezza d'ingegno fu gratissimo a qualunque lo conobbe», a Ottaviano Fregoso, «homo a' nostri tempi rarissimo, magnanimo, religioso, pien di bontà, d'ingegno, prudentia e cortesia», e à duquesa Elisabetta Gonzaga, que «molto più che tutti gli altri valeva» (*Cort.*, I. 11, 13).

D. Miguel da Silva não faz parte da lista. Aliás, escapa ao paradigma dominante dos encomiados. Trata-se de figuras proeminentes da corte de Urbino, quase todas já falecidas.

Se o Bispo de Viseu, por um lado, não é objecto de louvor, por outro lado, não existem no texto marcas pragmáticas que permitam identificá-lo como destinatário. A interpretação do passo a seguir transcrito, como se lhe fosse dirigido, tem vindo a ser proposta com alguma insistência:

E perché voi né della signora Duchessa né degli altri che son morti, fuorché del duca Iuliano e del Cardinale di Sancta Maria in Portico, haveste noticia in vita loro, acciò che per quanto io posso l'habbiate dopo la morte, mandovi questo libro come un ritratto di pittura della corte d'Urbino.

(*Cort.*, I. 13)

A admitir que este passo encerra a verbalização da relação pragmática entre Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva, entre destinador e destinatário, tratar-se-ia de um procedimento, no mínimo, elusivo. O destinatário da apóstrofe não é explicitado. Tanto poderá estar em causa D. Miguel da Silva, como outra pessoa. A função perlocutória é activada no plano comunicativo, mas a casa instituída não é preenchida. Deixa em aberto um espaço não atribuído e muito menos personalizado.

Ressalve-se que as referências, contidas no passo citado, a Giuliano de' Medici, falecido em 1516, e a Bernardo Dovizi da Bibbiena, falecido em 1520, contemplam de facto personalidades que D. Miguel da Silva conheceu nas suas estadias italianas, apesar de não serem as únicas (*infra* II. 5). Contudo, a admitir a hipótese de que Castiglione se estivesse a dirigir ao Bispo de Viseu, daí só resultaria uma debilidade retórica. Por absurdo, o autor de *Il cortegiano* estaria a descartar e a desperdiçar a oportunidade adequada para acrescentar, ao elogio das personalidades que brilharam na corte de Urbino, o louvor de D. Miguel da Silva.

O paradigma da função dedicatória não é coadunável com o paradigma identitário em que se inserem as personalidades anteriormente elogiadas, quase todas elas falecidas. Uma dedicatória dirige-se a um vivo (*infra* I. 6). As pessoas louvadas já tinham morrido e não são apostrofadas. Por conseguinte, seria este um

lugar adequado para tecer o encómio de D. Miguel, estando ele em causa. Evitá-lo corresponderia ao alheamento de uma daquelas normas retóricas e pragmáticas que o autor de *Il cortegiano* dominava como ninguém.

Vincular o passo a uma apóstrofe a D. Miguel, ou vincular a apresentação inicial dos protagonistas da obra ao objectivo de lhos dar a conhecer, ressuma de um posicionamento cuja subjectividade interpretativa se pode compreender, deixando porém sem resposta questões de ordem retórica e discursiva. Estas últimas colocam-se a montante.

A ser lido como dedicatória, este paratexto claudica tanto por defeito, como por excesso. Por um lado, no plano textual, dele se encontram ausentes o encómio do dedicatário e a sua apóstrofe explícita, como se acabou de verificar. Por outro lado, no plano contextual, o ímpeto de dedicatória é excessivo. O livro que, logo no seu começo, monumentaliza D. Miguel da Silva em capitais de *quadrata*, tem afinal, além dele, outro dedicatário.

Com efeito, no mesmo fólio da edição *princeps* em que *Il libro del cortegiano* é dedicado «Al reverendo et ill. S. D. Michel de Sylva vescovo di Viseo», lê-se:

[C]ominciai a rileggerlo [*Il libro del cortegiano*], e subito nella prima fronte admonito dal titolo, presi non mediocre tristezza, la qual anchora nel passar più avanti molto si accrebbe, ricordandomi la maggior parte di coloro che sono introdutti nei ragionamenti esser già morti, che oltre a quelli de chi si fa mentione nel proemio dell'ultimo, morto è il medesimo messer Alphonso Ariosto a cui il libro è indirizzato.

(*Cort.*, I. 11)

Contudo, esta é apenas a primeira de uma série de asserções discursivas que vincula a dedicatória de *Il cortegiano* a Alfonso Ariosto e que está prestes a ser desenrolada. Aliás, a observação nela contida, de que o seu nome figura na primeira página do livro, a «prima fronte», chama à colação a materialidade do manuscrito de tipografia L (*infra* IV. 2, 6, 10). Esse manuscrito, a partir do qual Andrea d'Asola procedeu à impressão, inicia-se directamente com o I livro de *Il cortegiano*, sem a dedicatória a D. Miguel

da Silva e sem o paratexto que se lhe segue.

A mesmíssima tipografia, aplicada na dedicatória a D. Miguel da Silva, é reutilizada, de forma em tudo semelhante, no início do I livro, que começa:

IL PRIMO LIBRO DEL CORTEGIANO
DEL CONTE BALDESAR CASTI
GLIONE A MESSER ALPHON
SO ARIOSTO.

Esta formatação (fig. 3), com algumas variações discursivas mas com conteúdo equivalente, abre igualmente o II, o III e o IV livros de *Il cortegiano*. Por conseguinte, criam-se elos de perfeita homogeneidade tipográfica e topológica entre a epígrafe inicial de dedicatória a D. Miguel da Silva e as quatro epígrafes de dedicatória a Alfonso Ariosto, colocadas no início de cada um dos quatro livros em que a obra se divide. O efeito que daí resulta é desconcertante. Uma tipografia e uma ubiquação semelhantes e uma relação pragmática que se esperaria fosse única implicam afinal duas pessoas diferentes, D. Miguel da Silva e Alfonso Ariosto.

Desde os primórdios da sua redacção que *Il cortegiano* é dedicado a Alfonso Ariosto, como o documenta uma rica tradição manuscrita. Ao longo dos seus diversos estádios redaccionais, a obra sofreu várias metamorfoses. Numa primeira fase sem divisões internas, depois repartida em três livros e num estádio posterior em quatro, a dedicatória a Alfonso Ariosto é uma constante. Aliás, o começo do I livro evidencia o seu papel de destinatário através da apóstrofe inicial: «Fra me stesso lungamente ho dubitato, messer Alphonso carissimo, [...]» (*Cort.*, I. 21). É assim que se abre o I livro de *Il cortegiano*.

Diferentemente, o nome de D. Miguel da Silva surge no seu início, para se eclipsar definitivamente. Nem mais uma referência lhe é dispensada.

Com efeito, se fosse possível reduzir a secção inicial do I livro a uma abstracção normativa, esse bloco textual enquadrar-se-ia perfeitamente no modelo discursivo a que, na época, uma dedicatória obedecia. Nele fica contida a apóstrofe de Alfonso Ariosto e também o seu encómio, que é tecido através de uma estratégia retórica que vai entrelaçando as suas qualidades com a matéria da obra que o homenageia. Além disso, o autor de *Il cortegiano*, com elegante recurso retórico ao *topos* da modéstia, coloca-se no lugar daquele a quem cabe corresponder aos desígnios do dedicatário com o seu melhor brio.

A relação de Castiglione com Ariosto é colocada em termos de um sentimento recíproco de admiração e de fidelidade, assente no grande valor ciceroniano da amizade: «persona ch'io amo sommamente e da cui sommamente mi sento esser amato» (*Cort.*, I. 21). O livro que está prestes a começar funde-se com essa estima, numa vinculação pragmática estreitíssima. É dedicado a Alfonso Ariosto em resposta a um seu pedido, que Baldassarre Castiglione respeita piamente:

Voi adunque mi richiedete ch'io scriva qual sia al parer mio la forma di cortegiania più conveniente a gentilhomo che viva in corte de principi, per la quale egli possa e sappia perfettamente loro servir in ogni cosa ragionevole, acquistandone da essi gratia e dagli altri laude. Insomma, di che sorte debba esser colui che meriti chiamarsi perfetto cortegiano.

(*Cort.*, I. 21)

De resto, também o tipógrafo da *princeps* e quem com ele trabalhava tinham ideias claras acerca do modelo discursivo da dedicatória. Reconheceram perfeitamente o seu uso e assinalaram-no graficamente, quando o texto do início do I livro estava a ser composto. No alinhamento exterior da mancha tipográfica, meteram um dente, depois do final do bloco textual vinculado às normas da dedicatória (fig. 4). Dessa feita, distinguiram-no e destacaram-no com uma elegância que leva a marca dos Manuzio, sem ferir o ritmo da formatação da página.

A indentação, associada à proporção entre o tamanho dos caracteres, ao respectivo espaçamento, à distância entre as linhas e ao tamanho da página, é seguida com rigor ao longo de todo o volume (*infra* IV. 6). Faz excepção a esse movimento em continuidade o arranque do livro propriamente dito, em virtude do destaque merecido pelo dito bloco textual dirigido a Alfonso Ariosto (um segundo caso regista-se, sintomaticamente e em paralelo, na introdução ao IV livro).

«Alle pendici dell’Appenino [...]»: é aqui mesmo que, para o tipógrafo e para quem com ele trabalhava, efectivamente principiava *Il cortegiano*. O dente faz ressaltar o primeiro caracter, -A- (fig. 4).

Ao excesso de dedicatórias, um outro imbróglio se acrescenta. Uma dedicatória não é redutível a uma abstracção de regras formalistas. Se não é de norma dedicar um livro a um morto, há também uma dimensão cultural que não o torna concebível. Retórica e antropologia estão de acordo.

O acto de dedicatória tem uma forte dimensão pragmática de reciprocidade. É processo de comunicação, e como tal pressupõe e implica um diálogo, que pode ser de vária ordem, entre dedicador e dedicatário. Ora, os mortos têm outra linguagem, que é a da Eternidade, e que os vivos desconhecem.

Tanto assim é que o sistema dos géneros instaurou uma tipologia específica para a celebração de um defunto, o epitáfio. Caracteriza-se como composição dedicada a um morto que contém o seu encómio. Uma ligação ancestral à gravação epigráfica reflecte-se na sua extensão, tendencialmente contida, e no seu estilo conciso.

A celebração de uma personalidade falecida pode ser igualmente vazada noutra tipo de composição, como o elogio fúnebre ou formas líricas de vários géneros. Contudo, um tal procedimento mantém a sua autonomia relativamente ao epitáfio. Tanto assim é que, não raro, o epitáfio é embutido em composições de maior fôlego, tais como a écloga ou a elegia de tema fúnebre, preservando porém a sua fisionomia própria. Essas composições nas quais é engastado podem ter um dedicatário. Contudo, o modelo discursivo do epitáfio, esse, não contempla um dedicatário.

O sistema dos géneros, na literatura italiana de inícios do século XVI, atravessa uma fase de sedimentação e normalização que resiste a hibridações deste tipo, como seria a intersecção entre epi-

táfio e dedicatória. Corroboram-no o historial de cada um desses dois géneros, a sua origem e a sua ancestralidade. Acrescente-se a tal, no caso do epitáfio, a difusão e o impacto da *Antologia grega* no século XVI. A sua circulação alargada em muito contribuiu para a consolidação da história e da fisionomia específica desse género, bem como da sua configuração normativa.

A dedicatória ao falecido Alfonso Ariosto afigura-se, pois, exógena ao sistema de géneros do paratexto.

Para tornar a presente exposição mais compreensível, é oportuna uma breve explicação didascálica acerca de Alfonso Ariosto (Miani. «Ariosto, Alfonso» DBI) e da amizade que o unia a Baldassarre Castiglione.

A família Ariosto tem nas suas origens um extracto da aristocracia bolonhesa da Baixa Idade Média. Ao ramo que se estabeleceu em Ferrara, pertencem o poeta Ludovico Ariosto e o seu primo em segundo grau Alfonso Ariosto. Nascido e falecido em Ferrara (1475-1525), Alfonso foi membro da sua corte e esteve ao serviço do duque Alfonso d' Este e de seu irmão Ippolito d' Este, elevado a cardeal em 1493.

A ligação, ao longo de toda a sua vida, entre Alfonso Ariosto e Castiglione, que era cerca de três anos mais novo, remonta com toda a probabilidade à Milão dos Sforza (Cian 1951, 9-15). Ambos tinham partido das suas cidades de origem, respectivamente Ferrara e Mântua, para colherem a oportunidade de obter uma sólida formação humanista em solo milanês. O fulgor extraordinário que Ludovico Sforza, chamado il Moro, e sua esposa Beatrice d' Este incutiram às letras, às artes e à vida de corte marcou profundamente os jovens Alfonso e Baldassarre. Esse brilho extinguiu-se porém a breve prazo, com a invasão da cidade, em 1499, pelo rei de França, Luís XII (*infra* II. 8. 1).

Nos anos que se seguiram, Ariosto e Castiglione movimentaram-se no cenário comum das cortes de Ferrara, Mântua e Urbino. Era animado por um mesmo friso de intelectuais, figuras do poder e artistas, ao qual pertenciam personalidades com a craveira de Pietro Bembo, Ludovico Ariosto, Luigi Da Porto, Bernardo Dovizi da Bibbiena, Raffaello ou Bramante, ao que se acrescenta-

vam algumas mulheres dotadas de um prestígio aureolar.

Em Outubro de 1509, Alfonso e seu primo Ludovico Ariosto foram enviados ao papa Júlio II numa delicada missão diplomática. Alfonso d' Este encarregara-os de demonstrar ao Pontífice que o alinhamento dos Este com o Rei de França não feria as relações amigáveis com a Santa Sé. Júlio II encontrava-se então empenhado numa aliança com Veneza, contra a França e contra os Este. Entretanto, desde Setembro desse mesmo ano que Castiglione recolhera a Urbino, debilitado por mazelas de guerra. Combatera ao lado de Francesco della Rovere, capitão geral das milícias da Igreja, nas campanhas de Brisighella, Granarolo, Russi e Ravenna, que visavam restituir à Santa Sé os territórios ocupados por Veneza. Também Alfonso Ariosto pegou em armas, tendo lutado contra os venezianos em Polesella, no mês de Dezembro desse mesmo ano. Apesar disso, as suas intervenções militares afiguram-se mais ocasionais.

Os dois amigos foram-se cruzando em missões diplomáticas, designadamente as que os atraíam a Roma. Aliás, no conturbado xadrez estratégico deste período, em que as tensões entre a França, a Santa Sé, a Espanha e o Império se avolumavam e as alianças das cidades italianas acusavam constantes metamorfoses, o cruzamento de dois diplomatas do seu nível é dado por descontado. Se em Março de 1513 Alfonso Ariosto participa ao lado de Ippolito d' Este na coroação do cardeal Giovanni de' Medici como Leão X, assim também Baldassarre Castiglione assiste à cerimónia, acompanhando Francesco Maria della Rovere, duque de Urbino. Três anos volvidos, della Rovere será desapoderado desta cidade por Leão X. O golpe marcará indelevelmente Castiglione.

Pelo seu lado, Alfonso Ariosto fez sua a política filo-francesa dos Este, com um zelo e uma dedicação a toda a prova. Diver-

samente, as posições de Baldassarre Castiglione, apesar de serem mais dúcteis, foram progressivamente acusando um distanciamento dessa causa, em nome de uma política que defendesse os interesses da Itália no seu todo. Suportou em múltiplas circunstâncias, ao lado dos senhores que servia, calamidades infligidas com a conivência da França ou que contaram com a intervenção de milícias francesas. Na carta de 7 de Janeiro de 1522, escrita de Roma, na qual troca informação estratégica com Stazio Gadio, alto funcionário de Federico Gonzaga, deixa claro que «ancorché meser Alfonso sia gentilhomme da bene pur è molto francese» (*Lett.* n.º 872, 2. 74). Não restam dúvidas de que, para o autor de *Il cortegiano*, Alfonso Ariosto foi, até ao derradeiro volteio da sua pena, «gentilhomme da bene».

Na segunda redacção de *Il libro del cortegiano*, um elogio do Rei de França andou em certo momento associado à dedicatória a Alfonso Ariosto (*infra* IV. 2). O passo foi depois debastado, e com ele o apelo a uma expedição militar contra os maometanos a organizar sob a sua égide. Os motivos que levaram Castiglione a operar esses cortes serão de vária ordem. Sob o ponto de vista discursivo e retórico, o desequilíbrio era manifesto, dado que a sua extensão o convertia numa espécie de excrescência do paratexto. Sob o ponto de vista político e sob a perspectiva de quem escrevia, os desenvolvimentos que entretanto se foram verificando requeriam uma adaptação do seu teor. De resto, estas questões são resolvidas com destreza.

O Conde de Angoulême, que sobe ao trono de França em 1515 com o nome de Francisco I, bem como o Príncipe de Gales, coroado como Henrique VIII de Inglaterra em 1509, e Carlos de Habsburgo, Rei de Espanha em 1516 e Imperador em 1519, são os três governantes em cujas mãos deposita as esperanças de uma

nova ordem, na redacção final do IV livro (*Cort.*, I. 431-433). Não quer isto dizer que os elogios tributados a cada um deles sejam equivalentes. Contudo, esta plataforma tripla sana eventuais melindres políticos, estratégicos e pragmáticos, através de um movimento de conciliação típico do autor de *Il cortegiano*.

Alfonso falece a 29 de Junho de 1525, deixando os seus herdeiros em angústias económicas pelas dívidas a saldar, apesar de ter algumas posses. Um funcionário diplomático via-se constrangido a assumir grandes despesas, entre viagens, atenções e gastos requeridos por um nível de vida consentâneo com a imagem que lhe competia projectar.

Il libro del cortegiano é uma obra com duas dedicatórias, uma a D. Miguel da Silva, outra a Alfonso Ariosto, reiterada no início dos quatro livros em que se divide internamente. Contudo, ambas são desfocadas.

Se o paratexto que se segue à epígrafe com o nome de D. Miguel da Silva não segue o modelo discursivo da dedicatória, a consagração da obra a Alfonso Ariosto vai ao arrepio da norma inequívoca, segundo a qual não se dedica um livro a um morto. Por conseguinte, é a gravação de abertura a subsistir como dedicatória essencial, gravada sob a forma de epígrafe: «Al reverendo et ill. S. D. Michel de Sylva vescovo di Viseo.»

O paratexto impresso nos primeiros fólhos da *princeps* é na verdade uma introdução, um preâmbulo ou um prefácio (ao caso, posfácio). Informam-no as características discursivas padronizadas deste género de paratexto (Genette 1987, 150-270), à parte a já citada dedicatória a Alfonso Ariosto (*supra* I. 5). Essas particularidades consistem na exposição da génese da obra e das suas motivações, na justificação da importância do assunto tratado, na apresentação dos objectivos visados e na explanação de algumas considerações de método. Entra em conflito com o modelo da dedicatória por não ser uma dedicatória.

Com efeito, nele se começa por recordar o contexto em que *Il cortegiano* foi escrito e os estímulos que encontrou no ambiente da corte de Urbino, bem como as motivações da sua edição intempéstiva. Paralelamente, a deploração do desaparecimento de figuras proeminentes desse círculo é aliada ao encómio de cada uma delas. A partir daqui, são apresentadas questões candentes, relativas ao conteúdo e à elaboração da obra que está prestes a

iniciar-se, com destaque para a questão da língua e para a construção do modelo do «*perfetto cortegiano*».

Genette admite um *glissement* da dedicatória para o prefácio, por inclusão de informações sobre a gênese e as fontes da obra (Genette 1987, 116). Esse deslize não dispensa, porém, o encómio do dedicatário. Diferentemente, sustém-no, na medida em que a dedicatória é justificada com base na ligação entre, por um lado, o conteúdo e as características da obra e, por outro lado, a pessoa do homenageado. Mesmo assim, acrescenta-se que tais deslizes não têm uma representação significativa na literatura italiana de inícios do século XVI. Há que sublinhar o que já foi dito a propósito da intersecção entre epitáfio e dedicatória (*supra* I. 6), no sentido da resistência a hibridações deste tipo, no quadro do sistema dos géneros.

Exemplo palmar de dedicatória é o que se pode ler no início de *Il Petrarca* de 1522, impresso em Florença, na tipografia dos herdeiros de Filippo Giunta. Homenageia D. Miguel da Silva.

Este paratexto reflecte bem a historicidade das normas discursivas do género na sua incidência epocal. Além disso, ilustra de forma clara e basilar os termos habituais do seu uso nos círculos a que D. Miguel da Silva pertencia e, mais especificamente, em relação à sua própria pessoa.

O volume, que contém o Cancioneiro e os *Triumph*i, provém de uma casa tipográfica que há quase duas décadas continha Petrarca no seu catálogo. Desta feita, os Giunti fazem-se valer da sua experiência editorial petrarquiana, para a elevarem ao seu ponto alto. Foi a quarta e última vez que, no século XVI, Petrarca saiu dos prelos da sua tipografia de Florença. Precedida pelas edições de 1504, 1510 e 1515, a edição de 1522 é superior às que a antecederam, pelos cuidados que a preparação do seu texto mereceu (Ley 2002, n.º 88, e também n.ºs 52, 59, 68). Está pois à altura da munificência do homenageado. Apesar de o volumezinho em 8.º, batido a itálico, não poder competir com os primores de Aldo Manuzio, a edícula do frontispício e o espaço das margens dão-lhe porém alguma dignidade.

O paratexto de Bernardo Giunta é merecedor de transcrição integral:

AL SUO ILL. .S. DON MICHELE
 DA SILVE ORAT. DEL RE
 DI PORTOG. AL .S. PONT.
 BERNARDO DI GIUNTA .S.

Indubitamente giudico io, Illu. S. mio, ch'è si debba hoggi prestar fede à quella lodevole fama che d'alcuno si divulga, quando e alla qualità del presente secolo, et de gli huomini in quello nati dirittamente riguardo: i quali l'uno piu tosto à produrre spiriti elevati indisposto, gli altri molto piu à detrarre, et à depremere le buone opere altrui ch' à laudarle, et exaltarle dediti discerno. Et certo molto piu meraviglioso, e degno di veneratione si deve tenere colui, il quale, e la malignità dei tempi, e de gli huomini superata, pervenne al sommo grado di vera lode, che quello, il quale in chiara etade nato, e fra huomini illustri nudrito, senza altro ostacolo eccellente, et glorioso diventa. Ma per venire all'effetto: dico che sono piu anni passati, che spargendosi per le bocche di ciascuno la fama della scientia, consiglio, magnificentia, liberalità, et affabilità di V. S. anchora che altrimenti di lei non havessi notitia continuamente in honore, e in reverentia non mediocre l'hebbi. Ma venendo l'anno passato in Fiorenza M. Lattantio Tolomei spirito certamente per molte sue parti raro, et amicissimo di V. S. et nostro, spesse volte advenne quando era spedito delle sue piu importanti cure che ci trovammo insieme à ragionamento di quella. Onde esso affermando essere verissimo tutto cio che di lei haveva udito, et per confermarmi maggiormente nella buona opinione che di quella haveva aggiunendone dell'altre nuove, tanto disse, ch'io, il quale molto piu sono de gli huomini virtuosi amatore, che imitatore, in tanto mi accesi di gratificarle in qualche parte, che nulla si intensamente si desiò mai, quanto io l'occasione di poterlo fare. Hora intendendo quella tra l'altre molte sue virtu della lingua toscana sommamente dilettersi, et per aventura apunto imprimendo le cose volgari de 'l Petrarca, certamente Principe di quella, deliberai al nome di V. S. dedicarle: tenendo non disconvenirsi mandare à lei quel cittadino la cui

patria, et il cui idioma tanto gli sono piaciuti, che nell'una di tutte l'altre di Italia ha eletto d'habitare, e nell'altro come nel greco, et nel latino tanti eccellenti non recusa qualche volta spendere il tempo. Non si sdegni adunque V. S. in testimonio dell'amore, et osservantia mia verso di lei, di ricevere quel dono, il quale se non è di tanta grandezza quanta à lei si converrebbe, è di tanta quanta le forze del donante s'estendono: Ricordandole che di cio esso non ricerca ch'ella habbia altro obbligo seco senon quanto sarebbe convenevole che l'havesse con uno, che non punto oltre al debito suo operasse. Vale.

[transcrição semi-diplomática]

O encómio de D. Miguel da Silva plasma transversalmente todo o paratexto. Os termos em que é elaborado e o nível estilístico adoptado são os adequados a uma personalidade do seu coturno. Dessa eminência decorre uma relação pragmática acentuadamente marcada pelo *topos* da humildade, até à última linha, numa alusão eufémica ao patrocínio.

A estrutura retórica é apuradíssima. A evolução conceptual do geral para o particular desenvolve-se paralelamente ao crescendo do encómio, que culmina no desfecho. Depois de louvar o nascimento e a educação do destinatário, bem como a fama do seu saber e da sua generosidade, Bernardo Giunta passa a evocar a mediação de Lattanzio Tolomei e a expor os motivos da dedicatória. Recebem uma justificação linguística, note-se. A «lingua toscana», a língua de Petrarca foi, de entre todas as outras de Itália, aquela que D. Miguel escolheu para nela *habitare*.

Se a valorização da «lingua toscana» muito convinha à prosperidade da família de editores florentinos, os Giunti, a associação de D. Miguel da Silva à edição é certa. A sua frequência da

Universidade de Siena (*infra* II. 3. 2), a sua proximidade com as famílias Tolomei e Medici e o seu alinhamento político com o eixo Roma-Florença configuram uma série de factores de ordem intelectual, pessoal e política que reforça o sentido dos argumentos de ordem linguística avançados. Mais do que isso, atesta-o o uso linguístico de D. Miguel da Silva. Numa época de tantas controvérsias acerca da questão da língua, a sua prática, nesse campo, é absolutamente límpida, não admitindo qualquer espécie de dúvida. A escrita de D. Miguel *habita* o toscano.

As circunstâncias que propiciam a impressão de *Il Petrarca* com a mesma dedicatória repetir-se-ão mais duas vezes. Em Julho de 1540 D. Miguel reúne haveres e empreende uma fuga atribulada de Portugal, detendo-se, entre inícios de 1541 e de 1542, em Veneza (*infra* II. 2). É então que saem, nesta cidade, mais duas impressões que reproduzem o texto dos Giunti, mantendo também o título, *Il Petrarca* (Ley 2002, n.ºs 143, 149). Batidas por Bernardino Bindoni Milanese, são datadas de 1542 e 1543. A dedicatória é a mesma e a coincidência cronológica aproximada da sua publicação com a permanência de D. Miguel em Veneza é sinal do seu mecenatismo (*supra* I. 2).

Contudo, a propósito das opções linguísticas de D. Miguel da Silva e deste sistema de dedicatórias, há ainda uma tessela solta que importa juntar. Diz respeito à dedicatória do diálogo *Delle lettere nuovamente aggiunte. Libro di Adriano Franci da Siena intitolato Il Polito* «A lo illvstre signor Don Michele Silua, Imbasciator del Sereniss. Re di Portogallo.».

A obra foi impressa em Roma por Ludovico Vicentino e Lautizio Perugino, sem data, mas antes de Abril de 1525, como se dirá. Por sua vez, a interpretação do nome de Adriano Franci da Siena como um pseudónimo sob o qual se encobre Claudio Tolomei é dado assente, já justificado por Benedetto Varchi (Rajna 1916b; Sbaragli 2016, 15-31).

A dedicatória de uma obra de Claudio Tolomei a D. Miguel da Silva, por esses anos, ganha pleno sentido contextual, se se tiver em linha de conta a sua ligação à família Tolomei, bem como a participação de ambos na academia que se congregava em Castel Sant'Angelo (*infra* II. 5). O promotor dessas sessões, Giovanni Rucellai, tinha sido designado castelão por Clemente VII, logo após a sua ascensão ao sólio papal em Novembro de 1523.

Contudo, não é fruto líquido a conciliação entre as posições, em matéria de questão da língua, expostas em *Il Polito*, e um destinatário, D. Miguel da Silva, que *habita* o toscano, como escrevia Bernardo Giunta e como era publicamente notório. Convirá explicitar este assunto.

Il Polito assinala um dos elos daquela cadeia que tem no seu cerne a *Epistola de le lettere nuovamente aggiunte a la lingua italiana*, dirigida por Gian Giorgio Trissino a Clemente VII em 1524. Trata-se de um texto nodal do debate em torno da questão da língua.

Trissino era de Vicenza, mas os seus pontos de vista encontram-se muito ligados a Dante e à descoberta que levou a cabo, na Biblioteca Trivulziana de Milão, do manuscrito do *De vulgari eloquentia*. A ideia que Dante expõe neste tratado, acerca de um idioma áulico ainda a constituir-se, é reinterpretada no sentido da apologia de uma língua mista que seria de toda a Itália. Trissino sustém igualmente uma reforma ortográfica, com a introdução de novos caracteres, mais precisamente letras gregas, para distinguir sonoridades. Por exemplo, as letras gregas ε e ω serviam para diferenciar vogal aberta de vogal fechada, segundo critérios sujeitos a evolução.

Os mais acérrimos opositores destas propostas foram porém os defensores do florentino e do toscano, que sentiram o seu campo assediado. Por conseguinte, o D. Miguel da Silva que *habita* o toscano não se podia identificar com posições deste género.

Certo é que a *Epistola de le lettere nuovamente aggiunte*, de Trissino, de imediato desencadeou uma série de reacções. A abrir as hostilidades, foram Ludovico Martelli, com a *Risposta alla epistola del Trissino delle lettere nuovamente aggiunte alla lingua volgar fiorentina*, e Agnolo Firenzuola, com o *Discacciamento de le nuove lettere inutilmente aggiunte ne la lingua toscana*, editados no mesmo ano de 1524. A estas posições tantas outras se seguiram.

Também Claudio Tolomei inicialmente manifestou reservas críticas em relação às orientações de Trissino. Contudo, num segundo momento reviu a sua posição, reconhecendo algumas das propostas contidas na *Epistola de le lettere nuovamente aggiunte*. Essa inflexão tê-lo-ia levado, por pudor, a assinar *Il Polito* sob o pseudónimo de Adriano Franci da Siena.

As circunstâncias da sua dedicatória a D. Miguel da Silva ganham contornos mais inteligíveis, se se considerar a carta que

este, logo depois de ter recebido *Il Polito*, nos primeiros dias de Abril de 1525 dirige ao cardeal Giovanni Salviati, legado de Clemente VII em Parma e Piacenza:

Né tacerò ancora che contra li òmeghi è venuta fuore un'altra opera intitulata ad me et in nome di uno bellissimo scrittore molto piú da Mess. Christophoro, che da entrare in questi pelaghi de la lingua.

(Silva. Rajna 1916b, 352)

Para o seu dedicatário, *Delle lettere nuovamente aggiunte. Libro di Adriano Franci da Siena intitolato Il Polito* transmuta-se numa obra «contra li òmeghi». Já Rajna justamente se interrogou se D. Miguel teria efectivamente lido o diálogo:

Accade perfino di domandarsi se, quando scriveva, il de Sylva avesse letto per intero l'operetta a lui dedicata, avversa bensí agli 'omeghi', ma nella sostanza tanto concorde col loro propugnatore, da far sí che al protagonista sia detto, al termine della trattazione principale, dal deuteragonista Francesco Mandòli, 'Molestami ancor non poco il pensare che riceuendo voi queste nuoue lettere, e' par ch'in tutto v'accostiate a la fantasia del Trissino: et che vi lasciate trasportare da' suoi venti ouunque egli vuole'.

(Rajna 1916b, 354)

Aquelas linhas dirigidas por D. Miguel a Giovanni Salviati são um testemunho precioso e único do gáudio com que acolhia as obras que lhe eram dedicadas. Nem lhe falta uma nota de humor, muito típica do seu carácter, quando valoriza os méritos do autor do escrito, Claudio Tolomei sob o manto de um Adriano Franci,

relativamente aos de Cristoforo Carnesecchi, o secretário do seu interlocutor, em volátil alusão aos créditos que este tinha na matéria.

Contudo, o facto de aquela ser uma obra alinhada com Trissino passa-lhe à margem. Ou de outra forma, é o ainda Embaixador de Portugal junto da Santa Sé a colocar à margem essa circunstância. Aliás, a própria dedicatória de *Il Polito* superlativiza a celebração do amante das *humanae litterae* e da «Toscana eloquentia», que efectivamente é D. Miguel da Silva, relativamente à matéria do diálogo.

Em 21 Novembro de 1523 foram enviadas ordens, por D. João III, para que o Embaixador deixasse Roma, voltando a Portugal (CDP 2, 182-197), ao que se seguiu uma fase de negociações e protelamentos que se estendeu até à Primavera de 1525. A dedicatória do livro coincidiu com as tensões desse período, que afinal se concluíram com o seu regresso.

À resposta à questão, se D. Miguel teria ou não lido a obra, sobrepõe-se o entusiasmo com que acolhe a dedicatória de *Il Polito*, quando está prestes a despedir-se do berço do Humanismo europeu e da sua estação de ouro.

Recolocada que foi esta tessela, há que sublinhar que a posição de D. Miguel da Silva, quanto à questão da língua, também não é coadunável com a defesa da designada «língua lombarda» (*Cort.* 2016, I. 17), contida na introdução de *Il libro del cortegiano*. Desta feita, abre-se mais uma brecha na coerência pragmática do paratexto inicial de introdução à *princeps*.

A refutação do toscano que nele é expendida por Castiglione, em prol do lombardo, esgrime os argumentos que na época eram avançados pelos sectores de reacção mais vigorosos. Entidade linguística de problemática definição, essa «língua lombarda» é envolvida por um halo fortemente polémico. Boccaccio serve de pedra-de-toque. Um não toscano muito considerado, Pietro Bembo, nascido em Veneza, acabara de eleger o autor do *Decameron* como modelo para a prosa, nas suas *Prose della volgar lingua*, acabadas de sair em 1525 (Dionisotti 1971, 25-54).

As posições sustidas na introdução de *Il cortegiano* são polémicas, convocando um horizonte de largo espectro num passo relativamente longo. A justificação apresentada à cabeça, para a não adopção do modelo de Boccaccio, é a diferença de género literário: «non havendo esso [Boccaccio] mai scritto cosa alcuna di materia simile a questi libri del Cortegiano» (*Cort.*, I. 15). Daí, passa-se à crítica da própria textura da língua que Boccaccio usou. Os estrangeirismos abundam e a evolução linguística do toscano, verificada desde o seu tempo até à contemporaneidade, tornara muitas das palavras incompreensíveis: «son tante parole francesi, spagnole e provenzali, ed alcune forse non ben intese dai Thoscani moderni, che chi tutte quelle levasse, farebbe il libro molto minore» (*Cort.*, I. 15).

Posto isto, passa-se à justificação do uso da «lingua lombarda», desde logo desferindo uma frechada contra o orgulho toscano. No entender de Castiglione, não há que desprezar o modo de falar de tantas outras cidades, «dove concorrono homini savii, ingenui ed eloquenti e che trattano cose grandi di governo de stati, di lettere, d'arme e negocii diversi» (*Cort.*, I. 15). Estas observações não mascaram o ressentimento de quem viu Urbino passar para as mãos do poderio toscano, com a avançada de Lorenzo di Piero de' Medici em 1516 (*infra* II. 4. 1). Também o valor do purismo do toscano é desmontado, pois «usansi in Thoscana molti vocabuli chiaramente corrotti dal latino, li quali nella Lombardia e nelle altre parti d'Italia son rimasti integri e senza mutatione alcuna» (*Cort.*, I. 15).

Daqui resulta a apologia de um modelo que tem na sua base o uso linguístico lombardo:

Penso adunque, e nella materia del libro e nella lingua, per quanto una lingua pò aiutar l'altra, haver imitato authori tanto degni di laude quanto è il Boccaccio, né credo che mi si debba imputare per errore lo haver eletto di farmi più tosto conoscere per lombardo, parlando lombardo, che per non thoscano parlando troppo thoscano.

(*Cort.*, I. 17)

Para a questão em análise, um confronto com o diálogo do I livro de *Il cortegiano* acerca da questão da língua não é central. Também não está em causa o processo através do qual uma obra, ideal e efectivamente escrita em «lingua lombarda», foi objecto de uma tentativa de reconversão ao toscano. Por maior que fosse o entusiasmo com que Castiglione abraçava a causa do lombardo,

um ajuste de contas nesses termos com o toscano e com a língua de Boccaccio era descabido perante D. Miguel da Silva. A obra é dedicada, logo a abrir, a um *habitante* do toscano, instalado no eixo Roma-Florença.

Se este diálogo entre o autor de *Il libro del cortegiano* e o cortesão D. Miguel da Silva abunda em estranhezas, mais estranho se torna ainda, quando o seu promotor é alguém que instituiu o cânone universal do desempenho de cortesania, a «regula universalissima» (*Cort.*, I. 65). Uma dedicatória de cortesão para cortesão.

II

Os caminhos de Roma

O encontro entre Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva deu-se em Roma. Ocorreu naqueles anos em que o Renascimento romano produzia os seus frutos mais fulgurantes (D'Amico 1983; De Caprio 1988). Em comum entre ambos, a atracção por uma cidade que magnetizava artistas, eruditos, membros do clero, funcionários, banqueiros, homens do poder ou gente de trabalho braçal e comercial, vindos não só de toda a Itália, mas também de toda a Europa.

Se a Roma renascentista é uma cidade de migrantes e intercâmbios, essa capacidade de polarização traduziu-se num contributo fundamental para o fortalecimento da sua dinâmica. Da mesma feita, um tal fluxo projectou a sua grandeza pelos vastos territórios geográficos, culturais e políticos por ela aculturados, numa inclusividade funcional à hegemonia da Santa Sé.

O seu cosmopolitismo alimenta-se dessa reciprocidade. Não obstante, o Renascimento romano tem características absolutamente específicas, resultantes do direccionamento, num sentido próprio, de uma vivaz pluralidade de contributos. Serve-lhes de charneira uma cidade contemporaneamente centro do império e centro da cristandade, que estende a *urbs* até aos confins do *orbis*.

Essas duas realidades, distantes na sua cronologia, confluem na plataforma que liga, à plenitude do passado, a sua renovação no presente. Das ruínas pagãs, eleva-se a *urbs* eterna. Aliás, o programa da *renovatio Romae* imprime a este movimento um universalismo cuidadosamente tutelado pelas instâncias curiais. O seu preço é a secundarização de matérias que fazem parte da ordem do dia noutros grandes centros de elaboração cultural. Uma delas é o substrato cívico típico do humanismo florentino.

Mas também os temas da família, do matrimónio e do feminino, desenvolvidos em tratados morais e de costumes, ou a poesia de amor petrarquista, que domina o ambiente de corte, são remetidos para espaços periféricos.

Na verdade, o fulcro do Renascimento romano reside numa atitude antiquária que revivifica arquitectura, estatuária, medalhística e todos os demais vestígios do antigo, à luz do mesmo método filológico que, aplicado ao estudo do grego, do latim, do hebraico ou do caldaico, confere densidade temporal e actualidade a estas línguas e aos seus textos.

Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva fazem parte do contingente de intelectuais que desempenha funções de representação externa de nações e governos, e que quotidianamente chega a Roma, carregando no seu alfobre uma formação já adquirida noutras paragens. Durante os anos em que ambos exerceram funções em Roma, o sólio papal foi ocupado por três pontífices, Leão X (1513-1521), Adriano VI (1522-1523) e Clemente VII (1523-1537). Mais tarde D. Miguel ver-se-á constrangido a seguir as vias do exílio e regressará a Itália (Almeida 1968: 659-670). Em Julho de 1540 deixa Viseu, e depois de se deter algum tempo em Bolonha, Veneza e outras cidades, em 1542 estabelece-se de novo em Roma. Acompanha então os pontificados de Paulo III (1534-1549), Júlio III (1549-1555), Marcelo II (1555) e Paulo IV (1555-1559), vindo a falecer nesta cidade a 3 ou a 5 de Junho de 1556 (Couto 1990, n. 29).

A documentação que se possui acerca de Castiglione e de D. Miguel é desproporcional. A memória do Embaixador português foi sujeita a rasuras irreparáveis. Aquando da sua fuga precipitada, D. João III mandou emissários na sua peugada com ordens para o assassinar e em Janeiro de 1542 desnaturalizou-o. Além disso, há a considerar a falta de organização de muitos arquivos, sem esquecer o lugar a que os estudos luso-italianos foram remetidos pelas universidades portuguesas. É incomparavelmente mais consistente e trabalhada a informação acerca do percurso de Castiglione.

Para melhor entender o encontro dos dois diplomatas em Roma, há que começar por colocar em paralelo o seu nascimento e a sua formação.

3. 1

Baldassarre Castiglione nascera a 4 de Dezembro 1478 em Casatico, propriedade nos arredores de Mântua, no seio de uma família antiga da aristocracia lombarda (Cian 1951; Guidi 1973; Mutini. «Castiglione, Baldassarre» DBI). Por parte do pai, Cristoforo Castiglione, alinhavam-se entre os seus antepassados cavaleiros, magistrados e membros da hierarquia religiosa (com relevo para o poderoso cardeal e mecenas Branda da Castiglione). O título de Conde de Castiglione, que recebeu, era de pergaminhos ancestrais. Por parte de sua mãe, Aloisia Gonzaga, a família encontrava-se aparentada com o Duque de Mântua.

Essa nobreza de origem feudal foi muito vulnerável às mudanças sociais que se verificaram no século xv. Quase exclusivamente dependente de rendimentos fundiários, viu-se colocada numa posição de sujeição aos senhores locais. Aos varões, não restava senão a carreira militar. Cumulativamente, o acesso a cargos administrativos operava-se através da esfera cortesã. Trata-se de um quadro sociológico muito típico da Itália centro-setentrional desta época.

Depois de fazer os seus primeiros estudos na cidade natal, o jovem Baldassarre prosseguiu a sua formação em Milão. O marquês de Mântua, Francesco Gonzaga, era casado com Isabella d' Este, filha primogénita do duque de Ferrara Ercole I, e sua

irmã Beatrice d' Este desposara Ludovico Sforza, il Moro, duque de Milão. Este sistema de relações matrimoniais, aliado à amizade que ligava sua mãe a Isabella d' Este, e sem descurar o bom posicionamento do seu parente Giovanni Stefano Castiglione na corte de Milão, teriam favorecido uma oportunidade que bem soube colher. Foi também nesses meios que conheceu Alfonso Ariosto (*supra* I. 7).

Seguiu as lições de Demetrio Calcondila e de Giorgio Merula. Teve por condiscípulos Gian Giorgio Trissino e Giovanni Agostino Caccia. Calcondila, natural de Atenas, tinha registada na sua folha de serviço a preparação helenista de nomes tão ilustres como Giano Lascaris, Giovanni Lorenzi, Baldo ou Brenta, que formara quando ensinava em Pádua, e Angelo Poliziano, Pico della Mirandola, Giovanni de' Medici (futuro Leão X), Adriani, Reuchlin ou Martillo, seus alunos em Florença (Petrucci. «Calcondilla, Demetrio» DBI). Por sua vez, Merula foi um dos grandes pioneiros da filologia humanista, cujo método aplicou a Marcial, Juvenal, Virgílio e Plínio.

Não admira que a corte de Ludovico Sforza e de Beatrice d' Este (falecida em 1497) o tivesse impressionado profundamente. Nela se vivia um ambiente de festa constante, com saraus de música e poesia, bailes, banquetes e justas. Nessa altura, Ippolito d' Este, o irmão de Beatrice que de Ferrara se transferira para Milão, distinguia-se como um dos seus mais destacados protagonistas. O apoio às artes e à renovação urbana era motivo da atracção de artistas de excepção. Foi neste período que Leonardo estanciou em Milão.

A invasão da cidade pelo rei de França, Luís XII, em Setembro de 1499, pôs fim a essa estação (*infra* II. 8. 1). O referente de uma experiência de corte matricial para Castiglione foi barateado pelas suas

milícias. Contudo, o sonho do mestre de cortesania, que aliás havia de terçar armas em muitas campanhas bélicas, não se dissipará.

Na verdade, já por altura da tomada de Milão tinha regressado à sua cidade, talvez na sequência da morte do pai, em Março desse mesmo ano. O retorno súbito travou a prossecução dos seus estudos. Cristoforo Castiglione falecera depois de uma longa e sofrida luta com as feridas recebidas na batalha de Fornovo (1495). Combatera um exército francês em debandada ao lado do seu senhor, Francesco Gonzaga. Assim se concluiu uma biografia típica dos estratos daquela aristocracia lombarda, confinada à exploração de pequenas propriedades fundiárias e ao serviço do seu senhor. Cristoforo Castiglione devotou a sua fidelidade a Francesco Gonzaga até ao último suspiro.

Foi esta formação de escola e de família que lançou Baldassarre Castiglione para uma carreira que, em sucessivos tirocínios, se irá repartir entre cortesania, milícia, diplomacia e letras. Nascido e criado neste ambiente, foi um cultor das suas normas e dos seus rituais. Seguiu-os com dedicação e celebrou-os. Essa observância zelosa fez-se igualmente motivo de preocupações ingentes, em boa parte devidas às chamadas guerras de Itália, que o absorveram ao longo de toda a sua existência, em muito tendo contribuído para as escolhas que operou.

Nos anos que se seguiram, combateu também ele ao lado de Francesco Gonzaga, homem de armas mais aguerrido do que escrupuloso, e desempenhou funções de comissário militar em Castiglione Mantovano. Ao mesmo tempo, começava a circular pelos corredores da diplomacia. As primeiras viagens que fez a Roma (*infra* II. 4. 1) ofereceram-lhe ocasião para conhecer Urbino, ponto de passagem quase obrigatório antes e depois da travessia dos Apeninos. O duque de Urbino, Guidubaldo da Mon-

tefeltro, era casado com a irmã de Francesco Gonzaga, Elisabetta Gonzaga, parente de Castiglione por parte da mãe. Acabou por se transferir para o serviço do Duque de Urbino em 1504, ano que marca uma nova e essencial etapa do seu tirocínio (Motta 2003).

Os quatro primeiros anos da estadia em Urbino foram um dos períodos da sua vida de mais gratas realizações. Guidubaldo, que era Capitão Geral da Liga de Nápoles e Milão, mas cujas condições de saúde o limitavam fortemente, designou-o como *primario* da corte e colocou sob sua alçada cerca de duas centenas de homens de armas.

Às viagens que continuaram a levá-lo até Roma, foram-se acrescentando incursões por Bolonha, Ferrara, Florença ou Milão. Recebeu o título de Cavaleiro em 1506, antes de partir para Londres com a honrosa missão de receber, em nome de Guidubaldo, a Ordem da Jarreteira que lhe era atribuída por Henrique VII de Inglaterra. Levava consigo um São Jorge, obra de Raffaello Sanzio (talvez o óleo sobre madeira que actualmente se encontra na galeria Mellon, em Washington), destinada a presentear o soberano inglês.

Se a corte vive da performance do cortesão, a participação de Castiglione no seu espectáculo foi empenhada. Em Urbino, interpretou a personagem de Iola da sua própria écloga *Tirsi* no Carnaval de 1506 e recitou as *Stanze* de Bembo numa representação encenada no ano seguinte. Já depois da morte de Guidubaldo, em 1513 escreverá o prólogo e acompanhará a montagem da comédia *Calandria*, de Bernardo Dovizi da Bibbiena, que tinha ficado retido em Roma.

Em Abril de 1508 Guidubaldo da Montefeltro chega ao fim dos seus dias. Elegera Virgílio como sua última leitura. Castiglione celebrou-o na epístola latina *De vita et gestis Guidubaldi Urbini Du-*

cis, dirigida a Henrique VII de Inglaterra. O perfil do Duque de Urbino, humanista e mecenas pródigo, exemplo por excelência do governante que confiou à corte a representação da sua própria imagem, marcou-o profundamente.

A relação ímpar que com ele manteve não se pôde rever na que o ligou ao seu sucessor, Francesco Maria della Rovere, o sobrinho de Guidubaldo e também de Júlio II que casou com Eleonora Gonzaga, filha primogênita de Francesco Gonzaga e de Isabella d' Este, e que acumulou as funções de Prefeito de Roma e de Capitão Geral das Milícias da Igreja. Ao seu lado, esgrimiou armas nas campanhas renhidas do Centro de Itália, em que o próprio papa Júlio II participou como comandante militar. Uma missão diplomática a Nápoles, em 1510, deu-lhe oportunidade de conhecer pessoalmente Sannazaro.

Assim foi penetrando na filigrana que ligava a esfera militar e a intervenção artístico-cultural ao desempenho diplomático, enquanto ia serenamente maturando a sua análise dos ambientes da cortesia e do poder. A complexidade desse jogo de forças punha à prova, a cada momento, os próprios fundamentos do movimento humanista, que é dizer, aqueles princípios de *humana civilitas* que ouvira expor a Calcondila e a Merula nas suas preleções milanesas. Escola de vida, a corte foi da mesma feita espelho de virtudes dotado do valor formativo da *institutio* que celebra em *Il Cortegiano*.

Um Baldassarre Castiglione em idade madura (36 anos), experiente em armas, conhecedor das artes e bem preparado no campo da política diplomática, obtém a sua primeira missão estável em Roma no ano 1514.

Por sua vez, D. Miguel da Silva nascera por volta de 1480 talvez em Évora, no seio de uma família da alta aristocracia que tinha vindo a acompanhar com sucesso as grandes mudanças que se fizeram sentir na sociedade portuguesa, com a exploração ultramarina (Deswarte 1989; Buescu 2010, com bibliografia retrospectiva, 142). Filho de D. Diogo da Silva de Meneses, descendia directamente dos Silva e dos Meneses. Linhagens próximas das esferas régias, as origens de cada uma delas precediam a nacionalidade portuguesa, que por si é uma das mais antigas da Europa. Quanto a sua mãe, D. Maria de Ayala era herdeira das ilhas de Lançarote, Fuerteventura e Gomera, das Canárias.

Pela parte dos Silva, entroncava num ramo dos Gomes da Silva com uma forte tradição de alcaidaria. Santarém, Monsanto, Penamacor, Campo Maior, Ouguela ou Alter do Chão foram governados por membros dessa estirpe. O alcaide era o representante do rei em povoações fortificadas, assumindo funções militares, administrativas e judiciais. Prestava-lhe contas pessoalmente, o que lhe conferia o privilégio de aceder à sua câmara privada. Mas seu pai também era Meneses, uma família ibérica que se implantou em Portugal aquando do casamento de uma bastarda do segundo rei de Portugal, D. Sancho I, com D. Afonso Teles de Meneses, 2.º senhor de Meneses e 1.º senhor de Albuquerque. Nomes que, a partir do século xv, se sobrelevam na saga das navegações.

D. Diogo da Silva de Meneses combatera nas Canárias, tendo-se também distinguido na defesa das fronteiras de Portugal contra os ataques castelhanos. A participação em tais campanhas era típica da nobreza deste período. Além disso, mantinha relações de

grande proximidade com os observantes franciscanos, a quem o rei D. Manuel atribuiu funções relevantes na missãoção.

De entre os seus irmãos, dois distinguiram-se por uma acção religiosa ao mais alto nível. Beatriz Meneses da Silva, que havia de ser Santa Beatriz da Silva, fundou em Toledo, com o apoio de Isabel, a Católica, a congregação das Concepcionistas, que seguia os ideais de São Francisco de Assis, adaptando-os à contemplação feminina (1484, bula de 1489). Por sua vez, aquele que havia de ser o Beato Amadeu da Silva, ou seja, João Meneses da Silva, depois de um périplo ibérico juntou-se à Ordem dos Frades Menores em Assis, tendo fundado, da mesma feita, uma nova ordem em Milão, os Amadeítas, com o apoio de Francesco Sforza e Bianca Maria (ca. 1460). Entretanto, quando o Ministro Geral dos Frades Menores, Francesco della Rovere, subiu ao sólio papal com o nome de Sisto IV, chamou-o a Roma para seu confessor e conselheiro. Instalou-se em S. Pietro in Montorio, selando a ligação, que dura até hoje, entre essa igreja do Gianicolo e a Península Ibérica.

A confiança que D. Diogo da Silva de Meneses mereceu à casa real portuguesa valeu-lhe o honroso cargo de aio do futuro D. Manuel, então duque de Beja. O monarca ficou-lhe sempre com grande afeição, e quando em 1495 cingiu a coroa designou-o Vedor (ou seja, administrador do património real) e Escrivão da puridade (secretário particular dotado de amplos poderes), com uma tença elevada, tendo-o também encarregado de algumas missões diplomáticas. Atribuiu-lhe o título de I Conde de Portalegre, condado que instituiu em seu benefício. Além disso, D. Diogo era senhor de Celorico e Gouveia. A escolha de um aio para o filho de D. Manuel, o futuro D. João III, recaiu sobre o primogénito de D. Diogo, D. João da Silva, irmão mais velho de D. Miguel e II Conde de Portalegre, título que recebeu em 1504

por morte de seu pai.

A sorte dos filhos não primogénitos da nobreza passava tipicamente pelas rotas de África e, a certa altura, da Ásia e do Brasil. A carreira eclesiástica oferecia uma alternativa, em particular a famílias que dispunham de canais susceptíveis de assegurarem aos seus membros um bom posicionamento. D. Miguel era filho segundo e o seu estatuto proporcionava-lhe um certo conforto. Não lhe sendo as armas congêneres, a opção por uma carreira eclesiástica permitia-lhe dedicar-se livremente às artes e ao estudo das *humanae litterae* (*infra* II. 9).

A sua participação na corte régia é atestada pela elogiosa composição em forma de pergunta que anda no *Cancioneiro geral* e lhe é dirigida pelo seu parente João Rodrigues de Sá de Meneses (Resende. 1990 n.º 475, 2. 450-451). Criado nos círculos da alta nobreza, é possível que tenha aprendido latim com Cataldo Parisio Sículo ou com outro mestre ligado à formação das jovens elites aristocráticas.

A carta que a 9 de Agosto de 1528 dirige, de São João da Foz, ao cabido da Sé, mostra que frequentou o Estudo Geral, então instalado em Lisboa, onde muito provavelmente cursou cânones. Nela recomenda para um canonicato e prebenda, geralmente atribuídos a um doutor em cânones, um seu colega dos bancos da universidade. Justifica-o por não conhecer alguém «tãto mereçedor della como o doutor Symão Vaaz de cuias Letras e custumes alem mays q̃ nýgue q̃ me crieiy no estudo cõ elle e sey muy bem quẽ he» (AMGV / DA / COR / 051). Simão Vaz, ou seja, Simon Valascus Tituuillensis, como lhe chama Cataldo Sículo, que converteu Tentúgal na vila de Tito, era tratado com deferência pelo latinista siciliano (Ramalho 2004, 15). Foi mestre de latim dos filhos do II marquês de Vila Real, D. Fernando de Meneses,

também ele aparentado com D. Miguel.

A formação que obteve dá mostras daquele diletantismo que é puro amor pela erudição. A sua sombra projecta-se por entre algumas das mais cotadas universidades europeias. Pesquisas feitas nos arquivos de universidades ibéricas, da Sapienza, de Bolonha, de Florença, de Paris e da Universidade de Lovaina mostraram-se infrutíferas. As saudações que Luis de Vives lhe envia, na obsequiosa carta que dirige a Damião de Góis de Bruges, a 17 de Junho de 1533, não configuram indício seguro de que tenham sido condiscípulos na Sorbonne: «Salutabis item mihi D. Episcopum Veseuiensem» (Góis 2009, 152). Não obstante, bem notou Sylvie Deswarte que uma estadia em França, a ter-se verificado, foi fugaz, porque D. Miguel não falava francês (Deswarte 1989, 8). O seu nome não consta da base de dados que compila os membros das escolas e da Universidade de Paris (*Projet Studium Parisiense*).

A consulta do repositório *Le lauree dello studio senese all'inizio del secolo XVI* permite sustentar por via documental que frequentou a Universidade de Siena (Minnucci 1984, 45-46, 59-60; *infra*, Apêndice 2). Foi testemunha do exame final de António Sanches, a 28 de Maio de 1510, e da formatura de Fernando Martinho, a 28 de Outubro do ano seguinte, na qualidade de *scolaris*.

Para poder fazer fê do *cursus studiorum* desses dois estudantes, estaria já há algum tempo nessa universidade. Nascido em ano próximo de 1480, D. Miguel não era propriamente um jovem. A frequência da Universidade de Siena respondia, com certeza, mais do que a objectivos pragmáticos de titulação, a um profundo amor pelo saber. É certo que o seu estatuto sócio-económico lhe proporcionava uma tal dedicação.

O domínio das línguas antigas, em particular do grego, mereceu-lhe o encómio de Lattanzio Tolomei, Zaccaria Calliergi e Li-

lio Gregorio Giraldi e, em Portugal, de João Rodrigues de Sá de Meneses e André de Resende (Dias 1969, I. 76-77). A formação helenista de D. Miguel da Silva, como aliás a sua cultura humanista, é de matriz italiana. De resto, o apuro com que se exprimia em italiano, na variante toscana, atesta uma imersão demorada na zona centro-ocidental de Itália.

D. Miguel assumiu funções diplomáticas em Roma por fins de 1514 ou inícios de 1515 (*infra* II. 4. 2). Se precedentes de família o ligavam à elite real portuguesa e à hierarquia franciscana, os bancos das universidades italianas haviam-lhe muito provavelmente proporcionado um convívio com membros das famílias Medici, Tolomei e Farnese, de enraizamento senês e toscano.

Tinha o seu estatuto bem interiorizado, apresentando-se, em documento de 1514, como «clerico Ulixbonensis dioecesis, de magno et comitum genere procreato» (*Chartularium* 12, 350).

3. 3

Em comum, ao chegarem a Roma para assumirem funções de representação diplomática da mesma ordem, Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva carreavam a pertença a uma aristocracia antiga e a proximidade de altas esferas do poder, bem como uma bagagem obtida nos mais prestigiados centros de produção cultural da época.

A formação humanista que cada um dos diplomatas detinha é típica de estratos bem posicionados e com interesses de erudição. Contudo, se analisada contextualmente, implica especificidades não irrelevantes. As formas de acesso à cultura, na Itália e no Portugal da época, distinguiram-se manifestamente.

A respectiva base de sustentação social e sociológica era bas-

tante mais lata em Itália, do que em Portugal. No berço do Humanismo e do Renascimento, a difusão das novas formas de cultura e dos seus grandes ideais atingia um espectro amplíssimo. Potenciava-o a longa duração de um ciclo precocemente iniciado. Por sua vez, o enquadramento social de Castiglione acompanhava um processo evolutivo típico dos estratos da antiga aristocracia.

A cortesia assumia uma função orgânica. A corte afirmava-se como baluarte da solidez e da coesão da cidade ou do núcleo que representava e do seu governo, pois nutria e consolidava um sistema de equilíbrios transversal (*infra* II. 9). Em torno dela se ia formando um estrato bem preparado que assegurava cargos de administração e participava em campanhas militares. Era enorme o poder de atracção que exercia quer sobre uma aristocracia antiga, que se encontrava numa situação de dependência e se adaptava às mudanças verificadas, quer sobre grupos com aspirações de integração social. Para isso, requeria-se uma homogeneidade, também ela orgânica, de práticas e de comportamentos que eram edificados por via cultural e antropológica. Os seus modelos foram padronizados nas páginas de *Il libro del cortegiano*.

Por conseguinte, a formação a que Castiglione teve acesso era globalmente possibilitada e oferecida quer a estratos de origem aristocrata, quer a estratos em processo de estabilização.

Em Portugal, esse lastro era mais restritivo. Abrangia camadas privilegiadas de uma elite fidalga, de grupos vinculados a precedentes intelectuais ou de estratos clericais (Marnoto 2011-2013). Por sua vez, a atribuição de bolsas para a frequência de universidades no estrangeiro dimanava das instâncias régias.

O acesso a uma escola de humanidades com maior facilidade estava ao alcance, pois, de um jovem lombardo com aspirações a uma cultura de erudição e a uma estabilidade social do que, de

um modo geral, aos rebentos da aristocracia portuguesa. Aliás, no caso italiano era promovida por um sistema orgânico de relações institucionais, como se disse.

O Renascimento português sobrelevou-se pelos progressos na experiência de navegação, cujo lastro se alargou às mais variadas formas de manifestação cultural e artística. D. Miguel não quis seguir ou não teve necessidade de seguir o destino dos filhos não primogénitos das famílias da nobreza que tentavam a sua sorte além-mar.

A sua opção por uma formação humanista e por uma carreira eclesiástica, vertentes intimamente ligadas, é suportada pelo seu estatuto sócio-económico. Nascido no seio de uma aristocracia integrada no ambiente régio e com abundância de meios, que há gerações recebia benesses de uma das dinastias mais ricas da Europa, teve condições para estudar em universidades de coturno, bem como para circular entre escolas em busca de saber, sem aparentes constrangimentos nem condicionantes de utilidade. Tinha mais de 30 anos e era *scolaris* em Siena.

O percurso de Castiglione processou-se na dependência de circunstâncias mais restritivas. A morte do pai levou-o a interromper os estudos, passando a um tirocínio que desdobrava o percurso dos seus antecessores. À segurança de uma aristocracia instalada e florescente, numa nação que domina as rotas oceânicas e ocupa uma posição hegemónica na Europa, contrapõe-se a operosidade de um estrato que tem de assegurar o seu estatuto. Além disso, essa condição vê-se cada vez mais afectada, como se dirá, pelos reveses das guerras de Itália.

Formado nos anos em que o Renascimento italiano atinge o seu fulgor, Castiglione a breve trecho irá assistir a sucessivas vagas invasoras de potências estrangeiras. Por sua vez, Portugal

atravessava um dos períodos mais prósperos da sua avançada marítima. Também esse foi um contributo para a concretização dos sonhos de cosmopolitismo acalentados pelo cadete de D. Diogo da Silva de Meneses. A integração de cada uma destas situações numa perspectiva europeia englobante corrobora, pois, a sua especificidade.

As estadias de Baldassarre Castiglione e de D. Miguel da Silva em Roma ocorrem em períodos em parte coincidentes. Importa sistematizar e interpretar essa cronologia relativa.

4. 1

Castiglione conheceu o esplendor da cidade eterna logo nos primeiros anos do século XVI. A partir de 1503, ainda na Roma de Alexandre VI e de Júlio II, as suas viagens e estadias sucederam-se a bom ritmo.

Roma impressiona-o vivamente, como dá conta à mãe, Aloisia Gonzaga, na carta que a 16 de Março de 1503 lhe envia. Na sua brevidade sincopada, essas linhas transmitem bem o deslumbramento que o invade:

Nove qua sonno impertinente a nui. Gran cosa è Roma! Prego la M. V. che stia sana e di bona voglia, e me racomandi a tutti, a tutti li nostri.

(*Lett.* n.º 14, I. 16)

Encontrando-se ao serviço do marquês de Mântua, Francesco Gonzaga, não deixa de aludir aos espinhos da missão que desempenha: «[n]ove qua sonno impertinente a nui». Tais dificuldades parecem porém ofuscadas, aos olhos do jovem diplomata, pelo fascínio da *urbs*: «Gran cosa è Roma!».

Não há muitas certezas acerca de uma anterior viagem a essa cidade, em 1502, ao serviço de Ippolito d' Este, que nela então se encontrava com seu irmão Alfonso d' Este, o qual acabara de

desposar Lucrezia Borgia, filha do papa Alexandre VI. Por sua vez, em Março de 1503 Castiglione foi membro da embaixada que Francesco Gonzaga e Isabella d' Este enviaram a Alexandre VI. Visava obter as suas boas graças, de forma a precaver uma invasão de Mântua pelo filho do Pontífice, o duque Valentino, Cesare Borgia. Tratava-se, pois, de uma incumbência de grande responsabilidade, à qual se haviam de somar tantas outras, no clima de grande tensão que envolvia os conflitos geo-estratégicos das guerras de Itália.

Essa situação de itinerância prolongar-se-á nos anos que se seguem. Apesar de as funções que irá desempenhar a partir de 1514 a atenuarem, não a modificam.

A missão que seguidamente o levará até Roma, em 1505, desempenha-a ao serviço e na companhia de Guidubaldo da Montefeltro. Cabia a Guidubaldo estabelecer negociações com Veneza acerca da posse de territórios na Emilia Romagna. Já nessa altura se estava a preparar a viagem de Castiglione a Londres, para onde partiu em Setembro do ano seguinte. Contudo, regressará a Roma ainda em 1506 e receberá do papa Júlio II o título de Cavaleiro, como previsto pelo desempenho protocolar.

Depois de um triénio que o absorve noutras legações e em campanhas militares, no ano de 1510 empreende mais duas viagens a Roma. Estava ao serviço de Francesco Maria della Rovere, que assumira as funções de Duque de Urbino e de Capitão Geral das Milícias da Igreja na sequência da morte de Guidubaldo, em 1508. Em Fevereiro de 1510 integra o séquito dos Duques de Urbino, do qual também sua mãe fazia parte. Perante Júlio II, ou seja, Giuliano della Rovere, é confirmado o casamento do sobrinho do pontífice, Francesco Maria della Rovere, filho adoptivo de Guidubaldo e de Isabella Gonzaga, com Eleonora Gonzaga,

primogénita dos Duques de Mântua. Em Julho, volta a Roma para conversações com Júlio II. Face à aliança entre o Rei de França e Ferrara, o Pontífice ponderava a invasão desta cidade.

De bem diversa índole é a missão de Agosto do ano seguinte. Acompanha della Rovere, julgado pelo homicídio a sangue frio do cardeal Francesco Alidosi por entender que este tinha boicotado as manobras do exército papal. O julgamento reverte numa série de acusações ao assassinado.

A morte de Júlio II e a eleição de Giovanni de' Medici como Leão X levam-no de novo a Roma, em 1513, duas vezes. Enviado de della Rovere, como observador do conclave reunido em Março, assiste às cerimónias fúnebres do falecido papa e depois à coroação do novo pontífice, integrado no séquito do Duque. Regressará em Maio, como substituto do embaixador de Urbino junto da Santa Sé, Ludovico Canossa, que Leão X fizera seu mordomo e de seguida enviará a França como Núncio apostólico.

As funções cimeiras que della Rovere lhe confia em 1514 levam-no a estanciar continuamente em Roma durante dois anos. Possui poderes de representação para todos os seus actos de Prefeito, de Capitão Geral das Milícias da Igreja e de Duque. São anos brilhantes da carreira de Castiglione, que se reparte entre múltiplos contactos diplomáticos e frequenta os mais distintos cenáculos intelectuais da *urbs*, ao mesmo tempo que lança mãos à primeira redacção de *Il libro del cortegiano*.

Durante este período, reencontra figuras da corte de Guidubaldo que então desempenhavam cargos elevados na Roma de Leão X, algumas das quais personagens de *Il cortegiano*. Recordem-se Giuliano de' Medici, irmão de Leão X; Bernardo Dovizi da Bibbiena, elevado a cardeal e tesoureiro do Pontífice; Pietro Bembo, secretário papal dos breves; Ludovico Canossa,

mordomo papal e depois núncio; ou Federico Fregoso, arcebispo de Salerno.

Contudo, essa áurea foi breve. Em Março de 1516 Leão X toma Urbino com o apoio dos franceses e atribui o governo da cidade a seu sobrinho, Lorenzo di Piero de' Medici. Francesco Maria della Rovere, vencido e excomungado, refugia-se em Mântua e Castiglione acompanha-o no exílio.

Depois de um período de retiro nas suas propriedades de Casatico, volta a Roma entre Maio e Novembro de 1519, desta feita em missão de Federico Gonzaga, cujo pai falecera nesse mesmo ano. Entretanto, morto subitamente Lorenzo di Piero de' Medici, actua igualmente a favor da reposição de Urbino nas mãos de della Rovere.

Do casamento com Ippolita Torelli, celebrado em Outubro de 1516, tinha já então dois filhos, Camillo e Anna, aos quais se acrescentaria Ippolita. Roma enche-o de nostalgia, como o mostram as palavras de ternura com que, a 31 de Agosto de 1519, monta e desmonta os cenários do seu amor:

Se voi stesti, consorte mia chara, dieceotto giorni che non have-
stive mie lettere, io in quel tempo non steti mai quattro hore che
non pensasse di voi. Dippoï so pur che havete hauto spesso mie
lettere, che ho riffatto li danni; ma voi non fate già così, che non
me scrivete se non quando non sapete che far altro. Vero è che
questa ultima vostra lettera è assai ben lunga, lodato sia Dio, ma
ve rimettete ch'io mi faccia dire al Co. Ludovico quanto voi mi
amate. Serebbe bono ch'io volesse che voi anchor vi facesti dire
al papa quanto io amo voi, che certo tutta Roma lo sa: di sorte
che ognuno mi dice ch'io sto disperato e di mala voglia, perché
non sono con voi; et io non ge lo niego, ma vorrebbero ch'io

mandassi a Mantua a tòrvi, e condurvi qui a Roma. Pensate voi se gli volete venire, et avisatimelo.

Avisatime senza burla se volete ch'io vi porti qualche cosa, che vi piaccia; non restarò già io di portarvi, ma harei a caro di sapere quello che vi piace, perch'io serò lì una mattina che non ve ne acorgerete e troveròvi in letto; e voi mi vorrete poi dare ad intendere che la notte vi serete sognata di me, ma non serà vero niente. Io non posso per anchor dirvi el dí della mia partita, ma spero ch'el serà presto.

Fra tanto racordative di me, et amatime, ch'io di voi sempre mi racordo, e vi amo assaissimo, e piú che non dico, e me vi raco.^{do} con tutto el core.

(Lett. n.º 381, I. 378)

De regresso a Roma em Julho de 1520, aí fará de novo uma estadia mais contínua, até Novembro de 1522. Deterioradas que estão as suas relações com della Rovere (*infra* II. 7. 1, 8. 1), representa Federico Gonzaga. Entretanto, recebe a notícia da morte da esposa, ocorrida em Agosto de 1520, poucos dias depois do nascimento da terceira filha, Ippolita. A 9 de Junho do ano seguinte tomará ordens no palácio de Belvedere.

Graças à eficácia da sua diplomacia, consegue resgatar o nome dos Gonzaga, envolvidos numa diatribe com Leão X, obtendo, mais do que isso, altos cargos para a família. Federico é designado Capitão Geral das Milícias da Igreja, ao passo que Ercole, seu irmão mais novo, é elevado a bispo de Mântua.

Decorrido que foi o ano de 1523 em Casatico, empreende, no mês de Dezembro, a derradeira das tantas viagens que o conduziram até à cidade eterna, para reassumir funções diplomáticas. Desgastado por campos de batalha, deslocações *in extremis* e

preocupações, lavra testamento em Mântua antes de partir. Em Julho de 1524, o novo papa Clemente VII designá-lo-á Núncio apostólico em Espanha. Deixa Roma em Outubro.

Por conseguinte, daqui resulta que Baldassarre Castiglione fez as suas primeiras deslocações a Roma logo nos primeiros anos do século XVI. Contudo, as suas estadias na cidade tornam-se mais duradouras durante o arco temporal que se estende entre 1513 e 1524. Os períodos em que estavelmente aí reside vão de Março de 1514 a meados de 1516, de Julho de 1520 a Novembro de 1522 e aos cerca de dez meses que antecedem a sua partida para Espanha, em Outubro de 1524.

4. 2

A relação de D. Miguel da Silva com a cidade eterna caracteriza-se por uma continuidade que contrasta com a intermitência das estadias de Baldassarre Castiglione. O não envolvimento directo, nas guerras de Itália, da potência que o Embaixador representava, bem como a distância entre Roma, centro da geo-estratégia europeia, e Portugal, no seu extremo ocidental, contribuía em parte para essa estabilidade. Além disso, também o crédito gozado por D. Miguel da Silva perante D. Manuel a favorecia.

Assumiu funções entre finais de 1514 e inícios de 1515. O rei D. Manuel, em carta datada de 30 de Agosto de 1514 (CDP 1, 267-268), ordena o regresso do embaixador João de Faria. Os termos em que se estabelece a passagem de pastas a D. Miguel da Silva não exclui nem comprova que este se encontrasse nas imediações. João de Faria continuava em funções a 5 de Novembro (CDP 1, 298-302), mas em Fevereiro do ano seguinte D. Miguel já assumira a representação portuguesa (série de breves de Leão X, CDP 1,

311-314). As primeiras cartas de Roma que dele se conhecem, de 31 de Março de 1515, reenviam para missivas anteriores. Pede ao Rei instruções para o Concílio de Latrão (CDP 1, 319-320). O sínodo abriu-se em Maio 1512, tendo sido enviados como embaixadores, em Outubro de 1513, Tristão da Cunha, Diogo Pacheco e João de Faria, todos eles entretanto regressados a Portugal.

O novo Embaixador já conhecia Roma. Encontrava-se nessa cidade em Janeiro de 1512, alojado em casa de Diogo de Carvalhães, capelão da igreja de Santo Antonio dei Portoghesi (carta de Bartolomeu de Mendanha ao Secretário de Estado, CDP 1, 143). Mendanha deslocou-se expressamente a Santo Antonio dei Portoghesi para o visitar, chegado de viagem, sem que transmita informação que possibilite apurar as motivações ou a duração da sua estadia. Considerando que em Outubro de 1511 D. Miguel estava em Siena (*supra* II. 3. 2) e que em Janeiro de 1512 acabara de chegar a Roma, fica delineado um percurso entre as duas cidades.

Contudo, ao longo dos seus cerca de 10 anos de missão diplomática, fez incursões fora de Roma, algumas delas por algum tempo. Processaram-se quase sempre na esfera dos Medici ou de outras famílias toscanas.

Em Novembro de 1515 está em Florença, integrado no séquito de Leão X, que faz a sua entrada triunfal nesta cidade dia 30. O Pontífice partirá a 3 de Dezembro para Bolonha, onde se irá deter cerca de uma semana para negociações com Francisco I, rei de França. D. Miguel continuou a acompanhá-lo na sua viagem, mas na data da partida fez-se à estrada só pelo meio-dia, depois de cumprir os deveres de informação para com o Secretário do seu Rei (carta de 3 de Dezembro de 1515, CDP 1, 360-361).

Na companhia de Palla Rucellai, passa uma temporada na Toscana que se inicia em começos de 1521 (Deswarte 1989, 17-25).

Quase se diria uma *villeggiatura*. É seu hóspede em Prato e vai a Quaracchi, nos arredores de Florença, onde os Rucellai possuíam propriedades.

Durante o pontificado de Adriano VI fez nova estadia na mesma região, desta feita mais longa, integrado no séquito do cardeal Giulio de' Medici, futuro Clemente VII, e gozando da companhia de Giovanni Rucellai, do cardeal Giovanni Salviati e de outras eminentes personalidades (Deswarte 1989, 9-17). A peste tornava Roma uma cidade inabitável e o próprio Adriano VI mantinha-se longe dela.

Quando o Papa larga âncoras no porto de Livorno, em Agosto de 1522, D. Miguel está lá a beijar-lhe os pés e segue na sua mesma embarcação para Roma (*infra* II 8. 2). Contudo, vê-se forçado a recolher a terra antes do termo da viagem, regressando a Florença com febres. Na longa carta que envia a D. João III a 27 de Setembro, na qual descreve esse encontro com um Pontífice a que só excepcionalmente um embaixador teve acesso, informa que 12 membros do seu séquito se encontravam doentes, tendo dois falecido (CDP 2, 93).

Nesse entretanto, vai pedindo ao monarca que o autorize a regressar a Portugal (CDP 2, 165; *infra* II. 8. 2). A licença, que passa a ser uma ordem, é exarada a 21 Novembro de 1523 (CDP 2, 182-196), mas os tempos foram-se dilatando. A última carta que se conhece, enviada de Roma por D. Miguel, é datada de 8 de Julho de 1525 (CDP 2, 246). Nela manifesta intenção de partir daí a oito ou dez dias.

Face ao dados que acabaram de ser apresentados, é possível estabelecer os períodos durante os quais Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva viveram simultaneamente em Roma.

A sua estadia na *urbs* coincide cronologicamente na altura do pontificado de Leão X que vai desde a chegada de D. Miguel, em finais de 1514 ou inícios 1515, até ao Verão de 1516, quando Castiglione se retira para Mântua depois da tomada de Urbino por Lorenzo di Piero de' Medici; entre Julho de 1520, com o regresso de Castiglione a Roma como representante de Federico Gonzaga, e finais desse mesmo ano, ao que se segue a estadia de D. Miguel na Toscana, hóspede dos Rucellai; durante o resto de 1521; e finalmente, já durante o pontificado de Clemente VII, entre Dezembro de 1523, quando Castiglione se estabelece em Roma como embaixador de Federico Gonzaga, e a sua partida, em Outubro de 1524, para Mântua e depois para Espanha. Além disso, os dois diplomatas cruzaram-se em Bolonha, durante a permanência de uma semana que Leão X fez nessa cidade, em Dezembro de 1515. D. Miguel integrava o séquito de Leão X, Castiglione era enviado secreto a Francisco I, rei de França.

O somatório destes períodos, considerando, além disso, algumas coincidências pontuais, perfaz entre três ou, no máximo, quatro anos.

Ao longo desses tempos, não faltaram com certeza ocasiões de encontro entre ambos nos círculos da diplomacia. As funções de representação que desempenhavam colocavam-nos protocolar e circunstancialmente lado a lado em múltiplas ocasiões, durante os períodos em que estavam em Roma.

As *Lettere famigliari e diplomatiche* testemunham algumas dessas situações, como se dirá (*infra* IV. 2). Desde já se assinala um encon-

tro no qual ambos participaram, apesar de Castiglione não referir o nome de D. Miguel.

Pouco tempo depois de chegar a esta cidade para a sua derradeira estadia, Castiglione, em nome de Federico Gonzaga, apresentou Clemente VII com um cavalo turco e outras montadas. O Pontífice, encantado, desceu ao pátio do palácio de Belvedere, na companhia de Castiglione, para as apreciar, conforme o próprio o relata ao Duque nesse mesmo dia 19 de Janeiro de 1524 (*Lett.* n.º 1406, 2. 643-646; vd. n. ad loc.). Clemente VII fez-se rodear de um séquito cuja composição não especifica. Contudo, os seus membros foram identificados por Giovan Francesco de Capo, o chamado Capino (Capino. *Lett.*, 2. 1171-1172). Dele faziam parte D. Miguel da Silva, que aliás possuía um apartamento no palácio (*infra* II. 6. 2), e o cardeal Salviati, que estava ao serviço do Papa, bem como outras ilustres personalidades.

Não foi apenas nos círculos da diplomacia que, em Roma, Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva se cruzaram. Encontraram-se igualmente em cenáculos e outro tipo de agregações, explicitamente votadas à discussão de matérias literárias, artísticas e antiquárias.

O Embaixador português, durante o pontificado de Leão X, participou nos *horti letterari* promovidos por Angelo Colocci e talvez também nos de Johann Goritz. Além disso, marcou presença nas reuniões de Castel Sant'Angelo, organizadas por Giovanni Rucellai num período que medeia entre a ascensão de Giulio de' Medici a Clemente VII, em Novembro de 1523, e a morte de Rucellai, a 3 de Abril de 1525 (Deswarte 1989, 27-60).

Quanto a um possível convívio entre ambos em Castel Sant'Angelo, essa hipótese não tem vindo a ser contemplada. D. Miguel era um companheiro inseparável de Giovanni Rucellai, sobrinho de Lorenzo, il Magnifico. O Castelo tornou-se num dos mais vivazes cenáculos de Roma, onde se discutiam todas as matérias relacionadas com a revivificação da Antiguidade, em particular a questão da língua e a tragédia.

Por sua vez, os *horti* ofereciam oportunidades de convívio intelectual privilegiadas aos humanistas que estanciavam em Roma (D'Amico 1983, 89-112). A designação dessas reuniões como *horti* traduz propósitos de um retiro consagrado ao debate e à reflexão. Eram promovidas por uma grande personalidade, geralmente ligada à Cúria, mas de modo autónomo em relação às instâncias do pontificado. De resto, esse dinamismo intelectual acabava por reverter em prol do próprio prestígio da Cúria. A recuperação, para a contemporaneidade, da Roma antiga, celebrava afinal o

percurso filológico que ligava a cidade imperial à cidade papal, na sua eternidade.

Castiglione participou nos *horti* de Angelo Colocci, também frequentados por D. Miguel da Silva. Foi mesmo, para Vittorio Cian, seu frequentador «assíduo» (Cian 1951, 75). Além disso, acompanhou as reuniões promovidas por Johann Goritz (Cian 1951, 75-76; Motta 2003, 331-384).

A craveira intelectual de Angelo Colocci atraiu aos seus *horti* grandes figuras do Humanismo romano (Ubal dini 1969; s. a. «Colocci, Angelo» DBI). De uma lista de nomes registada pelo seu próprio punho, resulta um «m. sylvio», ao lado dos nomes de Bembo, Sadoleto, Trissino, Girolamo Britonio, Alemanni e tantos outros, que não o de Baldassarre Castiglione (Colocci. Ubal dini 1969, 109). Mas não há indicações acerca daquilo a que essa lista se refere.

Possuía uma rica biblioteca que colocava à disposição dos seus convidados, bem como refinadas colecções de antigualhas. Além de livros de grande valor, detinha manuscritos muito raros. Attingido que fora um estágio de maturação avançado, o Humanismo romano ia então estendendo os seus interesses filológicos a novas áreas. A atenção suscitada quer por uma geografia literária médio-oriental, quer pelas rotas ocidentais, occitanas e ibéricas, exercia uma certa atracção exótica.

Neste caso, D. Miguel da Silva e o seu séquito, em particular António Ribeiro, assumiram uma função mediadora basilar (Marnoto 2015a, 132-146). Assim obteve Angelo Colocci um (ou dois) cancioneiros da poesia medieval portuguesa, em data que não é possível fixar com segurança. Um outro membro do séquito do Embaixador, o poeta Francisco de Sá de Miranda, já depois de ter regressado a Portugal, recebeu a visita, em Coimbra, de um

frequentador das reuniões de Johann Goritz, o célebre epigra-fista Mariangelo Accursio (Deswarte 2011). O próprio Bembo interessou-se pela produção autoral de hebreus de origem portu-guesa e o músico Gerolamo Britonio, mais tarde, viria a estanciar na corte de D. João III. Apesar de não haver indícios da ligação de Castiglione a este filão ibérico, com certeza que um estudioso do seu nível não lhe era indiferente.

Nem todas as matérias seriam consensuais. Angelo Colocci e Vincenzo Colli, conhecido como Il Calmeta, eram admiradores de Serafino Aquilano. Se este poeta não era muito reconhecido por Castiglione, Il Calmeta contava com a antipatia de Pietro Bembo (Cian 1951, 75). Mas há que considerar quanto os seus horizontes tinham em comum.

Por sua vez, Johann Goritz, natural de Trier, vivia em Roma desde 1497 (Ceresa. «Goritz, Johann» DBI). A sua aculturação era tão arreigada que usava os nomes de Giano Coricio e também de Janus Corycius, num jogo de reflexos entre cristão e pagão. Era Notário principal para as súplicas e dispunha de meios económi-cos confortáveis.

Existe uma lista dos participantes neste cenáculo ao tempo de Leão X, já falecidos na altura em que foi compilada, no ano de 1548: «Coryntianae Academiae Fato functi, qui sub Leone florue-runt» (Uboldini 1969, 114-115). Inclui 72 nomes. Dela constam Filippo Beroaldo iunior, Giovan Battista Sanga, Giulio Sadoletto, Egidio da Viterbo, Guido Postumo Silvestri, Giano Lascaris, Pie-tro Bembo, o cardeal Sadoletto ou Mariangelo Accursio, de entre tantos outros. D. Miguel da Silva faleceu em 1556 e portanto não é nela incluído. Contudo, Castiglione não faz parte dela.

Aventou-se ter sido compilada por Paolo Giovio. Restam ain-da indagações a fazer acerca da sua efectiva origem, pelo que há

que a considerar com cautela. A ter sido compilada em 1548, é em muito posterior à cronologia das reuniões. Goritz deixou Roma em 1527, no rescaldo do saque.

O mentor da «Coryntiana Academia» escolheu como padroeira Santa Ana, pelo que as reuniões se realizavam a 26 de Julho, data da sua efeméride. Quando Egidio da Viterbo era Geral da Ordem dos Agostinianos, dedicou-lhe um altar na Igreja de Santo Agostinho. Nele trabalharam Raffaello, amigo íntimo de Castiglione, e Sansovino, que estanciara em Portugal entre os últimos anos do século XV e inícios do século XVI. Por conseguinte, assim se esboça uma rede de contactos que cria condições de convergência entre interesses comuns a Baldassarre Castiglione e a D. Miguel da Silva.

Os versos dedicados a Santa Ana por vários dos membros do cenáculo foram compilados na antologia *Coryciana*, editada em Roma no ano de 1524. O prefácio de encómio a Johann Goritz é redigido por Blosio Palladio, que mantinha relações de grande proximidade com o Embaixador português. D. Miguel não colaborou nela, mas Castiglione encontra-se representado.

O poeta Guido Postumo Silvestri, que frequentava essas reuniões, fixou D. Miguel da Silva, Giovan Matteo Giberti e Baldassarre Castiglione, num memorável retrato poético de conjunto. Insere-se na longa composição em latim que descreve uma caçada no parque da Magliana, ao tempo de Leão X. Eis, pois, esse friso:

Quin lusitano orator quocque missus ab orbe
Sylvius Hispani terga onerarat equi.
Ibat suspenso similis quem magna putatis
Concipere, ac Regi mox referenda sua.
Aut si quod musis gratum acceptumque canebat

Cortigere aeternae posteritatis opus.
Is comitem Gibertum altis de rebus agentem
Iunxerat, et Phoebi Castiliona decus,
Armatam ferro cornum de more gerebat
Missile telum illi fulminis instar erat.
(Silvestri. Deswarte 1989, 185)

O que em língua portuguesa soaria:

E até o embaixador enviado das terras lusitanas,
Silva, montava na garupa de um cavalo espanhol.
Ia como quem está absorto na concepção de grandes acções,
a relatar em breve ao seu Rei.
Ou então ia a compor algo de caro e de agradável às Musas,
à maneira da corte, obra digna de eterna posteridade.
Tinha como companheiro Giberti que de altos assuntos se ocupava
e Castiglione, honra de Febo.
Como de costume levava o arco armado de ferro
e a flecha que lançava era semelhante ao relâmpago.
(trad. Francisco Oliveira)

A composição foi originariamente editada nos *Elegiarum libri II*, impressos em Bolonha por Hieronymum de Benedictis Bibliopolam Bononiensem em 1524, o mesmo ano em que Silvestri morreu. Em comum, as personagens têm um porte distinto, quase solene, com destaque para a primeira delas, D. Miguel, que ocupa a ribalta.

As fronteiras que medeiam entre uma caçada fora de Roma, expedição predilecta de Leão X, e a sua elaboração ficcional em

língua latina não podem ser descuradas. Contudo, Vittorio Cian não deixa de observar que esta é uma «cacciata poetica e fantástica, ma immaginata con elementi desunti della realtà» (Cian. Castiglione 1946, 532).

Havendo dados que permitem apurar os locais onde Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva se instalaram, o seu confronto ganha todo o sentido. Os dois diplomatas ocuparam uma mesma residência, o monumental e aprazível palácio de Belvedere.

Roma, cidade terrena, cidade eterna, tinha por esses anos a particularidade de polarizar, dentro do seu perímetro, dois núcleos destacados, de um e de outro lado do rio Tibre: o Monte Capitolino e o Vaticano (Frommel 2003, 13-33). O primeiro, na margem esquerda e em sobreposição com as ruínas do fórum pagão, estava sob a alçada do poder laico da Prefeitura. O segundo, na margem direita, era domínio da Santa Sé. Entre um e outro desprendia-se, densificando-se na margem esquerda, uma zona de habitação e comércio, o *borgo*.

Desde o final do século anterior que Roma tinha vindo a sofrer significativas modificações na sua configuração urbana e na sua veste arquitectónica. Esse crescendo atingiu o seu ápice com Leão X. Portentoso foco de atracção, a cidade crescia demograficamente ao ritmo da incorporação das numerosas *familiae* que serviam os grandes senhores que a ela acorriam, entre funcionários e trabalhadores braçais de diversa ordem. Uma das mais numerosas foi a de Leão X, que atingiu cerca de 700 pessoas. Conhece-se com bastante certeza o número de habitantes de Roma nos anos de 1525-1526: 55 000 (D'Amico 1983, 66).

No *borgo* moravam muitos senhores da hierarquia laica e também religiosa. Os próprios pontífices, em particular a partir de Sisto IV, promoveram a salubridade e a organização urbana da margem esquerda. Não obstante, a proximidade com o palácio papal era sentida como símbolo de reputação. Além disso, para o

corpo diplomático e para os tantos membros da hierarquia eclesiástica, essa ubiquação dava acesso, no quotidiano, a um sistema de relações de proximidade que favorecia não só contactos com as altas esferas, como também a gestão de redes de influência. Com efeito, o epicentro de tantas decisões políticas, no plano europeu, estava sediado no palácio de Belvedere. A sua arquitectura simboliza-o bem.

Nápoles, Urbino, Mântua ou Ferrara possuíam grandes palácios que dignificavam a vida urbana dessas cidades. Essa falta, no Vaticano, foi sentida pelo menos já ao tempo de Inocêncio VIII. Contudo, o projecto de construção de um grande corpo arquitectónico com jardins, que associasse funções de residência e de representação, maturou durante o pontificado de Nicolau V, tendo ganhado forma mais distinta com Júlio II, sob o risco de Bramante (Frommel 2003, 89–155). O novo conjunto edificatório, que reorganizava e ampliava os espaços existentes, inspirava-se na *domus transitoria* de Nero, a qual, segundo Plínio e Suetónio, ligava o palácio imperial palatino a outros palácios.

A monumentalidade da construção à antiga do Belvedere dialoga com a amplidão dos jardins que a partir dele se abrem, acentuando a espectacularidade do conjunto. Aliás, o aproveitamento do declive e a banda de arcadas laterais que bordeja o pátio aberto são citações da edificação cénica. Aí foram montados espectáculos e festivais. Esta faceta pública deixava obviamente lugar a espaços monumentais mais reservados, como é o caso do claustro que Bramante encaixou obliquamente no interior do palácio, com uma galeria para estátuas.

Nas suas estadias em Roma, Castiglione foi acolhido pelo menos em duas residências do *borgo*, a de Ludovico Canossa e o grandioso palácio da família della Rovere em Via Lata (Cian 1951, 54, 60).

Nascido em Verona, Ludovico Canossa era três anos mais velho do que Castiglione e seu primo por parte da mãe, Elisabetta degli Uberti, que pertencia à família Gonzaga (Clough. «Canossa, Lodovico» DBI). Detinha uma sólida formação humanista e foi homem de armas, estando ao serviço das cortes de Mântua e de Urbino. O destaque que Castiglione lhe confere, como personagem de *Il libro del cortegiano*, ilustra bem a estreiteza dos elos que os uniam. Em 1504 fora designado Embaixador de Guidubaldo junto de Júlio II, numa situação muito favorável, dadas as relações entre o Duque e o Papa. O Pontífice honrou-o com benefícios extremamente proveitosos e em 1511 elevou-o a bispo de Tricarico.

Em várias estadias até à que iniciou em 1514 como representante de Francesco Maria della Rovere, Castiglione pôde residir com um parente que tinha acesso facilitado a altos funcionários pontifícios, numa casa que acolhia e era frequentada por humanistas de grande erudição, como era o caso de Jacopo Sadoletto, secretário dos breves de vários papas. Contudo, tendo sido designado Núncio apostólico em França ainda nesse mesmo ano de 1514, Canossa deixou Roma.

Além disso, Castiglione habitou, em algumas das suas viagens, o sumptuoso palácio do Duque de Urbino, no qual os seus servidores eram acolhidos em situações especiais. Quando em 1513 acompanhou Francesco Maria della Rovere na sua estadia em Roma e com ele assistiu às exéquias de Júlio II e à cerimónia da coroação de Leão X, também ele ficou alojado nessa moradia.

A intimidade entre Castiglione e Raffaello proporcionou-lhe com certeza inúmeras oportunidades de visitar São Pedro e o Belvedere. Era uma amizade que vinha dos tempos de Urbino. Raffaello fora chamado a Roma por Júlio II em 1508 para decorar as salas do Vaticano, tornando-se, a breve trecho, não só arquitecto da fábrica de São Pedro, como também actor do plano urbanístico que visava a ligação entre o pólo laico e o pólo sagrado da cidade.

Baldassarre Castiglione foi viver para o palácio de Belvedere em Março de 1521. Regressara a Roma em Julho de 1520 ao serviço de Federico Gonzaga (*supra* II. 4. 1).

O saber adquirido em matéria arquitectónica e uma sensibilidade apurada permitiam-lhe valorizar profundamente o privilégio de habitar no palácio papal. Traduzem-no bem as palavras que a 15 de Junho de 1521 dirige à mãe, com ela partilhando as emoções da vivência daquele espaço:

Io sto qui a Belvedere, che mi è de refrigerio; piacesse a Dio che V. S. havesse un loco cosí fatto, di cosí bella vista, e bel giardino, e tante belle antichaglie, e fontane e peschere, e acque fresche, e vicino al pallazzo, che è il meglio che vi sia. Se Petro Iacomo fosse qui, so pur che li parrebbe questo altra cosa che il ponte de Marcheria, che per questa strada a basso passano tutti quelli che vengono a Roma da questa banda, e quelli che vanno a sollazzo in prati, che dopo cena, li vanno infiniti homini e donne, facendo pazzie. E cosí mi spasso.

(*Lett.* n.º 609, I. 670; vd. n. ad loc.)

Estas linhas transmitem as maravilhas que desenhos contemporâneos mostram ao olhar. A encenação do deslumbramento de Giambattista Caporali, o notário que em Mântua despachava os

assuntos da família, confere intensidade retórica às «belle antichaglie, e fontane e peschere, e acque fresche».

Contudo, as delícias do Belvedere em breve se começaram a turvar. O palácio e os seus jardins tinham sido concebidos e distinguiam-se como residência alheia a funções de fortaleza. De espaço aberto, animado pela passagem dos transeuntes que se dirigiam para o *borgo*, tornou-se subitamente refúgio. Uma ameaça eminente assolava Roma, a peste.

O encanto do lugar projectado por dois ilustres filhos de Urbino, Bramante e Raffaello, confronta-se com as contingências de quem dele ficou prisioneiro. «Io sto qui in Belvedere, che è tanto bon loco, come V. S. sa, remotissimo, e non pratico se non poco, e non lasso praticare li miei» (*Lett.* n.º 1177, 2. 396), desabafa com sua mãe em carta de 5 de Agosto do ano seguinte. Ser forçado a restringir os contactos, para um embaixador, não é fácil de admitir, mas a tal obrigava o alastramento da epidemia. Quando a peste atinge não só alguns serviçais da Cúria, mais expostos a contactos com o exterior, como também o próprio embaixador da Polónia, então o papa Adriano VI, acabado de chegar a Roma, começa a fechar as portas do Belvedere.

Não admira que seja com desgosto que Castiglione comunica a Federico Gonzaga, a 14 de Setembro de 1522, que teve de deixar o palácio:

[Q]uesta gionta di Sua S.^{ta} in Roma parmi che habbia causato che la peste sia multiplicata, et ognuno ne ha paura. Io ho despiacere perché m'hanno levato di Belvedere, dove stavo remotissimo, e sicuro al parer mio, et èmi bisognato venire a stare in Borgo; Dio spero che mi aiutterà.

(*Lett.* n.º 1205, 2. 430; vd. n. ad loc.)

Com efeito, era no *borgo*, ao qual se vê forçado a regressar, que a epidemia se fazia mais violentamente sentir.

Por conseguinte, a estadia de Castiglione no Belvedere vai de Junho de 1521 a Setembro do ano seguinte.

6. 2

Quando D. Miguel inicia as suas funções em Roma, instala-se na zona de Campo Marzio, onde a colónia portuguesa se concentrava (Deswarte 1989, 60-62). Vai morar para o palácio do cardeal Achille Grassi, que a seu tempo tinha sido acolhido pelo cardeal Jorge da Costa e era apoiante da política portuguesa (Tabacchi. «Grassi, Achille» DBI). Grassi pertencia a uma família bolonhesa, com antecedentes polacos, muito ligada à Santa Sé. Participou no conclave que a 19 de Novembro 1523 escolheu o cardeal Giulio de' Medici como Clemente VII, tendo falecido três dias depois.

Giulio de' Medici encontrava-se ligado a D. Miguel por uma antiga e profunda amizade (*supra* II. 4. 2; *infra* II. 8. 2). Logo que assumiu o pontificado com o nome de Clemente VII, ofereceu ao Embaixador português um apartamento que estava destinado a Giovanni de' Medici, o chamado Giovanni delle Bande Nere. Pioneiro destacado na aplicação das novas tácticas de combate, Giovanni delle Bande Nere andava então embrenhado nas campanhas militares setentrionais. Desposara Maria Salviati, irmã dos cardeais Giovanni e Bernardo Salviati, todos eles sobrinhos de Leão X, o que estreitava este círculo de relações.

Com efeito, D. Miguel da Silva, em súplica dirigida a Clemente VII, com data de 22 de Dezembro de 1523, do canonicato e prebenda da igreja de Toledo e das igrejas de Vilaverde e de Madrid,

apresenta-se como «S. V. devotus illius orator Michael de Silva, clericus Ulixbonensis sive alterius civitatis vel diocesis, litterarum apostolicarum scriptor et familiaris S. V. continuus commensalis ac servitiis regis Portugaliae apud S. V. nuncius seu orator destinatus» (*Chartularium* 12 n.º 5262, 364-365). Goza, pois, além do mais, da condição de membro da *familia* de Clemente VII, sendo seu comensal contínuo.

Nessa altura Castiglione já não habitava o Belvedere. Deixara o palácio em Setembro de 1522, ao tempo de Adriano VI, quando a peste grassava em Roma (*supra* II. 6. 1).

Apesar da excelência do palácio papal e dos seus jardins, D. Miguel permitiu-se dispor de uma outra habitação situada em Via della Lungara. A diversidade de moradias fazia parte do estilo de vida dos grupos bem colocados de Roma, que possuíam disponibilidade para tal. Em 1524 alugou a propriedade de San Jacopo in Settignano, com o palácio contíguo à igreja do mesmo nome e com jardins que se estendiam até ao Tibre. O palácio de Settignano tinha sido anteriormente habitado por Cristoforo Marcello, bispo de Corfù, que encomendara a renovação da sua fachada a Giuliano Leno, empreendedor da fábrica de São Pedro (Deswarte 1989, 62).

Projectada por Bramante, Via della Lungara era uma nova e prestigiosa artéria da cidade. Fazia parte do plano para a renovação urbanística de Roma. A sua axiologia, por si só, dignificava-a como alternativa ao *borgo*. Ficava na margem direita do Tibre, direccionada paralelamente a Via Giulia, na margem esquerda, e o seu traçado rectilíneo prolongava-a em direcção a São Pedro. Além disso, o sistema de pontes planeado para a ligação entre as duas margens do Tibre organizava um percurso que se estendia a partir da zona portuária e, passando pelas vilas que começa-

vam a ocupar a moderna artéria, levava até ao Vaticano (Tafari. Frommel et al. 1984, 59-106).

A requintada zona logo atraiu senhores ricos e cultos, como Agostino Chigi, Raffaele Riario, Alberto Pio da Carpi, Filippo Adimari ou Baldassarre Turini. O banqueiro Agostino Chigi (falecido em 1520), um dos homens mais ricos da Europa, aí construiu o seu palácio, onde actualmente se encontra a Villa Farnesina, sob risco de Peruzzi, e cujas cavaliariças foram obra de Raffaello.

A propriedade alugada por D. Miguel da Silva confinava com o palácio de Chigi a poente. A norte dela estendia-se a vinha da família Salviati (Deswarte 1989, fig. 24).

Por conseguinte, D. Miguel possuía duas residências, ambas na margem direita do Tibre, que na sua diversidade ombreavam em encanto e prestígio: Belvedere e Lungara. A naturalidade com que encara a sua condição de paredes-meias com Clemente VII parece ser a mesma com que considera a sua vizinhança da Lungara. Devia-as considerar condignas do estatuto de um Silva pertencente à *familia* de Clemente VII. É o que transparece da carta de 2 de Fevereiro de 1525 (mas haverá um lapso de datação no dia) que dirige ao cardeal Giovanni Salviati (*Documentos*, 35-37).

Nessa missiva, informa o amigo dos efeitos dos recontros de Pavia que se faziam sentir em Roma. Clemente VII temia que os movimentos de tropas dessem oportunidade a desacatos na cidade: «è Roma tutta in arme, e N. S. assai malcontento, pensando a li scandali che se ne poteriano seguire, cominciandosi attaccare Ursini e Colonnesei» (*Documentos*, 36). A batalha de Pavia concluiu-se a 24 de Fevereiro com o aniquilamento do rei de França, Francisco I, que foi aprisionado pelas tropas imperiais.

Face a tais tribulações, Clemente VII fez-se rodear dos que

lhe eram próximos. Com efeito, se o palácio de Belvedere não possuía condições defensivas, muito menos as possuía uma artéria que respondia a objetivos de expansão urbana, como Via della Lungara. Instalado no Belvedere, D. Miguel escreve a Salviati:

Non di meno si è mandato a tutti per parte del Papa, e spero si sederanno le cose. Io non di meno, con tutto che la casa mia sia così vicina a la vigna et acqua di V. S. Rev. ma, non di meno la vorrei per questa notte dentro in Borgo, che per la gratia di ognuno parendomi essere huomo da bene, non so per di che parte mi piglieranno gli armati. Io però sono in Palazzo, e ridomene de li miei ucellini. Qui si ragiona di Legati et altre simili provvisioni.

(Documentos, 36)

No meio de toda a agitação, D. Miguel não perde a sua fleuma. Enquanto falanges beligerantes acorrem ostensivamente a Roma e o Pontífice se esforça por gizarr uma estratégia, o Embaixador português desdramatiza a situação, perguntando-se «di che parte mi piglieranno gli armati» e pensando descontraidamente nos seus «uccellini».

Já instalado em Portugal, mantém até 1527 a propriedade de Settignano, talvez na expectativa de regressar à cidade eterna, talvez no intuito de preservar a memória de um espaço que lhe deixou saudades (Deswarte 1989, 61). No seu segundo período romano, depois de terminar as comissões de delegado que lhe tinham sido atribuídas por Paulo III, em 1548 reestruturou essa mesma propriedade e alugou-a (Deswarte 1989, 105-107). Construiu novas cavaliças e contratou Giovan Paolo dal Colle di Borgo San Sepolcro para refazer a decoração a fresco do palácio.

6. 3

Por conseguinte, os períodos em que Castiglione e D. Miguel da Silva residiram no Belvedere não coincidiram. A estadia do primeiro começou em Março de 1521 e estendeu-se por um ano e alguns meses, até Setembro de 1522, durante o pontificado de Adriano VI. A estadia do segundo dá-se ao tempo de Clemente VII, a partir de finais de 1523 ou, no máximo, inícios de 1524, até ao seu regresso a Portugal.

Ao desempenho de altas funções junto da Santa Sé eram inerentes padrões de vida plasmados pelos modelos da cultura humanista. Tanto Baldassarre Castiglione, como D. Miguel da Silva se distinguíram enquanto diplomatas requintados. Há que considerar, pois, o seu estilo de vida.

7. 1

Ao chegar a Roma em 1514 para a sua primeira missão em continuidade, o representante de Francesco Maria della Rovere levava consigo os títulos de Cavaleiro, de Conde de Casatico, propriedade ancestral da família Castiglione, e de Conde de Novilara, que o Duque de Urbino acabara de lhe atribuir em 1513.

O mesmo della Rovere que lhe concedera este condado, em 1521, sem lhe retirar o título, irá desapossá-lo dos respectivos bens fundiários, o que mostra bem a instabilidade deste regime de benesses. Castiglione estava então em Roma, ao serviço do duque de Mântua e marquês de Monferrato Federico Gonzaga. Apesar de as rendas de Novilara serem modestas, afirma frontalmente a sua dignidade perante Francesco Maria della Rovere, na carta que a 2 de Janeiro de 1522 lhe dirige de Roma:

Ill.^{mo} et Ex.^{mo} S.^r e Patron mio [...] per dire a V. Ex.^{tia} quello che non posso nascondere ne l'animo mio ne ho sentito despiacere grandissimo, perché la principal causa che mi ha sempre fatto estimare quello castello, è stato, el parermi ch'el fosse un testimonio appresso el mondo che V. Ex.^{tia} se tenesse servita da me. [...] Pur io non so in questo caso altro che me dire, se non che se V. Ex.^{tia},

ha concesso ch'el mi sia levato perché la estimi ch'io non habbia fatto sempre il debito mio verso lei, e che meriti questa dimostratione per qualche disservitio ch'io l'abbia fatto, sono apparecchiato a starne a tutti li parangoni, e far cemento della fede mia e servitú verso V. Ex.^{tia} con tutti li modi possibili, e la supp.^{co} a chiarirsene. (Lett. n.º 864, 2. 64-65; vd. n. ad loc.)

Se estas afirmações alguma vez obtiveram resposta, os arquivos não o dizem.

A um diplomata com a sua experiência, que foi também militar e que desempenhou funções ao mais alto nível e actuou em centros decisivos do poder europeu, veio a ser efectivamente atribuída uma renda compensatória com o bispado de Ávila, em Janeiro de 1529 (*infra* II 8. 1). Para tal contribuiu a intercessão de Carlos de Habsburgo. Faleceu no mês seguinte.

As *Lettere famigliari e diplomatiche* oferecem um riquíssimo testemunho, além do mais, acerca do seu modo de vida em Roma. O delicado equilíbrio entre as disponibilidades de família e os anseios do diplomata fica patente na densa troca de cartas com sua mãe, tão briosa administradora de haveres, como dedicada promotora das constantes solicitações do filho. Dominam essa correspondência, a partir de um certo momento, dois assuntos, o afecto a «li nostri puttini», os três filhos de Castiglione e Ippolita Torelli que, depois da morte desta, Aloisia educou, e a necessidade constante de «denari» (Cian 1942a, 68-70).

A título de exemplo das preocupações que constroem Castiglione, recordem-se as vicissitudes do colar de ouro, com pedras preciosas encastoadas, que lhe tinha sido oferecido por Henrique VII de Inglaterra (*supra* II. 3. 1). São documentadas por uma série de cartas escritas entre 9 de Maio de 1514 e 22 de

Maio de 1521. Nessa altura, acontecia muitas vezes que peças de ourivesaria valiosas servissem de caução e penhor. Castiglione multiplicou-se em diligências para o reaver.

Acabado de chegar a Roma em Março, encontrou-se numa situação de estreiteza que o levou a escrever ao seu feitor, Cristoforo Tirabosco, a 25 de Julho de 1514:

All'altra parte che voi me scriveti de l'andar vostro a Mantua, me piace, e sono contento che li andati [...]: ma soprattutto portiate denari, e piú quantità che poteti, perché voi sapeti benissimo el bisogno, e quanto importa haverne adesso.

(*Lett.* n.º 286, I. 277; vd. n. ad loc.)

O afastamento de Raffaello de Roma, o qual tinha em penhor o colar oferecido por Henrique VII, agravara uma situação já por si intrincada (*Lett.* n.º 277, I. 272; vd. n. ad loc.). O precioso adorno passara entretanto para as mãos de uma onzenária hebreia que parecia não ter muitos escrúpulos. Os motivos de desespero eram tais que Castiglione moveu influências para que «la si facesse impregonare, e farli tutte le straniezze possibili» e, se necessário, caso o seu acólito espanhol «se ritrovasse lí, che lo mettino pregione lui anchora, e che a questa volta non se manchi», conforme adverte Tirabosco a 25 de Julho de 1514 (*Lett.* n.º 286, I. 278; vd. n. ad loc.). Em Agosto o colar está nas mãos de um outro hebreu, Moisetto de Pesaro (*Lett.* n.º 287; n.º 288, I. 278-279; vd. n. ad loc.), mas em Novembro parece estar prestes a ser reavido (*Lett.* n.º 295, I. 283-284; vd. n. ad loc.).

Contudo, sete anos volvidos, o adorno ou uma parte dele está de novo empenhado (*Lett.* n.º 516, I. 572-574; vd. n. ad loc.). Se a hipoteca anterior fora feita durante a primeira estadia mais conti-

nua de Castiglione em Roma, a nova hipoteca efectua-se durante a segunda (*supra* II. 4. 1), o que é sintomático das despesas que um diplomata tinha de arcar. A carta que dirige a sua mãe a 22 de Maio de 1521, com instruções acerca da aplicação de um encaixe, hierarquiza claramente as finalidades visadas, multiplicando cálculos. Depois de assegurar o pagamento de credores e o resgate da peça, predispõe a satisfação de necessidades imediatas. Para as suas despesas, «mille cose» e especificamente indumentárias, reserva 100 ducados:

[D]e ciò che s'habbia a fare de quelli denari che daranno li fittadri nostri, el mal è che gli è pur troppo che farne. [...] Vorrei che quelli pezzi de la mia catena se riscottessero. [...] [M]a vorrei ognimodo io ancor haver cento ducati, perché me occorreno mille cose, senza le quali io non posso fare, e max.^e per commodità del viver mio, che V. S. sa che cose ho con meco. Oltre che in panni me bisogna pur spendere, perché già qui sono cominciati li caldi. [...] Ho poi grandissimo bisogno de panni de lino, e mille altre cosette, essendo nel loco ov'io sono: che pur serebbe necessario mostrarsi honorevolmente. Però (come ho detto) vorrei questi cento ducati.

(*Lett.* n.º 584, I. 646-647; vd. n. ad loc.)

Castiglione tinha um fascínio pelo vestuário e pelos seus códigos. Mesmo quando se encontrava em campanhas militares, não deixava de solicitar à mãe com insistência o envio de camisas de tafetá e de outras indumentárias finas. Nem a falta de liquidez que o afectou, antes e durante a sua estadia em Espanha como Núncio, o impediu de encomendar a um costureiro francês um guarda-roupa luxuoso (lista em Cian 1942a, 69-70).

A mãe de Castiglione, que se esforça por acudir, com toda a dedicação, às solicitações do filho, não deixava de notar os seus hábitos de despesismo, que ia tentando acautelar (Cian 1942a, 69). Acresce a isso a falta de meios em que não raro se encontravam os senhores ao serviço dos quais esteve. «Qui, chi ha denari assai, è riccho» (*Lett.* n.º 41, I. 46), regista concisa e eloquentemente, numa das primeiras cartas enviadas de Roma a Aloisia Castiglione, a 9 de Fevereiro de 1505.

Exímio conhecedor e apreciador de arte, fez várias aquisições para os senhores que servia. Além disso, possuía uma colecção própria (Cian 1942a, 62-79, *passim*). No fragmento de um inventário de bens, compilado por Aloisia Gonzaga, é enumerada uma série de objectos preciosos existentes em Casatico. Nele se contam colares (entre os quais o oferecido por Henrique VII), vasos e candelabros de ouro, almofadas e lenços lavrados e peças de mesa executadas em ourivesaria.

Castiglione partilhou com Raffaello a inscrição do marco miliário da arquitectura renascentista que é a carta a Leão X, registada pela sua pena (Di Teodoro 2003). Possuía uma Madona do amigo pintor, o qual, além de ter decorado um leque para sua esposa, Ippolita Torelli, o immortalizou num célebre retrato. Quando fez a sua derradeira viagem entre Roma e Mântua, em Outubro de 1525, levou consigo o grande obreiro da monumentalidade dessa cidade, Giulio Romano.

7. 2

As informações acerca dos meios que D. Miguel da Silva tinha ao seu dispor durante a sua estadia romana não são muito detalhadas. Certo é que acumulou rendas eclesiásticas e cargos bastante

proveitosos ao longo de toda a sua vida. Sinais conspícuos da sua munificência e do seu mecenatismo traduzem a abundância em que vivia, apesar de significarem muito mais do que isso.

Não foi ainda feito o levantamento exaustivo dos benefícios eclesiásticos de que auferia. De um respigo geral, resulta que nos anos de 1513 e 1514 era Reitor da igreja paroquial de Rio Tinto, Reitor da paróquia de Duas Igrejas da diocese de Braga e Prior da igreja paroquial de São Martinho de Santarém, da diocese de Lisboa, tendo recebido privilégio para a unir a dois outros benefícios que acumulava de forma a aumentar os seus rendimentos, Santa Eulália de Ramires e São Martinho de Britelo da diocese de Braga (Deswarte 1989, 179; *Chartularium* 12, 349-350). Além disso, não muito tempo depois detinha o reitorado da paróquia de São Tiago de Sendim, da mesma diocese (*Chartularium* 11 n.º 4820, 576). Administrou também o bispado da Guarda, dada a tenra idade do seu titular, o infante D. Afonso, o sétimo filho de D. Manuel nascido a 23 Abril 1509 (*Chartularium* 11, 414), assim perpetuando uma tradição que ligava os Silva Meneses à tutela dos jovens rebentos da casa real (*supra* II. 3. 2). Clemente VII atribuiu-lhe, em 1523, o priorado de Landim. Mais tarde foi elevado a Bispo de Viseu (Paiva 2016, *passim*) por bula de 21 de Novembro de 1526 (sendo a sagração adiada para finais de 1528) e a Cardeal *in pectore* em 1539 (sagrado a 6 de Fevereiro de 1542, em Roma). No foro governativo, D. João III designou-o membro do Conselho régio, quando ainda se encontrava em Roma, e Escrivão da puridade a 16 de Março ou a 16 de Novembro de 1525 (Couto 1990, n. 12).

Documentos do Arquivo Secreto do Vaticano, editados no *Chartularium universitatis portucalensis*, mostram sinais de generosidade sintomáticos, que não seriam obviamente possíveis à

margem da abundância de meios apontada. O bem-estar económico do Embaixador português permitiu-lhe dispensar algumas das suas rendas em prol do séquito de familiares que tinha ao seu serviço. De um breve respigo, resulta que essa munificência contemplou Francisco de Sá de Miranda, Aires Ferreira, António Ribeiro e Marcos Godinho.

Por renúncia de D. Miguel da Silva, o poeta Francisco de Sá de Miranda é contemplado com os rendimentos da igreja paroquial de Santa Maria de Duas Igrejas da diocese de Braga. Sá de Miranda, que já era reitor da igreja paroquial de São Julião de Mouronho da diocese de Coimbra, viu assim aumentados os seus proventos, numa altura em que assessorava o Embaixador português junto da Santa Sé (*Chartularium* II n.º 4600, 335-337). A súplica, dirigida a Leão X a 8 de Agosto de 1515, prevê ainda uma forma de favorecer as rendas do poeta por junção de benefícios. Apesar de a estadia italiana de Sá de Miranda se reflectir à transparência na sua obra (Marnoto 2015a, 147-175), o nome do seu protector em Roma não consta das três remessas de poemas enviadas ao príncipe D. João. A tal silenciamento, não serão alheias as perseguições que lhe vieram a ser movidas.

Para que outro dos seus *familiares*, Aires Ferreira, fosse contemplado com a igreja paroquial de São Tomé de Estorãos da diocese de Braga, D. Miguel abdica desse benefício. Estabelece-o a bula de Leão X, datada de 13 de Maio de 1517, prevendo-se, também neste caso, a junção de dotações (*Chartularium* II n.º 4723, 460-462). Aires Ferreira tinha estudado em Salamanca e D. Miguel estimava-o muito.

Em prol de António Ribeiro, renuncia à igreja paroquial de São Tiago de Sendim da diocese de Braga. Atesta-o uma bula de Leão X, datada de 2 de Novembro de 1517 (*Chartularium* II n.º

4764, 513-514). Os benefícios de Ribeiro tinham um certo valor, se no ano seguinte este obtém licença papal para arrendar alguns fundos eclesiásticos, a fim de saldar dívidas (carta de 10 de Maio de 1518, *Chartularium* 11 n.º 4818, 573-574). Está D. Miguel prestes a deixar Roma, e continua a interceder por este seu *familiaris*. Em súplica a Clemente VII, assinada conjuntamente com Gaspar Mendes e com o próprio Ribeiro a 8 de Junho 1525, pede, em prol deste último, São João do Minhocal da diocese da Guarda com rendas da igreja de Espírito Santo de Azamor da diocese de Safim (*Chartularium* 12 n.º 5375, 507-508). António Ribeiro assumiu missões importantes ao serviço de D. Miguel, ao qual se manteve sempre ligado, mesmo nas situações mais adversas, quando foi desnaturalizado.

Quanto a Marcos Godinho, pela súplica que o Embaixador dirige a Leão X a 18 de Maio de 1518, a fim de futuramente acautelar os benefícios a que renunciara em prol de seus familiares, sabe-se que a essa data já Godinho tinha sido contemplado com as igrejas de São Martinho de Britelo, Santa Eulália de Ramires e São Miguel de Boivães (*Chartularium* 11 n.º 4820, 576-577). É escassa a informação acerca de Marcos Godinho.

A estas abdições a favor dos seus *familiares* em Roma, acrescenta-se uma outra que contempla o clérigo da diocese de Lamego, Rui Lopes. Em súplica de 9 de Novembro de 1524, dirigida a Clemente VII, D. Miguel abdica, a seu favor, das igrejas parquiais de Malpartida e Vermiosa, da diocese de Lamego (*Chartularium* 12 n.º 5332, 455-456).

Apesar de não haver informação específica sobre os seus investimentos em arte no período em que desempenhou funções junto da Santa Sé, não restam dúvidas de que o seu estilo de vida era faustoso. Ao tempo de Clemente VII, permitiu-se investir numa

propriedade situada na nova e prestigiada artéria da Lungara, de modo a usufruir de uma residência alternativa ao palácio de Belvedere (*supra* II. 6. 2).

Além disso, em Roma patrocinou várias obras na igreja de Santo Antonio dei Portoghesi (Deswarte 1989, 62-64). Tudo leva a crer que estivesse ligado ao trabalho decorativo nela realizado por Pellegrino da Modena (falecido em 1523), que tinha colaborado com Peruzzi e Raffaello. D. Miguel cuidou muito provavelmente da sepultura dos seus *familiares* Aires Ferreira Lobo, Diogo de Carvalhães e Marcos Godinho nessa igreja. Contudo, a ausência do seu nome dos arquivos Santo Antonio dei Portoghesi não favorece a investigação.

Por sua vez, as edições que apoia, além de refinadíssimas, assinalam pontos avançados e nodais da contemporaneidade humanista, ao que há a acrescentar a dedicatória de alguns manuscritos. Se *Il Petrarcha*, impresso pelos Giunti em 1522 (*supra* I. 9), consubstancia uma resposta a tantos interrogativos que a filologia petrarquesca então se colocava, *Il Polito*, de 1525, constitui uma peça basilar do debate em torno da questão da língua (*supra* I. 10).

Há ainda a considerar as *Attici eloquii elegantie*, de Thomas Magister, que em 1517 saiu dos prelos daquele que foi o primeiro editor helenista de Roma, Zaccaria Calliergi, natural de Creta (Motta 2003, 401-405). Calliergi trabalhava para a Sapienza e a sistematização de que foi alvo o manuscrito desse escritor bizantino do século XIV envolve objectivos de formação, em matéria lexical, gramatical e histórica. Na senda desta impressão, abriu-se um filão de reedições que atesta o cariz fortemente inovador do trabalho realizado (Veneza, 1524, 1525; Paris, 1532).

Na carta-dedicatória, escrita em grego, Calliergi sublinha bem que o apoio económico de D. Miguel fora essencial para o

empreendimento. O louvor dessa generosidade é reforçado por Lattanzio Tolomei, no epigrama laudatório, também em grego, que de seguida é impresso. Zaccaria Calliergi editara Píndaro e Teócrito, respectivamente em 1515 e 1516. A tipografia tinha sido aberta com o patrocínio do banqueiro Agostino Chigi, que financiou a edição de Teócrito, sem deixar de exigir posteriormente a devolução do investimento. D. Miguel patrocinou Magister numa atitude de mecenatismo puro.

7. 3

Deste quadro geral, resulta que Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva, em Roma, modelavam o seu estilo de vida por padrões muito semelhantes, ligados ao horizonte humanista e ao tecido curial, pese embora a diversidade do modo como lidavam com os meios que tinham ao seu dispor.

Diplomatas de alto coturno, desempenharam funções de representação junto da Santa Sé que tiveram por cenário as conturbações das guerras de Itália e o seu vastíssimo quadro europeu. Colocam-se pois questões relativas ao modo como a acção de um e de outro traduziu conjunturas globais e locais, num desempenho vinculado a problemáticas densas e contingentes.

8. 1

A complexidade da situação italiana, durante o período em que Baldassarre Castiglione desenvolveu a sua acção diplomática, em muito se deve a uma geo-estratégia de coexistência. O sistema beligerante europeu era dominado por três grandes potências, a Santa Sé, a França e o Império. Uma delas, a Santa Sé, coexistia com pequenas cidades-estado, relativamente às quais detinha uma posição de hegemonia, mas cuja prosperidade assentava num sistema de ligações europeu e mediterrânico. Se esses territórios se tornaram presa fácil e apetecível para as potências estrangeiras, a Santa Sé não abdicou, obviamente, do seu protagonismo.

Castiglione seguiu alinhamentos diversificados, ao longo de uma carreira diplomática em que esteve ao serviço de vários senhores, enfrentando conjunturas em constante e súbita evolução, frequentemente adversas para a parte que representava (Guidi 1973). Até 1504 permaneceu ao serviço do Marquês de Mântua, que manteve posições não muito claras entre a França, a Espanha e o Império. Entre 1504 e 1516 esteve ligado a Urbino, uma cidade-satélite do papado. De 1519 a 1524 assumiu funções de Embaixador de Mântua junto da Santa Sé durante dois períodos,

com poderes que lhe conferiram uma certa autonomia. A partir de então desempenhou o cargo de mediador entre a Santa Sé e o Império, como Núncio apostólico em Espanha, até ao dia da sua morte, em Toledo, a 8 de Fevereiro de 1529.

A sua actuação, ora bem, ora mal sucedida, mas sempre intensamente interventiva, num quadro fortemente militarizado e afectado por um contínuo metamorfismo, mostra bem a habilidade e o tacto diplomáticos de que era dotado. Mandatário e sagaz executor das posições dos seus soberanos, não deixou de sustentar um sistema de ideias próprio, ao qual foi dada maior ou menor aceitação. Para o compreender, há que considerar que Castiglione sempre se colocou acima do localismo dos conflitos situados na esfera estrita do seu desempenho. Visava ideais de conciliação, no seio de um quadro de equilíbrio europeu, que resguardavam o primado de uma Itália liberta do jugo estrangeiro. A perseguição destes objectivos não podia deixar de requerer declinações estratégicas consonantes com as exigências de cada momento. Não cabendo no âmbito deste estudo a sua análise detalhada, apenas serão expostos alguns momentos salientes, contextualizando necessariamente esta matéria a partir dos seus prelúdios.

Uma das primeiras cartas recolhidas nas *Lettere famigliari e diplomatiche*, a missiva dirigida ao cunhado, Giacomo Boschetto, a 8 de Outubro de 1499, ilustra claramente, *in nuce*, a sagacidade com que um jovem cortesão, com pouco mais de 20 anos, observava a entrada em Milão do rei de França Luís XII. O tratado de Blois acabara de estipular a repartição do ducado entre franceses e venezianos.

Castiglione assiste à cerimónia, integrado no séquito do marquês de Mântua, Francesco Gonzaga. Não é a devastação da cidade, num primeiro momento, a atrair a sua atenção, mas a pompa do desfile, cujos pormenores colhe com todo o detalhe:

Questa era la gente che acompagnava la maiestà del re, per tuta quella via: la quale fin a Castello era coperta de panni, et adornata da canto de donne, e de tapezarie, et altre cose. E qualche uno che voleano monstrar esser affezionati haveano posto l'arma del re sopra la sua porta, adorna meglio che sapeano. La strata era tuta carica de gente: el re andava guardando le dame, che se dice li piaceno assai. Sopra lui se portava uno baldachino de brocato d'oro, portato da doctori vestiti di purpura, cum le berette e bari fodrati di varro. Intorno al cavallo erano alquanti zentilhomini milanesi a piedi: e de li primi, e bene in ordine. El cavallo è cervato, non tropo grande, ma pur zentil cavallo: un pocho vano de la brocha. La maiestà dil re havea indosso uno manto ducale de damascho bianco, e una beretta ducale fodrata di varro anchora lei di damascho bianco. Cussì se n'andò fin in Castello.

(Lett. n.º 2, I. 5; vd. n. ad loc.)

Regras do cerimonial, materiais usados em trajes e aparatos, arte equestre — todos os pormenores são colhidos com olho crítico. À finura daquele que será autor de *Il cortegiano*, junta-se um apego à realidade italiana bem traduzido pelo repúdio dos modos franceses, com estas palavras:

In questa pompa entrò la Maiestà del re di Francia nel Castello de Milano: già receptaculo del fior de li homini del mundo, adesso pieno di bethole, e perfumato di ledame.

(Lett. n.º 2, I. 6; vd. n. ad loc.)

Este desprezo é genuinamente cultural, porquanto centrado na ancestralidade de uma origem. Castiglione capta o choque entre o fulgor daquele que fora um dos focos primorosos do Renasci-

mento italiano, e que bem conhecera na primeira pessoa durante sua estância formativa milanesa (*supra* II. 3. 1), e os modos de Luís XII. Desdobra-o na antinomia entre a fachada e a substância do aparato francês.

Em 1503 desce a Nápoles, onde o marquês de Mântua, Francesco Gonzaga, comandava milícias francesas, em luta contra o exército espanhol pelo domínio do reino. Acabam por ser os espanhóis a levar a melhor, na batalha de Garigliano. Embora as funções que detinha fossem modestas, a rudeza deste ambiente não lhe é congénere.

Entretanto, a eleição de Giuliano della Rovere, sobrinho de Sisto IV, como Júlio II, em Novembro desse mesmo ano, catalisou as suas esperanças num novo entendimento entre as tendências rivais que estavam a dilacerar a Itália. A suster esse equilíbrio, seria o eixo Roma-Urbino. O novo pontífice repôs de imediato o governo do ducado nas mãos de seu cunhado, Guidubaldo da Montefeltro. É esse o novo projecto político ao qual se entrega.

Os serviços que prestou ao Duque de Urbino, quando o acompanhou a Roma no começo de 1505 para negociações com os venezianos acerca de questões territoriais e da preparação da guerra com Bolonha, valeram-lhe uma certa nomeada na cidade eterna. É com desapontamento que mais uma vez assiste, em Junho de 1507, à nova entrada do Rei de França em Milão. Também a adesão, em 1508, de Júlio II e de Francesco Gonzaga à aliança, estabelecida em Cambraia, entre Luís XII, o imperador Maximiliano e Fernando o Católico contra Veneza, lhe desagrade profundamente. Bem sabe que daí resultará um agravamento dos conflitos que sulcam internamente a própria Itália.

Dois anos volvidos, Júlio II mudará de campo. Castiglione irá então a Bolonha para observar as movimentações das tropas de

Ferrara, cidade tendencialmente alinhada com a França, e informar o Pontífice, que prepara uma ofensiva. Combate de novo nas hostes papais, desta feita sob comando de Francesco Maria della Rovere, que em 1508 sucedera a Guidubaldo. Os dissensos instaurados no seio das milícias pesam na derrota.

Em Março de 1512, ainda é secretamente enviado a Blois por della Rovere, para negociações com Luís XII. A guerra continua, mas a breve trecho o acordo de Mântua estabelece uma reorganização territorial da Itália a contento de Júlio II.

Encontra-se profundamente envolvido neste intrincado xadrez. A ilustrá-lo, a carta que a 28 de Maio de 1513 escreve de Roma a Francesco Maria della Rovere:

Perché el papa non se risolve, né anchor si pò risolvere circa el mandare le genti a Parma e Piasenza, perché se governerà secondo el progresso de' francesi, non mi pare che la Ex.^{tia} V. neanche lei possa terminare cosa alchuna: che per andare a stare alle stanze senza fare facione honorevole, non crederei che fosse né 'l desiderio, né l'honore di V. S. Secondo che succederà, ne avisarò V. Ex.^{tia} e governaròmi secondo mi parerà el bisogno.

Li svizeri prometteno grandissime cose, e dicono de callare otto milia in Borgogna, oltra li otto che dicono de calare adesso in Lombardia: e sóncene da sei milia. Li englesi dismantano in Franza in grandissimo numero. Lo imperatore dicono che fa molta provision de genti a danno de' francesi e venetiani, et ha soccorso Verona di modo che venetiani se sono levati. M.^a Margarita per tutta Flandra ha fatto cridare la guerra contra francesi, e che tutti li danni che se possino fare a' francesi, siano ben fatti. De tutte queste cose sono venute lettere al papa. Dio sa ciò che è: ognun dice, e scrive a modo suo. [...] Altro di novo non so che scrivere

alla Ex.^{tia} Vostra. Io sollicito quanto posso de cavare le mani d<e> questi conti vecchi de V. Ex.^{tia} per satisfare a monsig.^r de Mantua: fin qui non ho hauto altro che promesse. Non mancherò.

(Lett. n.º 270, I. 267-268; vd. n. ad loc.)

Quando escrevia estas palavras, tinham passado três meses sobre a elevação de Giovanni de' Medici ao sólio papal como Leão X, e o novo pontífice ainda não afirmara a sua estratégia. Contudo, Castiglione capta perfeitamente os fios que sustêm as suas hesitações e comunica-o a della Rovere, numa escrita tão límpida como objectiva. A vacilação relativamente à recuperação de Parma e Piacenza, no intuito de criar um grande estado pontifício na Itália setentrional para Giuliano de' Medici, irmão do Pontífice (*infra* II. 8. 2), tem por condicionante o avanço dos franceses, considerando que Milão, há pouco conquistada, fora perdida para os suíços. De seguida, indica com precisão o número das tropas suíças e as suas movimentações, bem como a logística de ingleses, imperiais, franceses, venezianos e também da Flandres, pela voz de Margarida de Habsburgo. Quanto a Leão X, ao informar dos seus contactos, abstendo-se de avançar prognósticos, traduz elegantemente as incertezas da situação. Com boa arte retórica, deixa para o final assuntos não despiciendos, relativos a cobranças, assumindo a sua actuação na primeira pessoa. O saldo das dívidas a della Rovere, os «conti vecchi», permitir-lhe-ia restituir o empréstimo feito ao cardeal Sigismondo Gonzaga, de Mântua, o qual por sua vez devia ressarcir Galeazzo Sforza pela perda de Pesaro: uma cadeia de débitos que as suas mãos desfiavam.

A perspicácia de Castiglione permite-lhe não só captar os movimentos que se perfilam sob toda essa trama pulviscolar, como também, e sem descurar a reverência ao senhor que serve,

dar-lhes o sentido que só uma pena experiente sabe transmitir. O que parece escrever, entre as linhas, é que os tempos que se aproximam serão desastrosos para a Urbino de Francesco Maria della Rovere.

Em vão irá a Bolonha, em Dezembro de 1515, perorar a causa de Urbino perante Francisco I, que acabara de ser coroado rei de França. Do encontro entre Francisco I e Leão X nessa cidade, resulta um novo quadro que favorece Veneza e Ferrara, mas prevê a queda de della Rovere, de forma a permitir à Santa Sé reforçar a sua hegemonia na Itália central. Em Abril do ano seguinte, acompanha Elisabetta Gonzaga em missão de paz a Leão X. Contudo, o pontífice apodera-se de Urbino com o apoio dos franceses e atribui o governo da cidade a seu sobrinho, Lorenzo di Piero de' Medici, fulminando della Rovere.

Face à agressividade da política seguida por Leão X, era cada vez mais claro para Castiglione que a grande época das cortes italianas e do esplendor dos seus senhores terminara. De resto, a morte de Giuliano de' Medici em 1516 colheu o membro da família com o qual Castiglione tinha maior empatia, e que por sinal alcançou modesto sucesso político. Apesar de qualquer transposição directa entre o discurso de *Il cortegiano* e a actuação diplomática de Castiglione ser aleatória, há facetas que não podem ser ignoradas. A personagem de Giuliano de' Medici é retratada como um erudito sensível, apologista de posições cordatas. Contudo, os Medici não mereceram destaque nas páginas do diálogo. Talvez o tão discutido louvor do Rei de França, depois reelaborado e moderado, iluminasse esperanças de conciliação, acalentadas pelo amigo Alfonso Ariosto (*supra* I. 7; *infra* IV. 2) e pelo anfitrião romano, Ludovico Canossa (*supra* II. 6. 1).

O refúgio de della Rovere em Mântua, nesse mesmo ano de

1516, ofereceu oportunidade a Castiglione, que o acompanhou, para se reconciliar com os Gonzaga. Seguiu com distância os acidentes da política do ex-Duque de Urbino e, quando em 1517 este tentou reconquistar a cidade, não se juntou às suas tropas. Por um lado, a acção expansionista de Leão X merece as suas críticas. Em nome de della Rovere, escreveu a 21 de Fevereiro de 1517 uma carta ao Colégio dos cardeais que não poupa o Pontífice (*Lett.* n.º 306, I. 290-292; vd. n. ad loc.). Por outro lado, não deixa de reconhecer que a Santa Sé é a única força capaz de defender os interesses da Itália. Contudo, para isso, deve-se apoiar nos poderes italianos, fortalecendo-os, e não combatê-los. A entrada em cena de Carlos de Habsburgo, rei de Espanha em 1516 e imperador em 1519, cuja determinação táctica de imediato captou, mais o compenetraram da situação.

Foi por isso que, de novo em Roma como embaixador de Federico Gonzaga e também, num primeiro tempo, como defensor da recuperação de Urbino por della Rovere, aconselhou o Duque de Mântua a contemporizar com a política da Santa Sé. A obtenção do cargo de Capitão Geral das Milícias da Igreja para Federico Gonzaga teve por reverso a submissão do Duque ao Papa, que parecia ou fingia estar alinhado com os franceses. Dessa feita, Mântua ficava impossibilitada de estabelecer alianças próprias com o estrangeiro. Leão X dominava Urbino, Mântua, Reggio e cobiçava Ferrara, instigando a antipatia de Carlos de Habsburgo, que recebia substanciais apoios dos bancos flamengos e alemães.

Regressado a Mântua em finais de 1519, mereceu alto reconhecimento em dois breves de Leão X. A política de Federico Gonzaga, que pôs em acção sem entusiasmo, as turbulências da cristandade com o avanço do luteranismo, a perda de Raffaello, caro amigo, em Abril 1520 e a morte da dilecta esposa em Agosto

submergem-no em desânimo. A tomada de ordens eclesiásticas, no ano seguinte, reflecte a vontade de se aproximar das instâncias papais. Entretanto, a passagem de della Rovere para o campo de batalha francês torna o seu afastamento definitivo. Face à morte inesperada de Leão X, mantém-se à disposição do cardeal Sigismondo Gonzaga para o acompanhar no conclave. Contudo, o cardeal designa outro adjunto. Castiglione sente-se preterido, tanto mais que já recusara as propostas dos cardeais Giulio de' Medici e Marco Cornaro para que os assistisse.

O pontificado de Adriano VI é para Castiglione uma desilusão. A sua aliança com o Imperador, Veneza e a Inglaterra contra a França, em sua opinião viria a ter consequências fatais para as cidades italianas e assim para Mântua. Federico Gonzaga consagra o seu reconhecimento a Castiglione e ainda o consegue aliciar para uma campanha militar em 1523. Com a coroação de Clemente VII em Dezembro, volta à cidade eterna na esperança que daí possa dimanar uma nova ordem europeia.

Apesar de investir os seus melhores esforços para manter uma boa relação de cooperação com o novo pontífice, este não lhes corresponde. Clemente VII inclina-se para a linha filo-francesa de Ludovico Canossa, Alberto Pio da Carpi ou Giberti. Na óptica de Castiglione, que antevê e clama os perigos das alianças em preparação, a questão de forma alguma se resume a um acordo filo-francês ou filo-imperial. Diferentemente, tem no seu cerne não só a situação da Santa Sé, como também o tecido político das cidades italianas. Por conseguinte, sabe bem que qualquer gesto de hostilidade frontal para com o Imperador será fatal, como de facto o foi. Essa mesma posição fez dele o emissário ideal a ser enviado a Espanha por Clemente VII.

Em carta dirigida de Roma à mãe, a 4 de Agosto de 1524

comunica-lhe: «Nostro S.^{re} ha pensato de mandarme in Hispagna appresso l'imperatore per trattar la pace universale tra cristiani» (*Lett.* n.º 1559, 2. 864; vd. n. ad loc.). Tinha perfeita consciência que com estas palavras benévolas estava a dourar um terreno minado. As várias partes em conflito, há muito envolvidas num jogo massacrante, não estavam dispostas a negociar e o poderio bélico de Carlos de Habsburgo era inexpugnável. Castiglione tentara e continuava a tentar evitar uma radicalização de partes. A caminho de Espanha, encontra-se com o Rei de França e com o Vice-rei Lannoy. Contudo, se em Roma era associado à facção filo-imperial, nos meios imperais, para todos os efeitos, desempenhava o papel de nuncio do pontífice (*infra* IV. 9). A sua, era uma missão impossível.

No breve com que a 26 de Julho de 1524 solicita a Federico Gonzaga que dispense os serviços do seu embaixador, para que passe a assumir as funções de nuncio apostólico, o Pontífice não deixa de reconhecer a dificuldade da missão. Essa circunstância dá ocasião, a Clemente VII, de tecer os mais rasgados elogios a um diplomata «et consilio praeclare [...] et virtute atque ingenio», distinguindo a sua «industriam ac prudentiam» (Clemente VII. Cian 1951, 102).

A carreira densa e agitada de um mestre da diplomacia que operou com a mesma desenvoltura, quer no campo dos vencedores, quer no campos dos vencidos, encontrou o seu termo quando estava ao lado do vencedor, Carlos de Habsburgo. Contudo, como vencido.

Por sua vez, o desempenho diplomático de D. Miguel da Silva foi favorecido por vários factores de ordem pessoal e histórica. O Embaixador português era muito próximo de três grandes famílias ligadas aos destinos de Roma, os Medici, os Tolomei e os Farnese. A sua erudição e a fineza do seu desempenho seriam factores não secundários para o estreitamento desse convívio. Por conseguinte, D. Manuel encontrou no filho cadete do seu mordomo o diplomata ideal para as suas relações com a Santa Sé.

O expansionismo português atravessava uma fase gloriosa e o Rei português sabia-se movimentar no xadrez europeu com uma habilidade sagaz (Costa 2005). Sem sobressaltos, aderiu à política de alinhamento com os Medici, embora se abstivesse de intervir na cena de batalha italiana e fosse cauteloso no relacionamento com outras partes. Essa política não seria possível sem um embaixador que conhecia o terreno como as suas mãos.

Cabia-lhe manter o Rei constantemente informado acerca do conturbado jogo de forças europeu, obter o favor papal para a política de expansão marítima, zelar pela atribuição de cargos e benefícios eclesiásticos, arranjar dispensas para casamentos interparentais (D. Manuel e D. Leonor, D. João III e D. Catarina e outros) e, a partir de determinado momento, conseguir a introdução da Inquisição, assunto que foi adiando. Apesar de a situação ser favorável a Portugal, a missão era ingente e D. Miguel soube-a conduzir com verdadeira arte.

Quando assumiu funções, estava bem fresca a memória da Embaixada do elefante que a 12 de Março de 1514 fizera a sua entrada em Roma. D. Manuel compreendeu perfeitamente não ter grandes possibilidades de impressionar Leão X, se o terreno fosse antiquário. Contudo, uma partida jogada no campo do

exótico oferecia ao monarca português uma vitória segura. A pompa e o exotismo do desfile da Embaixada do elefante, o valor dos presentes e as boas maneiras dos membros da legação (chefiada pelo navegador e militar Tristão da Cunha, sendo tesoureiro Garcia de Resende e assessor Duarte Pacheco) impressionaram profundamente a Cúria, o corpo diplomático e as populações de Roma. Os poetas dirigiram composições da mais diversa índole, em latim e em italiano, ao elefante indiano chamado Annone (em homenagem ao general cartaginês Hanno ou Hannon). Raffaello pintou-o nas Stanze do Vaticano. Pietro Aretino, ou outra mão por ele, lavrou-lhe o testamento, aproveitando a oportunidade para satirizar os vícios da Cúria (Winner 1974).

Já a sorte de uma outra novidade zoológica, destinada a presentear Leão X, a «alymarea que nos veo da imdea», exigiu a mediação diplomática do Embaixador. O naufrágio, no trajecto entre o Sul de França e Itália, da nau em que o rinoceronte seguia levou D. Manuel a requerer, em carta de 11 de Agosto de 1516, a sua intervenção imediata perante o Pontífice:

vós direes a sua santidade como ha ainda poucos dias que o sou-
bémos, e o muyto desprazer que por yso Recebemos, porque ha
alymarea quando nos foy trazida, por ser cousa tam noua nestas
partes nunca vista e case nom achada nos liuros, e nos ser envyada
da maneira que o ella foy, nós a estimamos e estimauamos mais
que cem mil dobras. E quando detremynámos de a mandar a sua
santidade, a prezavamos mais que dozentas mill, parecendo nos
que avia de ver e Receber de nós o que com tanto amor, booa
vontade e gosto lhe emuiauamos, e o que a nenhum pontifice
nunca fora apresentado, nem visto nestas nosas partes.

(CDP I, 384)

Contudo, a carcaça do rinoceronte deu à costa. Embalsamado com o maior cuidado, o animal acabou por conquistar retumbante sucesso (Serani 1999). O seu transporte não colocava os problemas que se punham para Annone, que tinha cascos muito sensíveis, pelo que Leão X lhe mandou aplicar umas sapatas de protecção. Assim pode percorrer toda a Itália.

A expansão e conquista ultramarinas convocavam interesses comuns à coroa portuguesa e ao papado (Paiva. Azevedo 2000, 2. 135-154). Desde 1505 que militares e missionários tinham direito a indulgências. D. Manuel detinha o direito de padroado sobre todas as igrejas dos novos territórios e a bula *Providum universalis*, assinada por Leão X a 29 de Abril de 1514, confirmou a atribuição de rendas eclesiásticas para dilatação do império. Por sua vez, o monarca prodigalizou dotações para a fábrica de São Pedro e para outros fins.

Com a acção diplomática de D. Miguel, este regime foi consolidado e alargado. Em 1516 D. Manuel obteve o padroado das ordens militares de Cristo, Avis e Santiago. No ano seguinte, foi-lhe atribuído por Leão X o direito de nomear os abades de todos os mosteiros e conventos do reino. Acrescente-se a isso o breve que no mesmo ano lhe outorgou a faculdade de prover 50 novos benefícios, aos quais se somaram outros 10 que coube à Rainha atribuir. Sucessivamente, Adriano VI, com o breve *Nuper dilectum* de 11 de Abril de 1523, destinou à dilatação do império rendas substanciais dos arcebispados de Lisboa e Évora, bem como dos priorados de Santa Cruz de Coimbra e de Lafões. Por sua vez, Clemente VII, em 1524, depois de ter autorizado a venda de armas aos mouros, liberalizou o comércio entre cristãos e não cristãos, apesar de a sua adesão à política de expansão portuguesa ser circumspecta. No ano seguinte, atribuiu a D. João III a Rosa

de Ouro, que lhe foi entregue por António Ribeiro, *familiaris* de D. Miguel (*supra* II. 7. 2).

Da mesma feita, membros da família real foram providos em altos cargos da hierarquia eclesiástica. Ainda criança, o infante D. Afonso fora feito Bispo da Guarda (*supra* II. 7. 2) e Bispo de Viseu, aos 15 anos foi elevado a Arcebispo de Braga e aos 18 a Cardeal. Ao tempo de D. João III, D. Miguel acompanhou a concessão a esse mesmo irmão do Rei, em 1523, das arquidioceses de Évora e de Lisboa. Através de sucessivos acordos, estabeleceu-se também que o monarca português seria sempre ouvido na atribuição de lugares na alta hierarquia da igreja.

Não só os interesses dos seus *familiares* foram acautelados com eficácia (*supra* II. 7. 2), como também os do Embaixador. Passou a dispor, em 1517, das rendas do mosteiro de Santo Tirso. Questões que envolviam benefícios a que tinha renunciado a favor de membros do seu séquito, e que se tinham arrastado com Adriano VI, obtiveram decisão favorável de Clemente VII pouco tempo depois da sua subida ao sólio papal (bula de 26 de Novembro de 1523). Foi-lhe também renovada a pensão anual que auferia, do canonicato e prebenda da colegiada de Nossa Senhora da Oliveira de Guimarães e da igreja paroquial de São João de Mouronho da diocese de Coimbra (*Chartularium* 12 n.º 5251, 346-350). Outra diatribe relativa ao mestre-escolado da Sé de Évora foi igualmente resolvida a seu contento por breve de 27 de Novembro de 1524 (CDP 2, 228-230).

As relações entre D. Miguel, o rei D. Manuel e Leão X pautaram-se por uma sintonia equilibradíssima. Instruções recebidas, informação enviada e intervenção diplomática encadearam-se com fluidez. Escreve o Embaixador ao Rei a 15 de Abril de 1517:

Eu, senhor, lhe [a Leão X] ly a primeyra e segunda instruções de Vossa alteza e assy o trelado da que foy a pero correa, e pera lhas ler nam foy necessaria nenhuma scusa, porque he cousa que sempre acustumam os embaxadores que, principalmente nas cousas de tamanho peso e em que he perigo dizer mays huuma palaura ou menos: pareceo lhe tudo tam bem, principalmente uendo a procuraçam, que me disse que aguora uia craramente a confirmaçam do que sempre crera de Vossa alteza.

(CDP I, 420)

Com o ano de 1521 começam-se a fazer sentir os primeiros sintomas de uma viragem no seu relacionamento com a coroa. É o ano da morte de D. Manuel e de Leão X. Se o trato com o novo soberano, D. João III, é de outra índole, o breve período do pontificado do novo papa, Adriano VI, é de marasmo. A agenda diplomática portuguesa sofre adaptações, pelo que o desempenho do Embaixador junto da Santa Sé não é entendido do mesmo modo.

Os termos em que D. João III, na longa e dura missiva de 21 de Novembro de 1523, chama a atenção de D. Miguel por ter aceite o priorado de Landim sem o ouvir, denunciam o nível da tensão entretanto instalada: «E tambem a nós nom pareceo bem [...] vós vos prouderdes por cima disto do mosteiro de landym sem espreardes por noso recado», escreve o Rei (CDP 2, 189). Essa fricção marcará o resto da missão de D. Miguel da Silva. Não obstante, o monarca eleva-o a Conselheiro régio e, mal chega a Portugal, distingue-o com o lugar de Escrivão da puridade, um cargo que o colocava a par de todos os negócios de estado, mesmo os mais secretos. Para Silva Dias, camuflava uma forma de controle (Dias 1969, I. 79). Mesmo assim, a questão não será linear. Há que perguntar quem controlava quem.

A nomeação de D. Miguel da Silva como Embaixador tinha sido muito bem acolhida desde o primeiro momento. Leão X enviou um breve a D. Manuel, datado de 27 de Fevereiro de 1515, explicitamente dedicado ao encómio do novo diplomata. Não roga louvores às suas excelentes qualidades, à sua prudência e, além disso, ao seu engenho: «Nouimus enim ipsum uirum optimum, prudentem et ingeniosum semper se prestitisse» (CDP 1, 314).

Da mesma feita, quando partiu de Roma, Clemente VII, ou seja, o Giulio de' Medici de quem há muitos anos era amigo, enviou a D. João III um breve, de 31 de Julho de 1525, repleto de elogios. Depois de fazer notar ao monarca português que a autorização da partida era um obséquio que lhe prestava, tece o rasgado encómio de D. Miguel, louvando-o como uma das mais distintas personalidades da cidade eterna e da cúria, um ilustre amigo e um conviva refinado e elegante: «florentem praeterea in tota vrbe et curia hac primorum hominum et clarissimorum amicitiiis, in omni parti uitae splendidum et gratiosum a nobis diuelli» (CDP 2, 254). Mais do que isso, recomenda ao Rei que de bom grado o ouça, «ut libenter et studiose audias» (CDP 2, 254). O breve, escrito por Sadoletto, termina com uma afectuosíssima mensagem redigida pelo punho do próprio Clemente VII.

D. Miguel da Silva reiterara a D. João III, a 25 de Maio de 1523, o pedido de «licença para o ir servir a portugal», já apresentado a seu pai (CDP 2, 165). As missivas que continuamente dirige ao soberano não obtêm resposta e a peste faz de Roma uma cidade fantasma, que o próprio Adriano VI evita. A conquista de Rodes pelos otomanos, em 1522, coloca a cristandade numa posição de fraqueza, ao caso agravada pelo endurecimento das guerras de Itália.

A situação do Embaixador português modificou-se substancialmente quando Clemente VII foi feito papa, na sequência da morte de Adriano VI em Setembro de 1523. Instalado no palácio de Belvedere, a ribalta da diplomacia abria-se a seus pés. Reiterou as recomendações de uma aproximação com os Medici. Contudo, esse parecer não foi tido em linha de conta pelo soberano, em nome de uma política de neutralidade.

A licença de regresso é exarada a 21 Novembro de 1523 (CDP 2, 182-197), mas os tempos foram-se dilatando. A última carta que se conhece, enviada de Roma pelo Embaixador de D. João III, é datada de 8 de Julho de 1525 (CDP 2, 246). Nela manifesta intenção de partir daí a oito ou dez dias.

O desempenho diplomático de D. Miguel da Silva pautara-se, desde o primeiro momento, pela firmeza e pela segurança próprias de quem nascera no seio de uma família poderosa. Se os meios de que dispunha lhe permitiam actos de grande generosidade, o calibre da sua formação humanista coroava a áurea principesca do seu desempenho.

Na sua correspondência para D. Manuel e também para D. João III, não deixa escapar uma oportunidade de evidenciar o estatuto de excepção de que gozava na Cúria. D. Miguel sabia não ser um embaixador ou um *familiaris* pontifício como qualquer outro. Aliás, a sua reverência para com os dois monarcas que serviu pressupõe-no.

Numa das primeiras missivas que envia a D. Manuel, a 31 de Março de 1515, começa por justificar a hora tardia a que redige a carta, bem como a concisão do estilo que usa. Devem-se à sua participação na recepção oferecida por Giuliano de' Medici, a seguir à sua entrada na cidade. Apesar dessa declaração de brevidade, depois de tratar vários assuntos de estado não deixa em branco

a descrição da cerimónia. Nela vai entrelaçando pormenores que realçam as honras de excepção que a si próprio foram tributadas. O privilégio do convite, a forma como lhe foi comunicado, a primazia da sua comparência e o lugar de honra com que o homenageado o distingue são habilmente entretrecidos no relato:

Oje haas vynte hóras, que pollos relogios de la sam duas horas depois do meo dia, fomos auisados da entrada do magnifico Juliam com sua molher, e nam porem como entrada pruuica, mas de boa amizade remocado pollo mordomo mor do papa. Sayram a Recebel lo todas as familias dos cardeais e assy a do papa e todos os embaxadores. Eu fuy com todos os portuguezes, dos primeyros, e nam me pesou pollo muyto que elle folgou de cousas de vossa alteza lhe mostrarem alguma defferença de mais amor que se nys-to qua entende, que os outros. [...] Haa sua [Giuliano de' Medici] mão ezquerda vynha o senhor Joam Jurdam ursino, genro do papa Julio, filho do senhor vyrgilio ursino. E ho magnifico me tomou no meo, até que vio toda a outra emvurilhada da gente.

(CDP 1, 325-326)

Leão X tinha gizado um plano que visava criar um grande estado setentrional, a colocar nas mãos de Giuliano de' Medici. Dele fazia parte o casamento do irmão com Filiberta de Sabóia, tia de Francisco I de França, que tinha acabado de ser celebrado, bem como a sua elevação a Capitão Geral das Milícias da Igreja, cargo que não teve condições para desempenhar. Faleceu no ano seguinte.

No caso de Adriano VI, apesar de este ser um papa dificilmente acessível, D. Miguel conseguiu encontrar-se com ele ainda antes da sua entrada em Roma. Quando a embarcação em que o

Pontífice seguiu aportou em Livorno, estava lá para o homenagear (*supra* II 4. 2). Ao descrever a D. João III todo o aparato da recepção, em carta de 27 de Setembro de 1522, não perde oportunidade para lhe fazer ver que, alinhado entre os cardeais, merece honras de excepção. É também ele tratado como cardeal:

Ho papa nam achegou a liorne o dia em que esperavamos, porque se deteue em genova mais do que tinha determinado; todavia o cardeal de medicis e o de sena, picolomini, petruchi, cortona, e Redolfo o esperaram lá, e eu fiz o mesmo. [...] [N]a companhia do papa nam vinha gente nenhuuma de sustancia, nem pessoa d estima senam o conde dom fernando d andrade, ho arcebispo de mon real, que he ja feito castellão de sant angelo, o bispo de cuenca e o bispo d avilla. [...] No ponto que deitou ancora mandou a terra hum batel e nelle o conde dom fernando a fazer saber aos cardeaes que elle nam queria sair [...] e se estavam em hordem pera o poderem acompanhar. [...] Responderão que queriam hir Responder a sua santidade e beijar lhe o pee, e asi o conde os tomou no batel a elles soamente e a mim, sem querer outra nenhuuma pessoa.

(CDP 2, 91)

Com o terceiro dos pontífices junto do qual foi Embaixador, as suas relações foram tão próximas que ganharam contornos de intimidade. Evidencia-o a forma como a 18 de Novembro de 1523 descreve a D. João III as horas que mediaram entre o conclave, de 16 desse mês, e a notícia pública da eleição de Clemente VII:

Despois de aver duas horas que tinha despachado o correo, que leva a nova desta santa eleição do papa clemente septimo em pesoa

do R.^{mo} cardeal de medicis, me mandou sua santidade chamar; e porque o conclau nam se pode abrir senam pola manham, depois de ser feita a pubricação ao pouo, me mandou meter por huuma muy pequena Janelinha por onde se dá de comer, e esta vez ouue por mui grande dita ser tam pequeno como sou pera mi-lhor poder Receber este tamanho favor, que me sua santidade fez, o qual ey que he polo fazer ao lugar que tenho de vosa alteza que a mim, e não se fez a outra ninhuuma pessoa, e por iso he bem que o saiba por saber que tem mais causa de se alegrar por esta eleição que por outra ninhuuma neste tempo se podera fazer.

(CDP 2, 180)

A solenidade do momento convive com o episódio alternativo do pequeno embaixador que é introduzido no espaço concluso onde se decide o futuro da Igreja através da conduta da comida. Nesta como noutras circunstâncias, a sua ironia refinadíssima permite-lhe fazer-se, ele próprio, objecto de riso, num jogo de subtilezas que nunca põe em causa a seriedade do tom. O lugar, é o «lugar que tenho de vosa alteza». Nem o inaudito da situação lhe poupa a nota: «e não se fez a outra ninhuuma pessoa». À segurança que era proporcionada a D. Miguel pelo estatuto de que gozava, acresce o seu carácter desprendido.

A concluir a missiva, e no respeito pela melhor retórica, uma notação acerca do local de onde escrevia a carta desfere o golpe de cena decisivo:

Depois disto [os cardeais] o acompanharão juntamente ate sua camara, onde o achey quando entrey, e onde está asinando muitas supricações e acompanhado de muitos cardeais, posto que o lugar he tam estreito que cabem nelle mui pouquos; e eu, por ver se

esta poderá alcançar ainda o correo, estou escrevendo de tras das cortinas de sua cama.

(CDP 2, 181)

Mestre da desenvoltura, D. Miguel da Silva é também um senhor de poder com pulso firme. A suavidade com que sabe manejar situações, fazendo-as reverter a seu favor, está ao nível da contundência com que reage a quadros comprometedores do seu desempenho. Perante as ordens recebidas de D. João III, criado por seu irmão D. João da Silva, que lhe prestasse contas das suas despesas em Roma, explica-lhe sem contemplações, em carta de 27 de Abril de 1523, o que é ser rei:

Nesta e em outras muytas cousas de seruiço de vossa alteza falaria mais affouto se acerca da despesa não me possesse leys tam limitadas; e com tudo nam deyxarey de lembrar a vossa alteza que os Reys ham de querer as cousas, e nam graça na despesa dellas, porque em fym as cousas se paguam a sy mesmas, e o apertar a mão faz que se perdem ocasiões que nunca tornão.

(CDP 2, 144)

O conjunto de dados exposto permite articular o perfil e o envolvimento situacional do convívio destas duas personalidades da Roma renascentista. Para um melhor entendimento da dedicatória de *Il libro del cortegiano* a D. Miguel da Silva, torna-se essencial considerar e enquadrar todas as possíveis circunstâncias em que se cruzaram estas duas personalidades que tantas vezes têm sido estudadas *per se*, bem como as afinidades e as diferenças que entre elas correm, do ponto de vista da sua formação, da sua origem e do seu posicionamento social e sociológico, do seu estilo de vida, das suas afinidades e das suas desfasagens em campo cultural, ideológico e político, enfim, entre o que os uniu e o que os separou.

Se o ambiente da corte de Urbino, ao qual Baldassarre Castiglione se encontrava tão ligado, diferia substancialmente do ambiente curial, era também muito diverso do da corte portuguesa. O livro que começou a escrever em 1513 ou 1514, por entre várias itinerâncias que se concluíram em Espanha (*infra* IV. 2), contemplava uma corte que esmorecera com a morte de Guidubaldo da Montefeltro e que quase se apagara com a conquista de Urbino por Leão X.

A corte de Guidubaldo é um emblema muito significativo daquela plataforma que, no plano sociológico, constitui uma base de sustentação essencial do Renascimento italiano. Caracteriza-a um máximo de homogeneidade e uma tendencial identidade de estatuto entre os seus interlocutores (Quondam. Castiglione 1990, VII-XLV). A corte é orgânica (*supra* II 3. 3).

Il cortegiano reflecte à transparência esse quadro que é quase um paradigma social e sociológico do Renascimento italiano.

Logo no início do I livro, é explicitado o objectivo de formar «un cortegian tale che quel principe che sarà degno d'esser da lui servito, anchorché poco stato haveesse, si possa però chamar grandissimo signore» (*Cort.*, 1. 23). A procedência social daqueles estratos que circundavam o príncipe era na verdade diversificada, entre uma antiga nobreza feudal e uma burguesia em ascensão. Por conseguinte, a simbiose entre as várias instâncias em linha de convergência e entre o príncipe e a corte teve por factor de aglutinação a circularidade homologante de práticas e comportamentos. Eram homogeneizados e normalizados por um sistema de regras que revertia na imagem do senhor, criando um espírito de corpo. Mostra-o bem a poesia petrarquista, que adquire, nesse quadro, uma função agregadora e de identificação antropológica muito expressiva, num momento caracterizado pela progressão dos índices de acesso às letras.

Essa padronização respondia, pois, a uma nova situação histórica e antropológica, caracterizada pela aproximação entre o centro do poder e uma elite mais alargada. Trata-se de um momento decisivo para a afirmação e a sedimentação da corte como instituição assente numa tradição moral que por ela própria é transmitida, regulamentada e praticada, a partir de um conjunto de normas de comportamento.

Diferentemente, a cúria romana, a *familia* papal e as diversas cortes de membros do clero que em torno delas se formaram não eram dotadas dessa mesma complexão. Centro de uma estratégia de poder à escala global, organizavam-se de acordo com um regime fortemente hierarquizado (D'Amico 1983, 1-88). O sistema da administração pontifícia instituía poderes de ordem jurídica, financeira e administrativa, que eram desempenhados por um grande número de funcionários, oficiais de contas e secretários,

instalados quer na Santa Sé, quer fora dela.

Este sistema hierarquizado era bem conhecido de D. Miguel da Silva, que aliás crescera num ambiente que tinha por centro o monarca polarizador do poder. O seu próprio pai, o seu irmão e tantos outros membros da sua casa estavam bem inseridos naquela elite extremamente restrita que o rodeava.

No reinado de D. Manuel a família real deixou definitivamente a residência no Castelo de Lisboa, para descer com a corte ao Terreiro do Paço, à beira do Tejo. Comerciantes vindos de toda a Europa, negros, hebreus e animais nunca vistos animavam uma praça portuária que vivia ao ritmo da chegada e da partida das naus. O Paço ficava por cima da Misericórdia e da Casa da Índia, o grande fulcro propulsor de toda a política ultramarina e alfandegária. D. Manuel concentrava nas suas mãos o monopólio do comércio das especiarias, o que lhe valeu a alcunha de rei da pimenta.

Por conseguinte, o paço real assinalava um espaço de fronteira piramidal entre monarca e império. A sua funcionalidade e o seu simbolismo são bem diferentes, pois, da «*città in forma de palazzo*» que em Urbino fundia o centro do poder com a corte que o habitava, conforme descrita por Castiglione nas primeiras páginas de *Il cortegiano* (Cort., I. 25).

A extracção da corte portuguesa pouco tinha a ver com a de Urbino (Marnoto 2011-2013). Conservou até um momento muito adiantado no tempo o mesmo tipo de organização hierárquica, pouco se tendo alterado os seus rituais e os seus costumes. A vinculação teológica do exercício do poder perpetuava aquela concepção medieval que se mantivera na maior parte dos governos da Europa. O poder do monarca era considerado como uma dimanação de Deus e a sua actuação como exercício dessa

virtude. Por conseguinte, a corte era agente da diferenciação e organização vertical das elites.

Aliás, do terreno literário português brotaram géneros profundamente inovadores, como a narrativa de viagens ou o poema épico de tema oceânico. Contudo, se o tratado de costumes de corte nele tardou a frutificar, a própria leitura de *Il cortegiano* parece ter sido discreta (*infra* Apêndice 1). A corte portuguesa mantinha-se apegada a uma ordem antropológica antiga, sem sentir necessidade de renovação. Era famosa pelo seu exotismo, um estilo que foi sendo apurado a partir do século xv e que fascinava imenso os estrangeiros.

Se Baldassarre Castiglione amadureceu um sistema de práticas de diplomacia cujos grandes modelos eram italianos, D. Miguel da Silva não tinha atrás de si essa tradição. Contudo, além de a ter apreendido com sagacidade, exerceu uma acção mediadora em campo diplomático tão delicada como eficaz, no sentido de, por um lado, representar os soberanos que serviu à altura e, por outro lado, afinar o desempenho português por padrões mais cosmopolitas.

Para ilustrar uma diferença que iniciou, em tantos aspectos, um novo capítulo da diplomacia portuguesa, bastará recordar o episódio protagonizado, perante Leão X, pelo emissário português Bartolomeu de Medanha, que assim o relata na já citada carta a D. Manuel de 27 de Janeiro de 1512:

Fuy ao paço com aquelle seu secretario e indo ho papa pera comer lhe dise de mim. [...] [A]mtes que lhe dese as cartas, comecey de lhe falar por castelhano [...] e elle nam m entendia bem asi por a limgua, como por lh eu falar paso, porque a casa era pequena, e começou se a acender em enojo, porque elle logo spirra; e Eu

entam torney me ao latim. [...] [E]lle [...] se aleuanta dizendo em altas uozes: rex non facit cardinales nisi papa; [...] e quando se partiu de mim foy tam vermelho como hua brasa. [...] [S]ua samtidade por lh eu nam falar claro me nam emtendera bem, por yso se demudara, disera aquilo que as cartas nam falauam niso. [...]

Senhor, novas de qua nam has sey inda saber, porque Eu nam entendo a limgua inda que ouça alguas.

(CDP, I. 142-143)

No circunlóquio com o Pontífice, o uso do castelhano dá de imediato um primeiro sinal de descontextualização. A isso se segue a reacção de incómodo de Leão X, de tal modo que começa a espirrar. Contudo, o emissário entende que a dificuldade de comunicação se deve ao facto de ele falar devagar e de o compartimento ser pequeno, passando ao latim. Entretanto, Leão X já tinha compreendido erradamente a parte do discurso exposta em castelhano, tendo ficado irritadíssimo, o que fez gorar a audiência. A própria sintaxe da missiva é alheia ao processo de renovação em acto, acompanhado pela língua portuguesa. O emissário do Rei português sabe latim e castelhano, mas nem sequer compreende o italiano.

Um dos aspectos-chave modernizados por D. Miguel da Silva foi a língua usada na correspondência diplomática. Logo numa das suas primeiras cartas de Roma, com data de 31 de Março 1515, o erudito humanista faz ver a D. Manuel que não convinha escrever ao Papa «em linguoajem», dando como exemplo a seguir a prática francesa e a imperial, «que lhe cumprem em muy bom latym» (CDP I, 323). Com efeito, ao escolher como secretários pessoais Jacopo Sadoletto e Pietro Bembo, Leão X chamou dois dos maiores conhecedores e praticantes do latim ciceroniano. A

marca estilística que imprimiram a todos os documentos saídos da sua pena, que foram inúmeros, em muito contribuiu para a projecção de uma imagem de solidez e dignidade da Santa Sé. Poucos seriam os humanistas europeus cujo latim fosse capaz de ombrear com o seu, o que constituía, da mesma feita, uma defesa relativamente à contrafacção.

É também no mais envolvente e persuasor dos estilos que faz sentir ao Rei, nessa mesma carta, a necessidade de usar correspondência cifrada:

Muytos destes cardeais, seruidores de vossa alteza e que me mostram amor, me perguntam se tenho cifras, e eu por que nam posso, nem deuo mentir, respondo que os negocios e cousas que vossa alteza quer de Roma, e assy tudo o que escreue he de sorte que todos os seus seruidores deuem de folgar que se lea publicamente e se entenda, e que por ysto e por vossa alteza nam arrecear que nynhuma cousa sua se lea na praça, pois tudo he acrecentamento da fé e paz dos crystãos e expugnação dos infieys, sem nenhum pensamento d outros tratos, eu nam escreuo em cifras, nem as tenho, se nam o melhor portuguez que posso. Com tudo, senhor, elles me nam preguntam isto sem causa; parece me que loguo folgaram d auisar vossa alteza d algumas cousas de que poderá ser seruido, sabendo que nam correm perigo, por yssso vossa alteza todauia mas deue mandar pois todo embaxador as tem e usa, e ja o papa falando me na Raynha de frança o que la escreuy, me disse que o escreuesse em cifras.

(CDP I, 324)

É inegável que as relações privilegiadas que manteve com famílias toscanas poderosas e em particular com os Medici,

como emissário de D. Manuel e a título pessoal, agilizaram o seu desempenho. Também Castiglione tinha um relacionamento de distinção com os Medici. Contudo, era resultado de uma acção diplomática oportuna e refinada que tantas vezes foi a outra face das políticas discrepantes que lhe cabia defender.

A dedicação de D. Miguel à família Medici é absoluta. Honrado pela partilha de momentos festivos (*supra* II. 8. 2), com ela reparte, da mesma feita, revezes e tribulações, como a guerra de Urbino. A Primavera de 1517 foi uma altura crítica. Por um lado, Francesco Maria della Rovere, ao serviço do qual Castiglione se encontrava, não olhava a meios para congregar um exército que lhe permitisse recuperar a cidade. Por outro lado, as forças papais que a defendiam, comandadas por Lorenzo di Piero de' Medici, sobrinho do Pontífice, estavam exaustas. Ao informar D. Manuel da situação, a 15 de Abril, o Embaixador português tributa a Leão X toda a sua compaixão humana:

Urbino perdido e com tamanha uergonha e sospeyta que venha ysto de mays longe, tem tyrada toda a fantasia das cousas de mays longe, aynda que na verdade a quem as direytamente cuydasse, estoutras sam as de perto, e as d urbino as de longe; ajuntasse aguora com ysto ser ferido Lourenço e em grande periguo, do que o papa está em muyto mayor de morrer de paxam, sobre despesa de dozentos mil ducados até oje e tanta necessidade, e daquy nace que nam ha y homem a que se nam pidisse dynheyro emprestado, e o que he mays, alguuns muito pouco, e a outros a prata em que comiam, e creo que ja se faria partido que parasse a cousa em urbino; mas teme se de sena e frorença, e em tudo he ja publico que fauorece frança; asy que todas estas cousas juntas no papa, que he da boa condiçam e mansidam, que Vossa alteza

sabe, e tam desuiado de negocios e fadiguas principalmente do esprito, cerram as portas a todos os outros pensamentos, porque, senhor, estas tocam a carne de presente, e as outras passam polla fantasia de futuro; e pera as huumas serem sentidas todo homem abasta, mas estoutras bem sabe Vossa alteza que haam mister engenho que veja ao longe, e acostumado a praticar o que ha de vyr com o passado, e de tudo fazer huum tempo ante os olhos, o que aguora, senhor, na verdade falece, diguo, prouidencia; assy que ey medo que nam seja nada ysto, como tanto tempo haa que nam he nada em quanto papas entendem por nossos peccados.

(CDP I, 421-422)

As razões de pesar, para Leão X, eram ingentes. Urbino, tomada a della Rovere, encontrava-se sob risco de ser perdida. Uma tal derrota equivalia ao desabamento do projecto de construção de um grande estado pontifício na Itália central. Além disso, como o Embaixador informa, corria-se o risco de deixar espaço aberto para uma investida das forças anti-papais e do Rei da França contra Florença e Siena.

Contudo, D. Miguel identifica-se de tal modo com o desgosto do Pontífice que, com retórica eloquente, superlativiza o perigo que ameaça Leão X de «morrer de paxam», relativamente ao desfecho de todos os outros problemas.

Nesse entretanto, Castiglione estava do outro lado da linha de conflito. Quando em Dezembro de 1515 se cruzou com D. Miguel da Silva em Bolonha, a sua missão era a de tentar preservar Urbino e della Rovere das ambições de Leão X (*supra* II. 4. 3). Contudo, nessa mesma ocasião o pontífice obteve o apoio de Francisco I para a conquista da cidade. No ano seguinte Lorenzo di Piero de' Medici tomará Urbino e Castiglione seguirá della

Rovere no exílio de Mântua, retirando-se nas suas propriedades de Casatico. A sua fidelidade a Urbino levá-lo-á, em várias ocasiões e não raro em circunstâncias adversas, a defender a recuperação da cidade.

Entre a prática belicista de Castiglione e as convicções erasmianas de D. Miguel, simpatizante de correntes pacifistas (Dias 1969, I. 80-96), não parece haver conciliação possível. A 15 Abril de 1517, na mesma carta a D. Manuel, assim relata o seu circunlóquio com o pesaroso Leão X:

Hos exercitos lhe parecem muyto grandes, nem vê maneyra com que tanta gente se possa manter, nem dinheyro con que se possa pagar; e nesta parte me disse que ametade cria que abastaria a esta impresa: eu lhe disse, que olhasse sua sanctidade que huuma guerra como esta nam se auia de começar com exercitos, que per nenhuuma uia humana podessem ser uencidos, porque em huum tal caso hera jugada toda a christandade.

(CDP I, 420-421)

Esta questão convoca um pano de fundo ideológico cujo rasto biográfico e histórico-social atinge um amplo espectro. Falava um erudito que seguira a carreira eclesiástica, nunca pegara em armas e fora contaminado pelo erasmismo. Por sua vez, Castiglione, insigne homem de letras, ao entregar-se ainda jovem à carreira militar, reificava um enquadramento herdado de seu pai, tendo participado em várias campanhas (*supra* II. 3. 1). Aliás, o adestramento nas armas é consagrado como ponto de honra do Cortegiano que se propõe modelar (*Cort.*, I. 49-52).

Correlativamente, mas à margem de qualquer tipo de determinismo, distinguem-se duas modalidades de escrita diplomática

que remetem para estilos de desempenho e para situações também elas diferenciadas. Na incisividade dos registos de Castiglione, projecta-se a propensão prática de um agente implicado num terreno de operações que conhece como as suas mãos. Nas subtilidades de D. Miguel, revê-se a sagacidade e a astúcia de quem sabe orquestrar através da medição pragmática.

Um aspecto que teve com certeza o seu impacto num meio, como o da Santa Sé, em que tratados e negociações envolviam a movimentação de somas avultadas, diz respeito aos meios de que D. Miguel dispunha. Também eles favoreceram a sua missão e criaram relações de cumplicidade, sendo tão desafogados que em várias ocasiões chegaram a valer à Santa Sé. O próprio Leão X deles beneficiou, segundo uma outra carta de 15 de Abril de 1517 a D. Manuel:

Hos tres mil cruzados, que como de meu emprestey ao papa, estan ja ha mynha pitiçam; eu, porque ja estan como sempre estyueram sem periguo, não me mostro deseioso delles, porque, em quanto os nam traguo pera casa, sempre parece que me deuem mays e tenho mays auçam nas cousas de vosso seruiço: faço ho assy saber a Vossa alteza porque delles se pode ja despender em suas cousas, como mandar; e crea que este pouco de tempo, que o papa delles se seruio, aproueytou e aproueyta cada dia muito em suas cousas, que foy o fym de ousar de os emprestar sem comissam.

(CDP I, 418)

Os momentos em que a liquidez do Pontífice escasseava eram para o Embaixador português, em sintonia com D. Manuel, oportunidades de que se sabia habilmente servir para afirmar o seu estatuto. Bem faz sentir ao monarca o controle que detém

dos tempos, mantendo o timbre generoso do seu desempenho pragmático, ao mesmo tempo que acautela a quantia emprestada.

Aliás, a munificência é uma constante que ao longo da sua vida vai praticando, e cuja largueza é potenciada pelo aumento das suas rendas depois de regressar a Portugal. A 3 de Março de 1538, em carta de Lisboa, Girolamo Capodiferro, núncio apostólico (s. a. «Capodiferro, Girolamo» DBI), informará Paulo III do espírito com que D. Miguel lhe faz um empréstimo, nestes termos:

Il signor don Michele, vescovo di Viseo, subito che vidde la lettera di V. S. R^{ma}, con molto più allegrezza dete li denari che non li haverebbe ricevuti se li fussero stati donati da S. S^{ta} et per dir la verità, come è mio debito in ogni cosa, non vidi mai dar denari più allegramente et qua me li harrebbe contati tutti 10.000 se ci fusse stato ordine di rimetterne costà tanta summa; ma non si trovando il modo per più di 6.000 et questo ancora con difficultà, ho preso qui solo questa summa delli 6.000.

(*La correspondance*, 242-243)

As rendas de que dispunha, no período que mediou entre o seu regresso a Portugal e a sua segunda estadia em Itália, de acordo com os cálculos de Rafael Moreira, rondavam os 8 000 cruzados anuais (Moreira 1988, 9). A alegria descrita pelo Núncio é afinal da mesma têmpera da que o próprio D. Miguel da Silva em 1525 partilhara com Giovanni Salviati pela dedicatória de *Il Polito*, ainda antes de ler o diálogo (*supra* I. 10). Não seria com certeza menor o júbilo despertado pela dedicatória de *Il cortegiano*.

Em Roma, tal como por toda a Europa, guerra, regimes de favor, indulgências e comércio de objectos de arte faziam circular grandes quantias. O sucesso de um Embaixador em muito

dependia das atenções dispensadas a personalidades, colocadas em lugares-chave de decisão, bem como da imagem exterior que projectava. É certo que nesses meios era hábito empolar as despesas, para acelerar a remessa de fundos.

Com efeito, é nos períodos que passa em Roma que Castiglione mais se preocupa com atribuições dessa ordem (*supra* II. 7. 1). Está a decorrer o conclave que virá a eleger Adriano VI, quando se dirige a Federico Gonzaga, por carta de 18 de Dezembro de 1521, para o alertar relativamente às ameaças que poderão advir dos estados pontifícios circundantes. O seu estado é de desespero, mas por outros motivos:

Qui alligata gli mando una lettera del Collegio, nella quale fanno mentione de mandar denari: pur io non gli ho ancor potuti havere, e son quasi diventato rabbioso che ogni dí dal levar del sole insino ad un' hora di notte mai non mi fermo d' andare qua e là, e sempre mi bisogna esser in colera, e cridare come un pazzo.

(*Lett.* n.º 839, 2. 38)

Por esta altura, D. Miguel está prestes a sair para a Toscana, a convite daquele Giulio de' Medici que daí a menos de dois anos será papa, aí passando uma longa temporada (*supra* II. 4. 2).

O percurso biográfico do Embaixador português, que depois havia de ser Bispo de Viseu e Cardeal, não foi isento de reveses, embora factores de diversa ordem em parte tivessem ajudado a aplacar as suas ressonâncias. A contenção diplomática da sua escrita deixa entrever a bonomia de quem está pouco disposto a ser perturbado pelos acidentes da vida. Parece tê-la mantido ao longo do tempo, mesmo em situações agrestes.

Desnaturalizado e exilado em Itália, em 1545 vê-se forçado a

emprender uma viagem até Macerata, onde o espera um cargo de representação remunerado (*supra* II. 2). Para aplacar as agruras do trajecto, valem-lhe as mulas que o cardeal Pucci lhe empresta. É nestes termos que agradece ao amigo, aplicando o código de prestação de favores às próprias montadas:

Io ho ricevuto tanto utile e tanta comodità in questo mio viaggio e malattia, dalla gratia che mi fece V. S. Rev.^{ma} prestandomi le sue mule per la lettica, che oltre al ristargliene io obbligatissimo sempre, bisogna ancora ch'io voglia bene alle mule come se fossero persone, e ch'io le raccomandí a lei come se fussero mie.

(*Documentos*, 38-39)

Têm vindo a ser apontados vários motivos em virtude dos quais D. Miguel não mereceu as simpatias de D. João III, tendo-se criado entre ambos uma tensão que desembocou em hostilidade (Buescu 2010). O seu alinhamento a favor dos Medici contrastava com a política de não comprometimento do monarca, entre papado e império.

Bem se pode entender a evolução da política externa portuguesa, com D. João III, e a adequação do seu posicionamento à conjuntura em jogo. Portugal recolocava o seu centro fora de si, levado pelas viagens marítimas, como o traduz magnificamente o poema épico da saga portuguesa, *Os Lusíadas*, o primeiro poema épico oceânico da literatura europeia (Marnoto 2015b). Celebra afinal uma refundação. A nacionalidade portuguesa, que é uma das mais antigas da Europa, é de novo fundada com uma viagem até à Índia. O regime de centralidades europeias é pois, para o reino mais ocidental da Europa, o contrapeso do equilíbrio que lhe permite levar por diante a sua avançada marítima. Para isso, é

requerido um clima ibérico de pacificação. Era essa a estratégia da dinastia de Avis, por sinal com bons frutos, e D. João III adaptou a sua prática ao momento contemporâneo.

Da Santa Sé, D. Manuel tinha obtido o reconhecimento substancial da sua política de expansão e evangelização. Com D. João III os tempos tinham mudado, face à avançada de Carlos de Habsburgo, e as suas relações de família, que eram estreitíssimas, forneciam-lhe uma base de apoio no sentido de preservar avançadas imperiais contra o seu poderio oceânico. Se D. Manuel apresentou o Pontífice da Igreja Católica Apostólica Romana com o elefante Annone, um novo paquiderme trazido até ao Terreiro do Paço é destinado, por D. João III, a Maximiliano da Boémia, que o recebe de presente em 1563 (Winner 1974, 76).

Casado com a irmã mais nova de Carlos de Habsburgo, D. Catarina, D. João III negociara também o casamento de sua irmã, Isabel de Avis, com o Imperador. Foi mãe do herdeiro de Carlos, o futuro Filipe II de Espanha. Este consórcio inseria-se na política de casamentos praticada pela dinastia de Avis que visava um estreitamento de relações entre os dois reinos peninsulares. O pai de D. João III, D. Manuel, casara três vezes com três castelhanas, a última das quais irmã, também ela, de Carlos de Habsburgo. Esse Rei subira ao trono na sequência da inesperada morte do príncipe herdeiro, o jovem D. Afonso, que acabara de se consorciar com a filha dos Reis Católicos, Isabel e Fernando, na expectativa de se tornar monarca de uma Península Ibérica politicamente unificada. Apesar de o tempo ter vindo a gorar esse projecto de unificação, ele continuou a ser perseguido quase com a mesma intensidade com que, depois de 1640, passou a ser combatido.

Outras questões que se prendem com a atribuição de benefícios eclesiásticos e prerrogativas, com segredos de estado e com

as delongas na introdução da Inquisição teriam indubitavelmente conduzido o conflito entre D. João III e D. Miguel da Silva para uma escalada de prepotências.

Contudo, a par disso, a infectar a relação entre D. João III e D. Miguel, estava uma marca de estilo. Entre a subtileza e a erudição do irmão do mordomo do monarca, por sua vez filho do mordomo de seu pai, e a frieza de um rei todo dedicado à acção no terreno, não havia empatia possível. O horizonte de D. Miguel muito dificilmente podia ser comportado pela visão praticista do gestor do império português.

III

D. Miguel da Silva na correspondência
de Baldassarre Castiglione

A edição dos três volumes das *Lettere famigliari e diplomatiche*, de Baldassarre Castiglione, fundamenta uma leitura das relações entre o autor e o dedicatário de *Il cortegiano* à luz de novos dados. Com efeito, torna-se agora possível estudar essa ligação a partir de um significativo número de documentos epistolares que recobre transversalmente o percurso biográfico de Castiglione. Tão ou mais relevante do que isso, é o facto de o seu relacionamento ser por essa via exposto nas suas implicações vivenciais, dado estar em causa um testemunho na primeira pessoa vinculado a circunstâncias pragmáticas imediatas. Servem-lhe de base de sustentação a própria sensibilidade e a própria visão do mundo de quem escreve.

Um primeiro dado a colher diz respeito à ausência, das suas páginas, de uma correspondência directa entre Castiglione e D. Miguel da Silva. Esta constatação tem o seu significado, como se dirá. Não obstante, Castiglione faz várias referências a D. Miguel cuja especificidade importa analisar. Para além disso, há que destacar provas de que mantiveram uma relação epistolar durante o período em que Castiglione foi núncio em Espanha. A abordagem desta matéria será repartida em duas fases, uma anterior à sua partida para a corte de Carlos de Habsburgo e outra a partir de então.

Quanto à fase italiana, a primeira menção feita por Baldassarre Castiglione a D. Miguel da Silva encontra-se na carta que a 10 de Setembro de 1519 dirige, de Roma, a Francesco Maria della Rovere (*Lett.* n.º 385, t. 383-386; vd. n. ad loc.). Nesse ano, a sua estadia na cidade, como emissário de Federico Gonzaga e agente da recuperação de Urbino por della Rovere, estendeu-se de Maio a Novembro (*supra* II. 4. 1).

Castiglione coloca o seu interlocutor ao corrente dos desenvolvimentos que se seguiram aos desacatos que tinham envolvido um cavaleiro da ordem de São Tiago, chamado Solys e partidário da política de Carlos de Habsburgo, e nos quais tiveram a sua parte outros espanhóis. Tendo proferido palavras impróprias, fora manietado e raptado, reacção que desagradou a Leão X, por sentir desafiada a sua autoridade em Roma. Ordenou pois que trouxessem o desordeiro à sua presença. Ao ser porém informado, por D. Luis Carroz de Villaragut, embaixador de Carlos de Habsburgo junto da Santa Sé, que Solys tinha sido entregue ao Vice-Rei de Nápoles, a sua indignação mais aumentou.

Preparava-se Leão X para publicar uma bula de excomunhão, e quatro autoridades dirigem-se-lhe conjuntamente, na tentativa de moderar o seu ânimo. Uma delas é D. Miguel da Silva, conta Castiglione a della Rovere:

Santa Croce, Anchona, D. Hieronimo Vich, lo ambasciatore de Portugallo hanno tutti suplichato al papa che non mandi for la bulla di quella scomunica, fin tanto che non si vede se lo Imperatore vole restituirlo. Così alhor subito si spazzò con gran

diligentia sopra questo, et si aspetta la risposta, la quale non pò tardare (secondo che si estima) piú de otto giorni.

(*Lett.* n.º 385, t. 383)

O cardeal Santa Croce é o poderoso Bernardino López de Carvajal y Sande, ligado ao movimento cismático de Pisa e depois reabilitado por Leão X. Desempenhou um papel de revelo em várias negociações entre Castela e Portugal, inclusive o Tratado de Tordesilhas. Anchona é Pietro Accolti, bispo de Ancona e cardeal de Santo Eusébio (Ulianich. «Accolti, Pietro» DBI). Reputado jurista, apoiou o papado em posições decisivas contra Carlos de Habsburgo e contra as teses de Lutero. Por sua vez, D. Hieronimo Vich, ou seja, Jerónimo Vich y Valterra, fora embaixador de Fernando o Católico e depois de Carlos de Habsburgo junto da Santa Sé entre 1507 e 1518, tendo assumido um papel decisivo nas negociações entre o Império e Veneza. Conhecedor de arte, distinguiu-se como mecenas pródigo.

«[L]o ambasciatore de Portugallo» é, obviamente, D. Miguel da Silva. Não é referido pelo seu nome próprio, mas pela função que desempenha junto da Santa Sé. Faz parte de um grupo de personalidades altamente colocadas, que têm em comum a sua origem ibérica, mas cuja posição, nas tensões entre o Império e a Santa Sé, é de ordem bastante diversificada (*supra* II. 8. 2). A sua participação nessa tentativa conjunta de conciliação é aliás muito característica do timbre da sua acção diplomática.

Nova referência surgirá na carta que mais de dois anos depois Castiglione dirige a Federico Gonzaga, também de Roma, no dia 31 de Dezembro de 1521 (*Lett.* n.º 859, 2. 60-61; vd. n. ad loc.). Entretanto, tinha-se afastado de Francesco Maria della Rovere, que se aliara com o Rei de França (*supra* II. 8. 1).

Nela é noticiado um outro incidente da vida curial, a interrupção súbita do conclave que se encontrava reunido para a escolha de um novo papa e que a 9 de Janeiro do ano seguinte havia de eleger Adriaan Florensz como Adriano VI.

Contra o que é de regra, as portas tiveram de ser abertas, porque o cardeal de São Marcos, Domenico Grimani, se sentiu indisposto. Apesar de o motivo ser de força maior, a superação da norma segundo a qual todo o processo de eleição se devia processar sem contactos com o exterior não era isenta de implicações, o que convinha salvaguardar. Por conseguinte, o conclave, pela voz do seu decano, quis que a razão fosse de imediato comunicada a toda a cristandade através das representações diplomáticas.

Para esse fim, foram chamados os embaixadores, tendo apenas dois deles comparecido. Precisamente: «Portugallo et io». D. Miguel da Silva e o próprio Castiglione foram os únicos a responderem à chamada, relata:

Cosí forno chiamati li ambasciatorj, di li quali altri non vi se ritrovò che Portugallo et io. E cosí se aperse el conclavi, et alla porta erano tutti li Car.^{li} con molte intorce perché il loco è oscurissimo. E qui Mons.^{re} S.^{ta} Croce come decano parlò, e disse che Mons.^{re} R.^{mo} Grimanj era in periculo de morte e che questo li havevono giurato li medicj: e però havevono adimandato che se apprisse il conclavi. Onde pregavono li ambasciatorj che scrivesero alli soi Principi, che per questa causa se era apperto, e non per altro, e che le cose andavano per il suo ordinario, e che loro erano per fare el debito suo, e non mancare punto.

(*Lett.* n.º 859, 2. 61)

Assim corresponde o emissário de Federico Gonzaga, no próprio dia, ao pedido de informação, dimanado pelo acima referido cardeal Bernardino López de Carvajal y Sande, que era o decano, quanto às razões que tinham levado à abertura do conclave. Da mesma feita, fica documentada a participação conjunta de Baldassarre Castiglione e de D. Miguel da Silva, lado a lado, no reconhecimento de um acto de relevo máximo para toda a cristandade.

À semelhança do que se passava na missiva anterior, D. Miguel é de novo nomeado, mas por sinédoque através do seu gentílico, o qual polariza as funções de representação que assume: «Portugalho».

Durante o pontificado de Adriano VI, Castiglione estabeleceu ou procurou estabelecer contactos com D. Miguel. Mostra-o a carta que a 29 de Julho de 1523 envia de Mântua a Andrea Piperario, um nobre desta cidade muito ligado aos Gonzaga e que, em Roma, desempenhava o cargo de Secretário apostólico e geria as actividades bancárias da família do Duque (*Lett.* n.º 1334, 2. 572-575; vd. n. ad loc.). Castiglione estimava-o muito e mantinham uma relação de amizade. A missiva que lhe é dirigida trata temas variados, desde a oferta recíproca de obras de arte entre Adriano VI e Federico Gonzaga, até uma «copla spagnola» à Virgem, um camafeu de Giulio Romano, movimentos bancários e assuntos políticos candentes.

Do seu retiro de Mântua, para onde tinha regressado em Novembro de 1522, continuava atentíssimo a tudo quanto se passava na Santa Sé (*supra* II. 4. 1). Escrevera a D. Miguel, mas não tendo obtido resposta, pede a Piperario que, caso alguma carta chegue a Roma, lha remeta:

Se 'l S.^r Amb.^{re} de Portugallo responderà alla mia lettera prègovi a mandarmela insieme con le vostre.

(Lett. n.º 1334, 2. 573)

O assunto em causa era a eleição de um Tolomei, Eliodoro Tolomei, como Geral da Ordem dos Carmelitas. O Embaixador português tinha intercedido a seu favor junto de Federico Gonzaga e o Duque desejava informá-lo que o pedido fora correspondido. Aqui reside mais uma prova da cumplicidade de D. Miguel com os Tolomei, ao que se acrescenta um testemunho das boas relações que mantinha com os Gonzaga. Fora o próprio Federico Gonzaga a comunicar-lhe, em carta de 24 de Abril, o bom êxito da sua intervenção.

Fica assim delineada uma tentativa de contacto epistolar entre Castiglione e D. Miguel da Silva, contudo muito provavelmente gorada pela desordem que nesse período grassava. Com efeito, D. Miguel passou boa parte do pontificado de Adriano VI na Toscana, integrado no séquito do cardeal Giulio de' Medici (*supra* II. 4. 2). As comunicações encontravam-se sujeitas a inúmeros obstáculos e também Castiglione acabou por se afastar de Roma, deixando atrás de si uma cidade devastada pela peste e onde o poder papal não se fazia sentir (*supra* II. 4. 1).

D. Miguel da Silva, esse, continua a ser identificado pela função diplomática que detém e que se sobrepõe à sua identidade pessoal: «'l S.^r Amb.^{re} de Portugallo».

2. 2

Entretanto, entre Setembro de 1522 e Setembro de 1524 desenrola-se um episódio que o envolve de perto, apesar de também dessa

circunstância não resultar uma sua intervenção epistolar, nem tão pouco dela existirem indícios. A trama vai-se distendendo ao longo de uma série de cartas enviadas por Baldassarre Castiglione a Federico Gonzaga, até ao seu desenlace. Tudo gira em torno da obtenção de duas armas tradicionais de fabrico português, duas bestas ou balestras (apenas havendo notícia da chegada de uma). O empenho no assunto visava satisfazer os desejos do Duque de Mântua.

Se D. Miguel bem conhecia o fascínio despertado pelas viagens dos portugueses, melhor sabia lidar com ele (*supra* II. 8. 2). A carta de navegação que fez chegar a Roma foi notícia (Deswarte 1989: 7). Por sua vez, para corresponder ao deslumbramento de Isabella d' Este, investiu os seus melhores esforços na obtenção de um desenho do rinoceronte oferecido a Leão X pelo Rei português (Deswarte 1989: 8). Recorde-se que Isabella d' Este, colecionista inveterada que já obtivera um desenho do elefante pelo punho do próprio Raffaello (Winner 1974: 98-99, *passim*), era esposa de Francesco (falecido em 1519) e mãe de Federico Gonzaga, o que, acrescentado à referida intercessão de D. Miguel perante este último, estreita um círculo de relações comuns.

Já D. Miguel residia em Portugal, e a sua áurea de mediador especializado perdurava. Pede-lhe Benedetto Accolti a 24 de Abril de 1532, com pressurosa retórica, a remessa de «alcuna di quelle cosette di Portogallo, come saria a dire un paro di quelli gatti marmoni che si chiamano Savoini, et qualche papagallo di quelli più rari et piccoli che stanno fuori di gabbia, et simil cose» (Accolti. Deswarte 1989: 138). Também Baldassarre Castiglione, durante a sua estadia em Espanha, parece gerir bem a atractividade de curiosidades do mesmo género. Construiu mesmo uma pequena colecção, que a 24 de Março de 1527 enviou a Giovan

Matteo Giberti (*Lett.* n.º 1756, 3. 346-347; vd. n. ad loc.).

Não eram apenas animais e produtos exóticos a despertarem interesse. A armaria portuguesa mereceu, da mesma feita, o apreço de um comandante tão culto e exigente como Federico Gonzaga, que foi Capitão Geral das Milícias da Igreja. A existência luxuosa que o seu estatuto de refém desde tenra idade lhe permitira gozar, em Roma e em França, estimulara uma paixão e um requinte colecionista que provinham já de sua mãe, Isabella d' Este (Benzoni. «Federico II Gonzaga, duca di Mantova e marchese di Monferrato» DBI).

Dedicava-se assiduamente ao exercício de armas, organizando sumptuosos e espectaculares jogos e torneios, o que contextualiza a incumbência, dada ao seu Embaixador em Roma, de obter duas bestas de qualidade.

Mal se esgotou o período de nojo pelo falecimento de seu pai, em Março de 1519, Federico Gonzaga celebrou a sua própria ascensão ao poder com um torneio que ficou na história (Cian 1942a: 64-67; Cian 1951: 36). Desenrolou-se no Carnaval do ano seguinte e foi acompanhado por outros festejos, como seja a representação da *Aulularia*, de Plauto, e da *Calandria*, de Bibbiena. Contudo, foi igualmente disputada uma luta que reproduzia, na sua crueza sangrenta, os recontros medievais. Quanto aos jogos de armas, Castiglione teve parte activa na sua organização e condução. Era um entusiasta dos torneios e um exímio conhecedor das suas regras e do cerimonial que lhes era próprio, bem como das indumentárias e do armamento neles usados. Por conseguinte, melhor do que ninguém o diplomata de Federico Gonzaga, para conseguir obter a pretendida besta.

No século XVI, o armamento e as tácticas de guerra sofreram, como é sabido, uma grande evolução, na sequência dos avanços na

balística e do uso de artilharia, tendo-se a Itália distinguido pelo desenvolvimento das novas estratégias no terreno. Não obstante, a besta continuou a ser manejada em jogos de armas com funções de adestramento ou de celebração ritualizada.

Os Gonzaga estavam ancestralmente ligados a torneios de bestas. Já Zohane Francesco Gonzaga regulamentara, em 1410, o *palio* de *balestre* que se realizava em Mântua duas vezes por ano, reconhecendo-lhe objectivos lúdicos, cívicos e de adestramento militar (Angelucci 1865). A prática foi preservada, valorizada e incrementada pelos seus descendentes. Francesco Gonzaga e seu filho Federico, verdadeiros príncipes renascentistas, continuaram a fazer jus a essa tradição familiar. A destreza de armas era genericamente preconizada pela *paideia* da época, como o mostra não só *Il cortegiano*, mas também outros tratados, por exemplo, *Del modo di istruire i figliuoli*, de Antonio Brucioli, em particular o seu IX diálogo. Fora editado em Veneza em 1526, portanto dois anos antes de *Il cortegiano*.

Na Península Ibérica, o uso da besta difundiu-se em momento precoce, logo por finais do século XII, em El Andaluz (Barroca; Monteiro 2000). Reconhecendo a sua eficácia, os primeiros reis portugueses instituíram deveres e privilégios dos corpos de besteiros. Por sua vez, sucessivas gerações de armeiros portugueses e de origem muçulmana e judaica, a que se juntaram mestres vindos da Alemanha, de Itália e de Espanha, foram aperfeiçoando o seu fabrico (Viterbo 1908). No século XVI, com as novas tácticas de combate entretanto desenvolvidas, a besta passou a ser menos usada em campo de batalha. O seu manejo foi-se restringindo a uma elite que se entregava à arte cinegética e aos torneios.

Por conseguinte, o interesse de Federico Gonzaga e de Baldassarre Castiglione pela besta portuguesa decorre igualmente da-

quele estágio avançado de maturação do Humanismo italiano que valorizava antigualhas de períodos mais próximos e de culturas menos conhecidas. A pleno título pode ser colocado em paralelo com o que levou Angelo Colocci a procurar testemunhos da poesia medieval portuguesa (*supra* II. 5). Em comum, uma atitude filológica de recuperação desse passado para o presente.

É neste quadro que melhor se pode entender o passo da primeira dessa série de cartas no qual Castiglione transmite a Federico Gonzaga uma série de notícias relacionada com jogos de armas. De entre elas, saliente-se a que coloca o Duque a par dos esforços empreendidos para a obtenção de duas bestas portuguesas. Escreve pois de Roma, no dia 14 de Setembro de 1522:

Io faccio fare a V. Ex.^{tia} la impresa de man di Caradoxo, il qual mi promette volerla far bellissima. Cercherò ancor de havere un par de spade valentiane, ma certo è che poche se ne trovano, e subito ch'io vegga lo ambasciator di Portugallo, li racorderò el debito suo con V. Ex.^{tia} delle due ballestre, o scriverògelo.

(*Lett.* n.º 1205, 2. 433; vd. n. ad loc.)

Colocado no final da missiva, este desfile de requintes militares ganha o eco retórico de um remate. Federico Gonzaga apreciava muito empresas e a Camera delle Imprese do Palácio Te mostra-o bem. Adoptara como sua insígnia a salamandra com o mote «Quod huic deest me torquet» (o que a esta falta a mim atormenta-me, diz-se que numa alusão aos seus ímpetos sensuais). No contexto da carta, parece estar em causa uma divisa militar a ser executada pelo famoso ourives e escultor Cristoforo Foppa, geralmente chamado Caradosso ou Caradoxo.

Apesar das repetidas e insistentes pressões, em Julho de 1524

o trabalho ainda não estava pronto: «e credo che in Italia non sia el maggior bugiardo di questo maestro che lo fa, da Cadosso in fora», comenta Castiglione, a propósito dos seus atrasos, sem esconder uma certa impaciência (*Lett.* n.º 1554, 2. 860; vd. n. ad loc.).

Quanto às bestas, parece tratar-se de uma dívida, «el debito suo», de D. Miguel para com Federico Gonzaga, ou porque lhas tivesse prometido, ou porque lhe tinha algum favor a retribuir. Recorde-se que nesse mesmo ano de 1522 Gonzaga sustivera eficazmente a ascensão de Eliodoro Tolomei a Geral da Ordem dos Carmelitas (*supra* III. 2. 1).

Contudo, não seria fácil encontrar D. Miguel, que entretanto se retirara para a Toscana (*supra* II. 4. 2). O clima que se vivia em Roma era tal que o próprio Castiglione partiu para Mântua em Novembro de 1522 (*supra* II. 4. 1). Só depois de as nuvens que pesavam sobre a cidade se terem dissipado é que a questão encontrou o seu desenlace.

Com efeito, é de uma Roma onde se respiram outros ares que se dirige a Federico Gonzaga, para lhe comunicar, a 20 de Agosto de 1524, que estava em posse de uma besta e lha iria enviar:

Per l'Abbadino mandarò una balestra, che me ha dato l'imbasciator de Portugallo, et il breve delli stendardi della Chiesa, e credo fra dui dí ancor inviar a Mantua li corami de V. Ex.^{tia}, accioché la possa goderli, inanti che in tutto passi la estate.

(*Lett.* n.º 1562, 2. 869; vd. n. ad loc.)

A besta (apenas uma) seguirá para Mântua em boa companhia. Com ela viajará também o breve através do qual Clemente VII designa Federico Gonzaga como Capitão Geral das Milícias da

Igreja (*supra* II. 8. 1). Tão preciosa encomenda terá por portador Giovan Battista Abati, o servidor de Federico Gonzaga que chegou a ser seu chanceler. Contudo, três dias volvidos, Castiglione confirma o envio não só da besta e do breve, como também das couramas e de uma letra de pagamento:

Venendo l'Abbadino, non scriverò a V. Ex.^{tia} diffusamente, perché lui è informato quasi di tutto quello, ch'io potessi scrivere. Mando la balestra datami dallo Imbasciator di Portugallo, el qual basa le mani de V. S. Ill.^{ma}, e le supplica di commandargli, come a qualsivoglia altro suo servitore. La balestra lui dice che è bonissima.

Mando ancor a V. Ex.^{tia} il breve delli stendardi de pp. Cle., nel quale è una clausola che Mons.^r l'Archidiacono debba benedirli, et appresentarli a quella con le solite cerimonie.

Mando ancor la quietanza della Marchesa di Pescara, fatta per li mille ducati, che lei ha hauti da N. S.^{re} per cunto de V. Ex.^{tia}, et insieme mando una lettera del Marchese a me, dove Sua S. promette de accettar per boni tutti li denari, di che si mostrerà quietanza della Marchesa sua moglie.

(*Lett.* n.º 1565, 2. 871-872; vd. n. ad loc.)

A informação transmitida tem grande importância diplomática. A remessa do breve é acompanhada por instruções acerca da sua bênção e do cerimonial a adoptar, ao que se acrescenta o recibo do pagamento, feito por Federico Gonzaga, de uma prestação devida ao Marquês de Pescara, aliás gerida pela Marquesa sua esposa, que amortiza o débito relativo ao cruzamento do seu território pelas milícias da Santa Sé. Neste quadro, a besta quase surge como uma lufada de ar distensiva.

A 5 de Setembro, ao dirigir-se a Federico Gonzaga, Castiglione noticia mais uma vez o envio das couramas, juntamente com a besta «datami da l'Ambasciatore di Portugallo», o que mostra bem a relevância do assunto (*Lett.* n.º 1569: 2. 876-877):

La balestra datami da l'Ambasciatore di Portugallo, mando insieme con li corami, li quali penso che seranno presto a Mantua. (*Lett.* n.º 1569, 2. 876)

Assim terá chegado ao seu destino, depois de todas estas peripécias, a besta portuguesa obtida e oferecida por D. Miguel da Silva.

2. 3

A análise das referências a D. Miguel da Silva que ficam contidas no epistolário de Castiglione, até ao momento da sua partida para Espanha, não deixa dúvidas de que o relacionamento que mantinha com o Embaixador português era de ordem protocolar. Da mesma feita, se necessário fosse, confirmam-se os seus contactos em circunstâncias ligadas ao desempenho diplomático.

De resto, não há sinais de uma proximidade que vá além desse relacionamento de circunstância, de forma a permitir integrar D. Miguel no círculo das amizades próximas de Castiglione.

As 1608 cartas recolhidas nos dois primeiros volumes das *Lettere famigliari e diplomatiche*, relativas ao período que antecede a saída do Núncio para Espanha, são afinadas por uma grande variedade de diapasões. A multiplicidade de destinatários e situações pragmáticas envolvidas reflecte-se num estilo de escrita que, sendo sempre muito cuidado, está sujeito a significativas adaptações.

Além de nenhuma dessas cartas ser endereçada a D. Miguel, as referências que lhe são feitas não conferem particular destaque à sua pessoa, e muito menos centralidade.

«[L]o ambasciatore de Portugallo» (*Lett.* n.º 385, 1. 383), «Portugallo» (*Lett.* n.º 859, 2. 61), «l S.^r Amb.^{re} de Portugallo» (*Lett.* n.º 1334, 2. 573), «l'imbasciator de Portugallo» (*Lett.* n.º 1562, 2. 869), «[...]lo Imbasciator di Portugallo» (*Lett.* n.º 1565, 2. 871), «l'Ambasciatore di Portugallo» (*Lett.* n.º 1569, 2. 876): eis o levantamento textual das referências a D. Miguel da Silva contidas no epistolário de Baldassarre Castiglione deste período. Em nenhuma delas é identificado pelo nome próprio, mas tão só pela função diplomática que desempenha, a de Embaixador de Portugal junto da Santa Sé.

A correspondência de Baldassarre Castiglione posterior à sua partida para Espanha, compilada no terceiro volume das *Lettere famigliari e diplomatiche*, compreende cerca de uma centena e meia de cartas. Recobre um período que vai de inícios de 1525 até à data da sua morte, a 8 de Fevereiro de 1529, em Toledo. A sua condição de legado requeria uma troca de cartas assídua. Por conseguinte, desta conjugação de circunstâncias conclui-se, em termos relativos, serem poucas as cartas recuperadas para esta última fase do seu percurso biográfico (La Rocca. *Lett.* 3. 798-801; Vetrugno. *Lett.* 3. 907-931).

Da respectiva análise, é porém possível retirar um dado cuja importância não é de somenos: durante o período em que Baldassarre Castiglione viveu em Espanha, no desempenho das funções de Núncio apostólico junto da corte de Carlos de Habsburgo (1525-1529), ocorreu efectivamente uma troca recíproca de missivas entre Castiglione e D. Miguel, não obstante este não seja destinatário de nenhuma das cartas compiladas no terceiro volume das *Lettere famigliari e diplomatiche*.

Existem duas provas indirectas de que se corresponderam. A primeira é um *post scriptum* registado a 26 de Março de 1525. A segunda é uma carta de 8 de Setembro do ano seguinte. Subjaz a cada um destes itens um quadro extremamente complexo, que tem por protagonistas personagens-chave da política da época, ligadas por uma rede de relações diplomáticas que nada tem de linear.

3. I

Quanto à primeira prova, deduz-se da correspondência que Castiglione enviou de Madrid, em data que se situa entre 14 e 26 de Março de 1525, a Andrea Piperario, o Secretário apostólico de quem era muito amigo. A carta do Núncio foi escrita a 14, mas ficou à espera de mala do correio. Nesse entretanto acrescentou-lhe o referido *post scriptum* com data de 26.

A carta propriamente dita foi registada pouco tempo depois de Castiglione ter chegado a Madrid, através de um périplo que o levou por Barcelona e Saragoça. Dá conta a Andrea Piperario das suas primeiras impressões acerca da recepção que lhe fora dispensada por Carlos de Habsburgo e trata vários assuntos de ordem prática.

É no *post scriptum* que se colhe informação determinante para asseverar uma troca de correspondência com D. Miguel:

Ho ricevuto in questo punto lettere de l'Ambasciator de Portu-
gallo, le quali me dicono che voi andate spesso da S. S.^{ria}, il che mi
piace. Prègovi mi raccomandiate a Sua S. e li basate le mani, et al
S.^r Arc.^o de Ravenna, avisandomi che è del Valerio e se Scatafissa
ha fatto fallò e tratto artegliarie da casa sua.

(*Lett.* n.º 1628, 3. 32)

Daqui se conclui que entre 14 e 26 de Março de 1525 Castiglione recebeu mais do que uma missiva de D. Miguel e que este o ia pondo a par do que se passava em Roma. Contudo, não há rasto material desta correspondência.

O Núncio está-se a dirigir ao Secretário apostólico Andrea Piperario, mas quem informa que o próprio Piperario é frequentemente recebido por Clemente VII é D. Miguel da Silva.

Se a obtenção de informações acerca do que ocorria no palácio de Belvedere era preciosa para o Núncio apostólico junto de Carlos de Habsburgo, eventuais notícias acerca do que se passava em ambiente imperial não seriam menos valiosas para o Embaixador do reino vizinho. Esta contabilidade entre o deve e o haver, entre um dos *familiares* preilectos de Clemente VII que era fiel apoiante da sua política, como D. Miguel, e um agente perfilado com a política imperial, como Castiglione, transborda de delicadezas. Eram dois diplomatas muito experientes.

Apesar de continuar a ser «l'Ambasciator de Portugallo», algo se estava a modificar. A forma como D. Miguel passa a ser referido por Castiglione, nas suas cartas, sofre um claro ponto de viragem no período da nunciatura. A breve prazo D. Miguel se irá despir da sua veste protocolar, para passar a ser identificado também pelo seu nome civil.

Cinco meses depois, assim se refere Castiglione ao seu afastamento do cargo de Embaixador de Portugal junto da Santa Sé, na carta que a 17 de Agosto de 1525 dirige, de Toledo, ao mesmo destinatário, Andrea Piperario, em tom de desabafo. Depois de tratar de questões práticas relacionadas com movimentos bancários, escreve, quando a carta está prestes a terminar:

Despiacemi el caso intravenuto al S.^r D. Michel de Sylva ambasciator de Portugallo: dubito che se farà el medesimo de qualcheun altro.

(*Lett.* n.º 1671, 3. 150)

A consternação de Castiglione, a que se alia não só o reconhecimento da sua dignidade, como também a superlativização do seu timbre, em relação a outros funcionários pontifícios, são

sinal claro de uma empatia que supera uma relação protocolar. Da mesma feita, o «ambasciator de Portugallo» ganha nome próprio: o «S.^r D. Michel de Sylva».

3. 2

A segunda prova de que Castiglione e D. Miguel da Silva se corresponderam atesta o gradual estreitamento da sua cumplicidade. O Núncio comunica a 8 de Setembro de 1526, de Granada, ao cardeal Giovanni Salviati, que está em Espanha:

D. Michel de Sylva me ha mandato questi due plichì pregandomi summamente ch'io usi ogni diligentia, perché quello di V. S. R.^{ma} venga salvo a lei, e l'altro de m. Lattantio vadda medesimamente salvo. E perché non saprei trovare via piú sicura màndolo pur a V. S. R.^{ma} supplicandoli che per amor suo e mio se degni mandarlo, con piú celerità e securezza che la potrà: che cosí esso me ne prega molto.

(*Lett.* n.º 1724, 3. 263-264)

A função de Embaixador de Portugal junto da Santa Sé já não assistia a D. Miguel, mas se a questão era de tratamento, detinha outros títulos de grande dignidade pelos quais podia ser nomeado, como o de Conselheiro régio e o de Escrivão da puridade (*supra* II. 8. 2). Castiglione, diplomata em Espanha, bem o sabia.

O destinatário da carta, Giovanni Salviati, fora enviado para Espanha há cerca de um ano por Clemente VII em missão diplomática. Muito ligado ao Pontífice, o seu alinhamento político era claramente a favor da França. Por sua vez, D. Miguel da Silva de há muito mantinha relações de amizade com o Cardeal

(*supra* II. 6. 2). Apesar de os poderes de Giovanni Salviati se justaporem aos de Castiglione e de, com a sua chegada a Espanha, o Núncio ter visto as suas receitas reduzidas, sempre com ele colaborou. Quando o novo diplomata fez a sua entrada solene em Toledo, a 29 de Setembro de 1525, Castiglione marcou presença na cerimónia, tendo-o de imediato colocado a par de todos os assuntos (*Lett.* n.º 1677, 3. 158-159; n. ad loc.).

A citada carta que Castiglione envia a Giovanni Salviati no dia 8 de Setembro de 1526, que é bastante longa, consubstancia uma análise extremamente aguda da situação europeia que então se vivia. Transmite-lhe informação privilegiada.

O tratado de Madrid, estabelecido em Janeiro de 1526 entre Carlos de Habsburgo e Francisco I, seu prisioneiro, além de não ter sido cumprido pelo Rei de França, que alegou tê-lo assinado sob coacção, desencadeou uma exasperação dos ânimos. Entretanto, à medida que o poder do Imperador ia aumentando, os conflitos entre as várias cidades italianas recrudesciam. Era o resultado do falhanço inapelável daquele projecto de formação de uma frente italiana, capaz de enfrentar o invasor estrangeiro, pelo qual Castiglione tanto se batera (*supra* II. 8. 1). O breve de Clemente VII enviado a Carlos de Habsburgo a 23 de Junho de 1526, apesar de moderado por uma segunda missiva, assinala um fosso cada vez mais cavado entre os dois poderes. Entretanto, em Agosto 1526 os otomanos tomariam Buda, na Hungria, incitados pelo Rei de França. A Europa estava em estado de sítio.

Castiglione tinha acompanhado activamente as negociações de que resultou a assinatura, em Maio de 1526, de uma nova aliança anti-imperial, a liga de Cognac, que se contrapunha ao tratado de Madrid (*infra* IV. 9). Ao escrever a Salviati a 8 de Setembro, coloca o Cardeal a par de todos os desenvolvimentos verificados.

De Granada, Castiglione noticia as condições colocadas pelo Rei de Inglaterra e pelo Rei de França, bem como o desempenho dos vários emissários envolvidos, o conteúdo de cartas vindas de Roma para diversos destinatários, a constituição dos exércitos, as quantias investidas e a situação militar no terreno. O relato da sua audiência com o Imperador mostra bem a delicadeza do trabalho diplomático que estava a levar a cabo. Por um lado, cabia-lhe justificar a posição da Santa Sé, nomeadamente o teor do breve de Clemente VII. Por outro lado, tudo fazia para moderar os ímpetus de Carlos de Habsburgo.

A situação que acabou de ser sumariamente descrita não se resume a um simples pano de fundo. Com efeito, faz ressaltar as implicações dos contactos entre Castiglione e D. Miguel da Silva, nas circunstâncias em causa.

Em Setembro de 1526, há mais de um ano que D. Miguel estava em Portugal. Colocar nas mãos de Castiglione, como o faz, cartas para o cardeal Giovanni Salviati e para Lattanzio Tolomei espelha uma atitude de profunda confiança, em particular num contexto diplomático tão intrincado como o que então se vivia. Com efeito, D. Miguel, Tolomei e Salviati, que era sobrinho de Leão X, encontravam-se comumente alinhados no campo político dos Medici.

É certo que a situação era extrema e já D. Miguel, em tempos pretéritos, tinha preconizado a constituição de uma plataforma de entendimento entre papa e imperador (Dias 1969, I. 99-101). Entretanto, muita água correrá. Naquele momento, essa era a missão impossível que pesava sobre os ombros de Castiglione (*supra* II. 8. 1).

Residindo ambos na Península Ibérica, o Conselheiro régio, que também era Escrivão da puridade, e o Núncio apostólico

geriam campos geo-estratégicos contíguos, sendo cunhados os governantes dos dois reinos peninsulares (*supra* II. 9). Contudo, o alinhamento político de cada um era diversificado.

Não deixa dúvidas, a esse propósito, o teor da correspondência que ao longo de um período tão conturbado D. Miguel troca com uma outra personalidade destacada da Santa Sé, Giovan Matteo Giberti, datário de Clemente VII. Nela se desenham planos anti-imperiais comprometedores, que chegam a passar pela advertência de que não se faça chegar dinheiro às mãos de Carlos de Habsburgo (Dias 1969, I. 100-101).

Por conseguinte, se apesar desta diversidade de posicionamentos D. Miguel conta com a colaboração de Castiglione no envio de correspondência para o cardeal Giovanni Salviati, emissário de Clemente VII em Espanha, e para Lattanzio Tolomei, que está em Roma, isso mostra bem que entre ambos estava a maturar uma cumplicidade de ordem pessoal suficientemente profunda para não ser afectada por assuntos político-diplomáticos.

Neste período, não foi apenas Castiglione a servir de mediador entre D. Miguel e outras personalidades de alto coturno da cena diplomática. Reciprocamente, também D. Miguel intermediou contactos.

Uma outra carta de Castiglione, escrita a Giovan Matteo Giberti, de Granada para Roma, também a 8 de Setembro de 1526, mostra que, pelo menos numa circunstância, D. Miguel, que estava em Portugal, tornou possível a comunicação entre ambos. Serviu de mediador um seu *familiaris* em viagem para Roma:

Non resto di scrivere a V. S. perché non habbia sue lettere, ma perché non ho modo de scrivere, e questa scrivo alla ventura, e per desiderio di sapere se ha hauto le sue bulle intime ch'io le mandai per Medrano palafrenieri di Nostro S.^r, e medesimamente se ha hauto la paga de natività passata de la sua pensione sopra Granada. La quale io gli ho mandata per lettere triplicate de cambio, e la prima portò un portughese de D. Michel de Sylva, e sono indirizate a Simon Centurione.

(*Lett.* n.º 1727, 3. 281)

O transporte de letras de câmbio era matéria que estava sujeita a múltiplas contingências, em tempos de grandes conturbações, o que levara Castiglione a recomendar a Piperario, em carta de 5 de Julho, as maiores precauções no seu envio (*Lett.* n.º 1713, 3. 244; vd. n. ad loc.). Para tão contingente matéria, Castiglione serviu-se do emissário da confiança de D. Miguel que viajava entre Portugal e Roma, passando por Espanha. Aliás, as negociações de estado mobilizavam uma troca constante de mensageiros, reforçada,

neste período, pela preparação e pela celebração do casamento entre Carlos de Habsburgo e Isabel de Avis. De uma forma ou de outra, a passagem de enviados por essas rotas era contínua.

Um outro emissário ligado a D. Miguel foi António Ribeiro (*supra* II. 5, II. 7. 2), que como enviado de Clemente VII veio entregar a rosa de ouro a D. João III em Dezembro de 1525, tendo regressado em inícios do ano seguinte. Antes de deixar Roma, D. Miguel recomendara-o ao cardeal Giovanni Salviati, que o incorporara na sua *família*. Castiglione colaborava de perto com Salviati, como acima se disse (*supra* III. 3. 2).

Duas cartas para D. Miguel existentes no Arquivo do Museu Grão Vasco em Viseu mostram que essa corrente que passava por Espanha também mediou, em algumas circunstâncias, transacções bancárias efectuadas em seu nome.

A primeira é escrita de Valladolid por Jeronimo Buzi, em termos muito respeitosos, a 4 de Junho de 1526 (AMGV / DA / COR / 029). Trata da organização de transferências feitas de Roma por ordem de D. Miguel e envolve também um outro agente em Salamanca, Francesco de Bezerril.

A segunda, mais longa, é enviada por um certo Francisco Rodrigues de Barcelona, a 6 de Março de 1527 (AMGV / DA / COR / 035). Além de se mostrar um observador sagaz, é pessoa da confiança de D. Miguel, que o encarregara de levar a cabo movimentações bancárias. Dirige-se a Roma, mas as dificuldades de deslocação e a peste entravam a sua viagem, conforme conta. A missiva contém notícias detalhadas acerca da preparação de tropas, em particular de meios navais, o que, a dois meses do saque de Roma, era informação inestimável. Sucessivamente, ao avisar da renitência dos bancos de Roma em disponibilizarem dinheiro, bem como da desregulação das taxas de câmbio, Francisco Rodrigues recomenda que todas as condições de remessa de capitais sejam estipuladas no acto de envio, o que mostra a sua proximidade com D. Miguel.

Qual o objectivo das transacções operadas, através de Espanha, em Março de 1527, não é possível dizer. Contudo, não restam dúvidas de que, depois do regresso de D. Miguel a Portugal em Julho de 1525, a Espanha em que Castiglione residia serviu de mediação a contactos diplomáticos, pessoais e bancários muito significativos.

As observações feitas por Vittorio Cian na sua monografia de 1951 acerca do relacionamento entre Castiglione e D. Miguel da Silva não têm vindo a obter particular receptividade. Escreve esse crítico a propósito de D. Miguel: «Amico autorevole e fidato, senza dubbio, ma, a quanto risulta dagli scarsi documenti, non tale da collocarlo in prima fila nella schiera degli amici» (Cian 1951: 144). É certo que Cian não teve acesso a muita da informação relativa a Castiglione que actualmente se detém, mas conhecia os seus arquivos, e D. Miguel da Silva era então uma personalidade muito menos estudada de quanto o é hoje. É também certo que essa opinião deve ser sujeita a uma parametrização. Contudo, se por um lado uma interpretação da dedicatória e do que é uma introdução a *Il cortegiano* em função de uma amizade retrospectiva não é exacta, por outro lado, pouco pode contribuir para a exegese, que já de si não é fácil, desses paratextos.

O que há a pontualizar na observação de Cian é que ela se aplica ao período que antecede a partida de Castiglione para Espanha, como núncio apostólico. Com efeito, da análise do lugar ocupado por D. Miguel da Silva na correspondência de Baldassarre Castiglione não resulta a existência de uma relação próxima entre ambos até esse momento. Essa ligação surge posteriormente, em contexto ibérico. Foi a partir de 1525 que os elos que ligam o autor e o dedicatário de *Il cortegiano* se estreitaram.

Apesar de terem frequentado, em Roma, os mesmos círculos de convívio humanista e de terem participado em actividades diplomáticas afins, o epistolário de Castiglione não indicia uma proximidade entre ambos, e muito menos uma cumplicidade. A sua sintonia era mais intelectual e ambiental do que pessoal.

Foi necessário que Castiglione atravessasse a fronteira de Espanha, para que aquele que havia de ser o dedicatário de *Il libro del cortegiano* passasse a ser «D. Michel de Sylva». De entre as variantes gráficas do seu nome, a de «D. Michel de Sylva» é comum à correspondência de Castiglione e à dedicatória da obra, em sintonia ibérica.

IV

Confluências ibéricas na impressão
de *Il libro del cortegiano*

A história da elaboração de *Il libro del cortegiano* é documentada por uma série de manuscritos de valor excepcional, o que permite acompanhar com bastante exactidão as suas várias fases. Tem vindo a ser laboriosamente estudada por alguns dos maiores nomes da crítica textual italiana (valham por todos: Cian, Ghinassi, Quondam, Pugliese; vd. bibliografia).

Daí resultou o substancial esclarecimento das grandes questões que envolve, excepção feita à dedicatória a D. Miguel da Silva e à introdução, já que de um paratexto de introdução, de um preâmbulo ou de um prefácio se trata, como se verificou (*supra* I. 8). Para os fólhos iniciais da edição *princeps*, nos quais ficam contidas, não há tradição manuscrita, sendo o seu texto originariamente conhecido tão só através dessa mesma impressão, «In Venetia nelle case d’Aldo Romano, & d’Andrea d’Asola suo Suocero, nell’anno M. D. XXVIII. del mese d’Aprile.», que é a sua fonte primordial.

Na edição que recentemente preparou, Amedeo Quondam, depois de ter feito a recensão da tradição manuscrita que convergiu na *princeps* de 1528, editou o manuscrito que serviu de base à impressão, ou seja, o manuscrito de tipografia L, assinalando todas as correcções que nele foram introduzidas pelo punho de Castiglione e por outras mãos (Quondam 2016; *Cort.* 2.). São cerca de 30 000, ao que se acrescentam outras 4 000 na passagem do manuscrito de tipografia para o impresso. Manuscrito esse que, repita-se, não contém nem a dedicatória, nem a introdução.

Esse caudal de emendas mais acentua o contraste entre o detalhe com que é possível acompanhar todo o processo de concepção e elaboração de *Il cortegiano* e a inexistência de fontes manuscritas,

anteriores à *princeps*, relativas aos paratextos. Os testemunhos do processo de elaboração textual, por um lado, franqueiam ao crítico a minúcia do labor continuado de Castiglione ao longo do tempo. Por outro lado, confrontam-no com a inexistência de uma história, para a dedicatória e a introdução inicial.

Às estranhezas inerentes aos paratextos, conforme foram dilucidadas (*supra* I), acrescenta-se, sob o ponto de vista textual, mais um repto que desafia a interpretação crítica.

Para compreender melhor os problemas textuais que se lhes colocam, importa ter em linha de conta a questão no seu conjunto. Baldassarre Castiglione dedicou-se durante duas décadas à elaboração de *Il cortegiano*. Iniciou-a em Roma, depois da morte do duque de Urbino, Guidubaldo da Montefeltro, e continuou a trabalhar nela até quase ao fim dos seus dias. Esses tempos longos reflectem a entrega devotada a uma obra que foi um projecto de vida.

A continuidade desse empenho, com a alternância entre períodos de trabalho ora mais distendidos, ora de dedicação diuturna, é documentada por uma copiosa sequência de manuscritos. Algumas flutuações ligeiras que se verificam no balizamento crítico das fases redaccionais são efeito da dinâmica de encadeamento em sucessão que as liga.

Já em data anterior a 1508 Castiglione começara a compilar um centão de citações e de apontamentos em latim. Contemplava temas que então suscitavam os seus interesses de estudioso. Muita dessa matéria será depois desenvolvida em *Il cortegiano*.

O testemunho primordial do texto é o manuscrito A. A sua cronologia situa-se entre 1513 e 1514. Pertence ao arquivo particular da família Castiglione que se encontra depositado em Mântua.

Trata-se de um esboço autógrafo, redigido num período durante o qual estava ao serviço do duque de Urbino, Francesco Maria della Rovere, e passou algumas temporadas em Roma. O texto não tem repartições e é já desde então dedicado, como o continuará a ser, a Alfonso Ariosto.

Por sua vez, o manuscrito B (Biblioteca Vaticana, Lat. 8204) foi

preparado por um copista sob a vigilância directa de Castiglione, remontando aos anos de 1514-1515 (B'). Contém os dois primeiros livros da obra e um fragmento inicial do III livro. Castiglione foi introduzindo no seu texto várias alterações (B''). Admite-se que B e C sejam mediados por estádios de elaboração intermédios, contudo não documentados.

Quanto ao manuscrito C (Biblioteca Vaticana, Lat. 8205), deve-se à pena de dois amanuenses que entre 1515 e inícios de 1516 tiraram a limpo um anterior manuscrito (C'). A obra divide-se em três livros. Aqui culmina uma etapa compositiva perseguida desde A, a primeira redacção.

Seguidamente, Castiglione empreendeu uma nova campanha para aperfeiçoamento desse mesmo manuscrito, que foi abundantemente anotado, com a introdução de modificações que alteraram significativamente a fisionomia da obra (C''). Tal ocorreu entre o final de 1518 e o ano de 1520, durante o período em que se retirou para Mântua. Nele intervieram igualmente outras mãos. De entre essas escritas, distingue-se a de Pietro Bembo.

Na reelaboração da dedicatória do I livro propriamente dito a Alfonso Ariosto (*supra* I. 5), Castiglione insere o louvor do Rei de França e uma exortação à cruzada. Com efeito, encontrara-se com Francisco I em Bolonha, em Dezembro de 1515, para defender a autonomia de Urbino e a causa de della Rovere, quando também D. Miguel da Silva estava nessa cidade, integrado no séquito de Leão X (*supra* II. 4. 3). Contudo, ainda neste mesmo manuscrito, o passo é cortado e depois sujeito a uma remodelação bastante burilada (*supra* I. 7). A este propósito, importa porém destacar que *Il cortegiano* nunca foi dedicado ao Rei de França.

Entretanto, foi tirado a limpo um novo manuscrito, D (Biblioteca Vaticana, Lat. 8206). Contempla as alterações introduzidas

e deve-se a quatro amanuenses (D'). A divisão em três livros mantém-se. Este processo situa-se entre os anos de 1520 e de 1521. Castiglione regressara a Roma em meados 1520, onde passou a residir estavelmente no ano seguinte (*supra* II. 4. 1). Assim se completa uma nova fase, a segunda redacção.

A partir de 1521, estende-se a terceira redacção. Esse mesmo manuscrito é de imediato sujeito a aperfeiçoamento. Em Novembro de 1522, Castiglione parte para Mântua, onde ficará até finais de 1523. Durante esse período, incorpora no seu texto grandes modificações, mas também neste estágio a sua mão não é a única a intervir (D''). Restrutura o III livro, reformulando o seu conteúdo e dividindo-o em dois livros, o III e o IV. Daí resulta o manuscrito L, que terá sido antecedido por fases de elaboração intermédias não documentadas.

O manuscrito L é o último desta cadeia (Biblioteca Medicea Laurenziana de Florença, Laurenziano Ashburnhamiano 409). Foi tirado a limpo por um amanuense cuidadoso, que registou o local e a data em que concluiu o seu trabalho: Roma, 23 de Maio de 1524 (L'). Múltiplas alterações nele foram introduzidas, quer em Roma, quer em Espanha, quer depois de ter sido enviado para Veneza, em campanhas intensíssimas empreendidas por Castiglione e por outras mãos (L'').

Nesse mesmo ano de 1524, alguns meses volvidos, o novo Núncio da Santa Sé iniciará a sua viagem para Espanha, onde entrará em Fevereiro de 1525. Leva consigo o códice, o qual haverá de descrever nova viagem de regresso a Itália. É esse o manuscrito de tipografia a partir do qual foi impressa a *princeps*, como se disse.

Deste panorama sumário, resulta que a elaboração redaccional de *Il cortegiano* se expande ao longo de uma espiral marcada por ciclos recorrentes. Cada um dos manuscritos é revisto, alterado,

corrigido e rescrito até um ponto de saturação caligráfica. Quando a sua materialidade quase não suporta mais intervenções, é dado a um ou mais amanuenses para ser tirado a limpo. Volta então a iniciar-se um outro ciclo de revisão. Ter um novo manuscrito nas suas mãos significava, para o autor de *Il cortegiano*, a dilecção de uma renovada entrega ao desenho caligráfico com que a sua pena ia descrevendo os volteios de mais uma campanha de alterações.

Da epígrafe dedicatória a D. Miguel da Silva, bem como da introdução que na *princeps* se lhe segue, não há vestígios em todo este processo que antecedeu a edição. Cada um dos quatro livros em que se divide *Il cortegiano* é dedicado a Alfonso Ariosto, falecido a 29 de Junho de 1525 (*infra* I. 7).

Mal *Il libro del cortegiano* começou a ter uma fisionomia mais definida, Baldassarre Castiglione mandou elaborar cópias para que alguns amigos, cujo parecer especialmente prezava e nos quais confiava, o lessem e lhe dessem a conhecer a sua opinião. O investimento não seria insignificante. Contudo, Castiglione sentia uma necessidade absoluta de partilhar o projecto que tinha em mãos.

Pietro Bembo foi o primeiro a quem se dirigiu, nos termos da elegante carta que lhe envia de Mântua, a 20 de Outubro de 1518:

Io dubito Sig. M. Pietro, che 'l mio *Cortigiano* non sarà stato altro che fatica mia, e fastidio delli amici, che essendo pur pervenuto a notitia di molti che gli è scritto, sono stimolato da infiniti a darlo fuori, et io come quello che conosco che non è per corrispondere alla aspettatione, né sapendo che fargli altro, mi penso di dare parte di questo carico alli amici, et massimamente a quelli che sanno et vogliono consigliarmi fidelmente, de' quali, come che pochi sieno, V. Sig. è in capo di lista.

(*Lett.* n.º 317, I. 298; vd. n. ad loc.)

Apesar de serem muitos os que o incentivavam a «darlo fuori», ou seja, a editar *Il cortegiano*, Castiglione dá-o «alli amici», solicitando a um círculo restrito de estudiosos das suas relações que proceda à sua leitura e manifeste a sua opinião. Bembo é o destinatário a quem confere primazia nessa auscultação. Formulação de cortesia que seja a utilizada, os comentários que espera deste seu amigo polarizam as suas expectativas.

Anseia tanto pela réplica que tem dificuldade em sustentar a de-

longa. A 15 de Janeiro de 1520, também de Mântua, insiste mais uma vez no pedido de resposta, já anteriormente formulado, «che sto pur troppo sospeso, non avendo almen qualche scintilla in generale, se non si può in particolare» (*Lett.* n.º 410, I. 417). Contudo, a 27 de Maio continuava à espera sem resultados, pelo que, em carta de Génova, adverte a mãe:

Se occorresse che 'l vescovo mandasse quello quadro, V. S. si ricordi farne quello che per l'altre mie gli ho scritto: e medemamente del mio *Corteggiano*.

(*Lett.* n.º 413, I. 418; vd. n. ad loc.)

O quadro a enviar pelo bispo de Bajus Ludovico Canossa e o manuscrito a devolver por Pietro Bembo: é o que o olhar de Castiglione mais anseia.

Não foi apenas a Pietro Bembo que enviou um manuscrito de *Il corteggiano*. Na mesma altura, remetera uma outra cópia a Jacopo Sadoletto. Também o seu portador, o mesmo Ludovico Canossa, companheiro de longa data e seu anfitrião em Roma (*supra* II. 6. 1), teve acesso ao texto. Além disso, em 1520 encomendou mais duas cópias, que por meados do ano seguiram para Alfonso Ariosto e para o cardeal Ippolito d' Este. Mas o diálogo foi igualmente lido por outros amigos: Ludovico Ariosto, Marco Antonio Flaminio, Mario Equicola, Matteo Bandello e Giovanni Battista Ramusio (Quondam 2016, 38–39). Ao que há a acrescentar Vittoria Colonna. Todas estas personalidades, ligadas à vida de corte, se inscrevem num horizonte cultural e literário homólogo ao de Castiglione.

D. Miguel da Silva não é incluído no círculo de destinatários.

A auscultação deste grupo de estudiosos da confiança de Castiglione, levada a cabo com tanto desvelo, acabou porém por o confrontar com grandes dissabores. Em causa, está o uso que uma das leitoras do manuscrito dele fez. Além de não restituir a cópia em sua posse, Vittoria Colonna divulgou-a. «[U]n nome di grande risonanza, una figura di donna del Rinascimento alquanto enigmatica, dalla psicologia complicata, difficile a comprendere e quindi giudicare», escreve Cian acerca da Marquesa e da sua relação com Castiglione (Cian 1951, 141).

Castiglione pediu-lha antes de sair para Espanha. Renovou a solicitação quando estava a atravessar a França, em inícios de 1525 (*Lett.* n.º 1766, 3. 359; vd. n. ad loc.). Sem resultados, pois a 21 de Março de 1525, já em Madrid, volta a insistir (*Lett.* n.º 1625, 3. 19; vd. n. ad loc.). A formulação eufémica que usa nesta carta é tão arrevesada como transparente:

Che, se havendo Vostra Signoria havuto desiderio che qualchuno scrivesse il *Cortegiano*, senza ch'ella me lo dicesse, né pur accen-
nasse, l'animo mio come presago, e proportionato in qualche parte a servirla, cosí come essa a comandarmi, lo intese e conobbe, et fu obedientissimo a questo suo tacito commandamento, non si può se non pensare che l'animo suo medesimamente debba intendere quello ch'io penso, e non dico, e tanto piú chiaramente, quanto che quelli sublimi spiriti de l'ingegno suo divino penetrano piú che alcun altro intendimento humano alla cognitione d'ogni cosa, ancor alli altri incognita.

(*Lett.* n.º 1625, 3. 19)

Se a Marquesa desejar atribuir *Il cortegiano* a outrem, quem escreve render-se-á à que é designada como uma sua ordem, apenas pensando no que a autora da missiva e «l'ingegno suo divino» pensa que o seu destinatário pense, ou seja, Castiglione, ele próprio. A provocação tem dificuldade em mascarar o azedume de quem escreve, perdida que parece estar a esperança de alguma vez reaver um manuscrito que lhe pertence.

Nisto se esgotam mais de dois anos. Quando a 21 de Setembro de 1527 se dirige a Vittoria Colonna de Burgos, o diplomata parece prestes a atingir o ponto de ebulição. Usa a palavra *furto*, confrontando a sua interlocutora com a seguinte informação:

In ultimo seppi da un gentilhuomo napolitano che hor ancor si trova in Spagna, che alcuni fragmenti del povero *Cortegiano* erano in Napoli et esso gli havea veduti in mano di diverse persone, delle quali chi lo havea così publicato, diceva haverlo havuto da Vostra Signoria.

(*Lett.* n.º 1766, 3. 359)

Inúteis que parecem ser mais delongas com o pedido de restituição, passa a informar a Marquesa, nessa mesma carta, da sua resolução de «mandarlo a Venetia perché si stampi» (*Lett.* n.º 1766, 3. 359). Uma tal tomada de posição perante a sua interlocutora equivale ao bloqueio drástico de qualquer veleidade em relação a uma edição-pirata.

O incidente que inquietou verdadeiramente Castiglione foi também o que propulsionou a impressão expedita de *Il cortegiano*. A passagem ao prelo carregava o ressentimento de um autor que só numa situação extrema se separou do manuscrito, que há tanto tempo ia aperfeiçoando e burilando com desvelo, e que só

em desespero de causa se resolveu a fazê-lo chegar a uma oficina tipográfica.

Essa mágoa é exposta sem pejo na introdução:

Ritrovandomi adunque in Ispagnia, ed essendo di Italia avisato che la signora Vittoria dalla Colonna, marchesa di Pescara, alla quale io già feci copia del libro, contra la promessa sua ne havea fatto transcrivere una gran parte, non potei non sentirne qualche fastidio, dubitandomi di molti inconvenienti che in simili casi possono occorrere. Nientedimeno mi confidai che l'ingegno e prudentia di quella Signora (la virtù della quale io sempre ho tenuto in veneratione come cosa divina) bastasse a rimediare che pregiudicio alcuno non mi venisse dall'haber obedito a' suoi comandamenti. In ultimo, seppi che quella parte del libro si ritrovava in Napoli in mano di molti e, come sono gli homini sempre cupidi di novità, pareo che quelli tali tentassero di farla imprimere. Ond'io, spaventato da questo periculo, diterminai di riveder subito nel libro quel poco che mi comportava il tempo, con intentione di publicarlo, estimando men male lasciarlo veder poco castigato per mia mano che molto lacerato per man d'altri.

(*Cort.* 2016, I. 11)

A ideia de editar o livro podia até ter já pairado na mente de Castiglione. A partir de um certo momento, tornou-se porém um imperativo.

A exposição pública do que se passou com o manuscrito e da atitude de Vittoria Colonna, logo a iniciar a introdução, não condizem porém com a vocação diplomática de quem escreve (Quondam 2016, 35-36). Sob o ponto de vista modal, é ignorada a regra de conveniência, pedra-de-toque de todo o sistema do

Classicismo. Mas se a divulgação do episódio não abona em nome da Marquesa, também não condiz com a parcimónia que se esperaria do Núncio. De uma forma ou de outra, não é adequada à circunstância pragmática.

A sua apresentação nesses termos conota o texto, como uma ilustração excrescente. Expande a significação de uma edição intempestiva. De tão expressiva, a sua carga conotativa corrói a denotação. Assim se acrescenta, a todas as estranhezas implicadas pela introdução, uma circunstância fora de tom.

Por conseguinte, desde o esboço A até ao manuscrito de tipografia L, não existe qualquer sinal, textual ou contextual que seja, da vinculação do nome de D. Miguel da Silva à elaboração de *Il libro del cortegiano*. O manuscrito enviado para Veneza não contempla, nem uma só vez, o nome daquele que veio a ser o seu dedicatário, para além de Alfonso Ariosto. D. Miguel da Silva é alheio a toda esta cadeia.

Oportunidades para tal não faltarão. O processo redaccional é dotado, no seu conjunto, de uma forte dinâmica, com a incorporação de modificações em continuidade, algumas das quais implicaram reestruturações radicais da fisionomia da obra (*supra* IV. 2). Apesar disso, nenhuma das alterações contemplou a introdução de uma alusão, por vaga que fosse, a D. Miguel da Silva. É certo que D. Miguel não fazia parte do grupo de cortesãos reunido na corte de Urbino em torno de Guidubaldo da Montefeltro. Mas o princípio de actualidade foi maneado com agudeza pelo autor de *Il cortegiano*, que bem soubera incorporar no seu texto oportunas referências que superavam a cronologia estrita desses anos (Mazzacurati 1990; Quondam 2000, 309-465).

Também não fez parte do círculo de personalidades, próximas de Castiglione, a quem deu a ler o diálogo. Conhece-se actualmente com bastante precisão, graças à edição das *Lettere famigliari e diplomatiche*, o seu círculo de contactos. Assim foi possível identificar o grupo de correspondentes a quem o enviou ou até a quem eventualmente o teria enviado para uma auscultação prévia. D. Miguel não se inclui nele.

Confirma-se, pois, o que esse conjunto de cartas tão eloquentemente documenta, quanto ao tipo de relação mantida entre

Castiglione e D. Miguel antes da sua partida para Espanha (*supra* III. 2). A ligação entre ambos situa-se aquém de um enlace de cumplicidade não só pessoal, como também intelectual. A ideia de um D. Miguel da Silva, destinatário de *Il cortegiano*, ainda não assomava na mente do autor do diálogo. E, contudo, o perfil do cortesão já tinha adquirido contornos plenos.

O volume que em Abril de 1528 sai dos prelos dos herdeiros de Aldo Manuzio é dotado de uma elegância tipográfica que dele faz uma obra exemplar da tipografia quinhentista. De Espanha, Baldassarre Castiglione acompanhou, conforme lhe foi possível, todo o processo.

As suas escolhas em matéria gráfica ilustram bem um saber adquirido e afinado ao longo de uma vida (*supra* II. 7. 1). Desde logo, confiou a impressão a uma das mais inovadoras e prestigiadas oficinas do seu tempo, a dos continuadores de Aldo Manuzio. É realizada com esmeros de filologia tipográfica que retomam alguns procedimentos utilizados nos alvares da imprensa, como se fossem antigualhas, num apuro de primores.

Aldo falecera em Fevereiro de 1515 e a imprensa passou a ser dirigida por seu sogro, Andrea Torresani, também chamado Andrea d'Asola. Morreu em Outubro de 1528, mas desde 1517 que era seu filho Gian Francesco a conduzi-la.

O programa primordial de Aldo orientou-se para os clássicos gregos e latinos (*The Aldine Press* 2001). Deve-se-lhe o pioneirismo da edição de obras literárias em *tascabile*, no que logo foi imitado por outros impressores. A aliança entre, por um lado, o pequeno formato, o aumento das tiragens e a redução de custos e, por outro lado, o incremento dos índices de leitura, foi uma fórmula de enorme sucesso comercial. Dava-se por descontada uma nova funcionalidade do livro, não necessariamente ligada ao estudo. A partir da viragem do século, os grandes formatos passaram a ser excepção no seu catálogo. Por conseguinte, *Il libro del cortegiano* escapava a essa linha de tendência (Quondam 2016, 26-33).

É certo que Aldo imprimiu alguns dos mais deslumbrantes

volumes em 2.º da tipografia renascentista, como seja a *Hypnerotomachia Poliphili* em 1499 e as *Epistole* de Santa Catarina de Siena no ano seguinte, famosos pelas suas xilografias. Foram porém empresas dispendiosas. Esse tipo de obra era produzido por encomenda e negociado em acordo prévio, como também *Il cortegiano* o foi.

Em 1528, fazia furor o pequeno formato, e saía o volume em 2.º, escrito em língua vulgar, de Castiglione. Nesse sentido, *Il cortegiano* é também ele uma exceção à linha dominante da tipografia de Aldo e dos seus herdeiros.

A sua imponência é desde logo anunciada pela medida dos fólhos, que na impressão corrente têm cerca de (h) 300 x (l) 200 mm, dependendo da guilhotinagem (*infra* Apêndice 1). O frontispício apenas apresenta o título, o autor e a empresa dos Manuzio, ou seja, a âncora com o delfim enlaçado, ao que se segue o privilégio de impressão (fig. 1). Dá o tom a uma elegância, construída de modo sóbrio, que emblematiza o próprio ideal de cortesania.

Apesar de não ter gravuras, à parte o referido símbolo dos Manuzio, que se repete no final do volume, a impressão compreende e expõe a possibilidade de que o exemplar seja valorizado e personalizado pela iluminura. A largueza das margens presta-se a tal, em particular numa série especial impressa em papel de maiores dimensões (*infra* IV. 7). Além disso, no início da introdução e de cada um dos quatro livros é deixado um quadrado com a primeira letra do texto em minúscula, a recordar a um eventual iluminador o carácter que os seus pincéis deviam desenhar ou, de outra forma, a recordar ao leitor a plasticidade antiqüária da página.

A mancha tipográfica respira no espaço entre as linhas e na largueza das margens. A ausência de gravuras, a harmonia de proporções, os caracteres usados, a referência dos fólhos e a colo-

cação do cólofon celebram glórias históricas do próprio trabalho de Aldo Manuzio. A elegância da página é obtida pela relação harmônica e airosa entre todos os seus elementos constitutivos, tirando partido da visualidade da tipografia, que passa a valer por si como ornamento. A disposição das próprias capitais de *quadrata* organiza as marcações, conotando visualmente o texto pelo seu rigor geométrico. Um cabeçalho formado por uma única palavra coroa o efeito de simetria gerado entre o verso e a face da foliação, sustentando a continuidade da leitura: «Libro» [página par] // «primo» [página ímpar]; «Libro» [página par] // «secondo» [página ímpar]; e assim sucessivamente.

Os tipos usados são os do diálogo *De Aetna*, de Pietro Bembo, um em 4.º de 1496. Foi o primeiro texto de Aldo integralmente impresso em latim, e para isso Francesco Griffo entalhara os punções da fonte em *romano* que até hoje conserva a designação de Bembo. A empresa acarretou um investimento inicial que depois foi rentabilizado, mas que se admite ter sido em parte assegurado pelo próprio autor.

Duas outras grandes descobertas de Aldo Manuzio, para além do pequeno formato, foram o índice e a numeração dos fólhos (Vecce 1998). Andam intimamente relacionadas. O índice costumava ser usado em compilações e notas de estudantes, para melhor organizar os assuntos. A sua inclusão no livro impresso requeria a numeração dos fólhos, pelo que as duas novidades avançaram em paralelo. Começaram a ser experimentadas, ainda muito tangencialmente, no *Thesaurus cornucopiae*, de 1496, e no *Dictionarium graecum*, de 1497.

Il cortegiano contém 122 fólhos. Apesar de a numeração, por alturas de 1528, ser correntemente praticada, não há foliação contínua, mas referência por fascículos. São assinalados 14

cadernos, de -a- até -o-, antecedidos por um duerno, que é representado com um asterisco -*, e seguidos por um terno, -p-. Os quatro primeiros fólhos de cada um dos cadernos são numerados apenas na face de i a iiii, sendo os restantes quatro não numerados.

Todas as indicações acerca da organização dos fascículos são remetidas para o final do livro, tal como o é o cólofon. Trata-se de mais um traço tipográfico de gosto antiquário.

O apuro gráfico a que Castiglione aspira é da máxima exigência. Mandou tirar algumas cópias num papel de maior dimensão, papel real, para homenagear personalidades destacadas (*infra* IV. 7). Excede-se, em particular, nas atenções que dispensa a um exemplar impresso sobre pergaminho.

As indicações que dá ao seu feitor Cristoforo Tirabosco para a respectiva encadernação nada deixam ao acaso. Em carta de Junho de 1528 sem especificação do dia, enviada de Monzón, dá-lhe instruções extremamente detalhadas:

Vorrei che se quello che voi diceste de voler far stampare in carta pecorina è fatto, e che sia reuscito bene, che voi lo faceste legar piú delicatamente che fusse possibile, con le carte dorate, e ben battuto, accioché fusse ben basso, e coperto de corami de colore, che fusse qualche bello sumaco, o morello, o turchino, o giallo, o verde secondo che si potrà trovar migliore. E de l'esser legato con tavole de legno, o cartoni rimettome al m.^{ro} che lo legarà; ma essendo tavolette vorrei che fussero sutili e delicate.

El mag.^{co} m. And.^a Navagerio mi disse che in Venetia era un amico suo che legava excelentemente, ma non acostumava di far tal officio. Penso che 'l mag.^{co} m. Io. Batt.^a Ramusio lo conoscerà. Vorrei che per mezo de S. M.^{tia} vedeste che lui fusse quello che lo legasse, e (come ho detto) el meglio che fusse possibile, lavorando

la coperta de corame con ogni diligentia, e iustezza, e galanteria, con groppi e fogliami, con partimenti d'altra sorte, come al medesimo m.^{to} parerà meglio. In questo vorrei che voi usaste ogni diligentia possibile, perché io lo desidero quanto non posso dire. (Lett. n.º 1770, 3. 370; vd. n. ad loc.)

Castiglione define com toda a precisão materiais, cores, pormenores e circuitos oficinais, tendo em vista a encadernação de um exemplar em pergaminho. *Il cortegiano* fora impresso em Abril e quem sabe se já teria tido oportunidade de folhear um exemplar. Contudo, à distância, deleita-se a construir este luxuoso projecto de um livro-objecto que os seus olhos afinal nunca haverão de contemplar, por não ter sido finalizado a tempo.

Tem sido discutida a hipótese de que fosse destinado a Carlos de Habsburgo, mas há que considerar igualmente a hipótese, a colocar no mesmo plano, de que fosse destinado a D. Miguel da Silva. O Bispo de Viseu bem saberia apreciar, também ele, tais primores.

Uma parte do processo relativo à impressão de *Il libro del cortegiano*, concluída em Abril de 1528, pode ser acompanhada através da correspondência de Baldassarre Castiglione e de outras personalidades envolvidas (compilação em Quondam 2000, 538-544). Apesar de se estar em posse de um conjunto de dados muito significativo, há que ter em linha de conta o seu carácter fraccionário e parcial.

Um ano antes, mais precisamente a 9 de Abril de 1527, de Valladolid, Castiglione informa o seu feitor Cristoforo Tirabosco que o manuscrito já estava a caminho de Veneza a fim de ser dado aos prelos (*Lett.* n.º 1759, 3. 351-352; vd. n. ad loc.). Trata-se de L, o manuscrito de tipografia (*supra* IV. 2). Era seu portador Bernardo Navagero, irmão do embaixador de Veneza em Espanha, Andrea Navagero. Nessa carta, dá instruções precisas a Tirabosco quanto às diligências que deverá levar a cabo numa viagem a efectuar a Veneza e, em particular, quanto aos contactos que nessa cidade haverá de estabelecer com Giovanni Battista Ramusio, secretário da República, para que a impressão se inicie. Tudo se continua e se continuará a processar entre personalidades ligadas a círculos humanistas do mais alto coturno.

Antes de passar a considerar as instruções contidas na missiva, recorde-se a rede de contactos culturais que contemporaneamente ligava os ambientes em que o Núncio desempenhava as suas funções e a cidade de Veneza. Em Junho de 1526, ocorrera em Granada o encontro de Juan Boscán com Andrea Navagero, nos termos em que é relatado pelo poeta catalão à Duquesa de Soma. Nessa célebre carta, que serve de introdução à segunda parte das suas obras, testemunha o incentivo que recebeu de Andrea Nava-

gero para que usasse o sistema métrico italiano. Foi também nessa altura e nessa cidade que Castiglione se encontrou com Boscán, ou seja, com o futuro tradutor de *Il libro del cortegiano* para castelhano, *El cortesano*, de 1534. Reciprocamente, Andrea Navagero fez chegar a Veneza vários relatos de navegações oceânicas de espanhóis e portugueses que Ramusio começou a editar e mais tarde compilou nos três volumes *Delle navigationi et viaggi*, que saíram em Veneza a partir de 1550 (até 1559).

Foi precisamente durante este período que os contactos entre Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva não só se estreitaram, como ganharam contornos de cumplicidade até então inexistentes. Bem o mostra o conjunto de indícios documentais já apresentado (*supra* III. 3).

A dita carta, dirigida a Tirabosco de Valladolid com data de 9 de Abril de 1527, é um precioso testemunho das negociações que precedem a impressão:

Io scrivo a Venetia che se ne stampino mille e trenta: delli mille io voglio far la metà della spesa, perché ne siano cinquecento mei; li trenta voglio che siano tutti mei, ma voglio che siano stampati in carta reale, bella, polita, e della miglior sorte che si potrà trovare in Venetia.

Quello che voi havete a fare è questo: alla ricevuta di questa lettera ve ne andarete subito a Venetia, e troverete il Mag.^{co} m. Gio. Batt.^a Ramusio, e li darete la qui alligata, e li direte come sete mio servitore e che havete comissione circa la spesa che occorre per questi libri, di fare quanto Sua Mag.^{cia} commandarà. E così farete, e primamente circa il comprar la carta reale per li trenta libri, la quale voi cercharete, e faretela vedere al prefato mag.^{co} m. Gio. Batt.^a, e contentando a Sua Mag.^{cia} la torete, altramente no. Così

del resto della spesa, farete quanto Sua Mag.^{cia} vi comandarà, e sborsarete quelli denari che seranno necessarij.

E cosí in questa vostra prima partita, potrete portar con voi 50 ducati, li quali io scrivo a m.^a mia madre che vi dia; e bisognandone piú, tornarete a Mantua per essi. E quando li libri saranno stampati delli 530 che restaranno in mano nostra, io ne vorò 130 da donare, gli altri 400 se venderanno, per cavarne quello che si sarà speso, e piú s'el si potrà. E bene serà vendergli tutti ad un libraro per non haver tanto impazzo.

(*Lett. n.º 1759, 3. 351-352*)

As indicações práticas multiplicam-se, com a planificação de todo o projecto. A impressão será de 1030 exemplares, 30 dos quais em papel real. Como sempre, Castiglione quer os melhores materiais. De acordo com as orientações que fornece a Tirabosco, há que escolher o papel com todo o cuidado e Ramusio deverá ser consultado acerca da sua qualidade. Também a previsão das despesas é precisa. O papel de 500 exemplares e o papel real dos 30 exemplares ficará a cargo do próprio autor, o que perfaz 530 cópias que lhe serão destinadas. Desse lote, 100 exemplares em tiragem corrente e os 30 da tiragem em papel real serão reservados para ofertas. Os restantes 400 da tiragem corrente destinam-se-ão a venda através de um livreiro. O objectivo era o de recuperar e se possível de fazer render um investimento inicial que asseguraria à partida metade dos custos do papel. Prevê-se também que a primeira fatia da aplicação seja de 50 ducados, à qual outras parcelas se somarão, o tal «resto della spesa» assinalado ao feitor.

Contactado Ramusio, as negociações com Andrea d'Asola e Gian Francesco processaram-se entre escolhos, como o mostra quanto lhe escreve Tirabosco de Veneza, a 21 de Novembro, dan-

do conta dos resultados da sua incursão nessa cidade (Tirabosco. Quondam 2000, 539-540). Os impressores contra-propuseram a duplicação da tiragem, com 2 000 cópias, bem como uma participação mais substancial na encomenda, com a reserva de apenas 130 exemplares para o autor. Essa redução tornava inviável a estratégia de recuperação do investimento através das vendas.

Além disso, a situação de liquidez não era muito favorável. Contrariamente ao disposto por Castiglione, Tirabosco não conseguira ser recebido por Aloisia Gonzaga antes de partir para Veneza. Estava ocupadíssima: «La Signoria de Madama vostra madre non me poté expedire cossì presto perché el gavia de le fazende d'affare assai in quelli di», explica na mesma carta (Tirabosco. Quondam 2000, 539). Foi Ramusio quem adiantou os 50 ducados iniciais. Correspondiam a cerca de metade do seu salário anual de secretário (94 ducados, segundo Donattini. «Ramusio, Giovanni Battista» DBI).

Não há dados acerca dos termos em que as negociações foram fechadas nem acerca da tiragem efectiva. Contudo, Castiglione, numa nota autógrafa enviada ao cunhado Nicola Maffei, faz as suas contas para uma tiragem de 2 000 exemplares, enumerando parcelas de despesas de 140 ducados para papel, mais 140 e ainda 140 para impressão, e planificando um ressarcimento através das vendas (Cian 1951, 135-136). Foi-lhe pois exigida uma reconfiguração da sua contabilidade.

Entre o envio do manuscrito, no mês de Abril de 1527, e a viagem de Tirabosco a Veneza, em Novembro, escoaram-se sete meses. A partir de meados de 1526, as comunicações entre Espanha e Itália tornaram-se particularmente difíceis, face às grandes movimentações de exércitos das duas facções em conflito. Recorde-se, a este propósito, a carta enviada de Barcelona a

D. Miguel da Silva por Francisco Rodrigues, a 6 de Março de 1527, em que esse seu emissário relata os obstáculos que entravam o prosseguimento da sua viagem para Itália (*supra* III. 3). No rescaldo do saque de Roma, ocorrido a 6 de Maio de 1527, a circulação de correspondência era ainda mais incerta. Os próprios canais do correio diplomático, uma via relativamente eficaz, encontravam-se sujeitos a sérios condicionantes, que variavam consoante os corredores de comunicação disponíveis de momento para momento.

Mostra-o, além do mais, a correspondência trocada entre Castiglione e Aloisia Gonzaga durante este período. A 24 de Julho desse mesmo ano de 1527, Castiglione, de Valladolid, remete a sua mãe uma carta através de Domenico Pastorello, seu capelão, que estava prestes a partir para Roma em missão. Regista com apreensão que, das várias missivas que lhe tinha vindo a enviar regularmente, nada sabia, ou porque não lhe tivessem chegado, ou por uma eventual resposta se ter extraviado, «secondo la per-versità de' tempi» (*Lett.* n.º 1761, 3. 353).

Entretanto, em Palência, a 15 de Setembro acusa a recepção de alguma correspondência. O que mais o aflige é a «ruina de Roma, la qual cosa, anchorch'io mi sforzi passarla con minor affanno ch'io posso, pur holla sentita e sentolla nel core, e Dio sa quante volte la ho veduta in aere e preditta e scritta» (*Lett.* n.º 1765, 3. 358; vd. n. ad loc.). O passo em que alude à edição é sucinto:

Penso pur che M. Suardino hormai sarà giunto a Mantua, non replico le cose ch'io scrissi per lui eccetto, quando non fusse già fatto, ch'io supplico a V. S. a mandar subito Christoforo a Venetia per quello che importa a far stampar il mio libro, e di gratia V. S. non manchi.

(*Lett.* n.º 1765, 3. 358)

Castiglione aproveitara o regresso a Mântua do emissário de Federico Gonzaga, Giacomo Suardo (Soardi, Soardino ou Suardino). Apesar de insistir, a 15 de Setembro, recomendando a ida imediata de Tirabosco a Veneza, em conformidade com as instruções já dadas (*Lett.* n.º 1759, 3. 351-352), ele apenas se deslocará a essa cidade em Novembro, como se acabou de dizer (Tirabosco. Quondam 2000, 539-540). A 26 deste mesmo mês, Aloisia Gonzaga alegra-se com o feitor da família por a impressão se ir iniciar a breve trecho, «il che mi piaze», advertindo-o: «veditela ben perché questo serà gran spesa» (Aloisia Gonzaga. Quondam 2000, 541).

A 25 Junho de 1528, finalmente, Baldassarre Castiglione folheia *Il libro del cortegiano*, batido pelos tipos de Aldo. O seu gesto descreve um projecto de vida, inscrito em fólhos de faustos, alegrias e tantas tribulações. A dilecção que apesar de tudo o move é refreada pela leitura. Colige de imediato uma lista de emendas que envia a Nicola Maffei (num anexo que se perdeu), com instruções para que as introduza em «tutti quelli [libri] che gli virranno nelle mani» (*Lett.* n.º 1771, 3. 372; vd. n. ad loc.).

Alguma alteração devia ter sido entretanto feita no acordo contratual com Andrea d'Asola e Gian Francesco. Da já citada carta, enviada a Tirabosco também de Mozón em Junho, resulta que conta afinal com 100 exemplares e não com 130 (*Lett.* n.º 1770, 3. 370; *supra* IV. 6).

Multiplifica-se em esforços para encontrar meios adequados ao transporte. A Tirabosco, nessa mesma missiva, pede a remessa de 49 exemplares, juntamente com o impresso em pergaminho, através do porto de Génova, por intermédio de Selvago de Negrón ou de Nicolao Lomelino (*Lett.* n.º 1770, 3. 370; Lomelino era membro de uma família de empreendedores genoveses ligada ao

comércio marítimo português). Quando escreve a Nicola Maffei e lhe envia a errata, começa por lamentar não possuir exemplares, de forma a mais eficazmente levar à prática o seu plano de ofertas (*Lett.* n.º 1771, 3. 371-372). Três meses volvidos, nada avançou. A 10 de Setembro, de Madrid, lamentando-se à mãe de «tempi [...] tanto mali che non so come si potria hora mandare li detti libri», reitera o pedido, mas com outra ideia (*Lett.* n.º 1775, 3. 374-375; vd. n. ad loc.). Serão 70 exemplares, a enviar igualmente através de Génova mas por Giovan Battista Fornari, futuro *Doge*. A solução não foi porém eficaz, se a 27 de Dezembro continuava a recordar a Aloisia Gonzaga «cosa [che] desidero molto», sem esconder o cansaço (*Lett.* n.º 1777, 3. 376; vd. n. ad loc.).

Da situação que acabou de ser apresentada resulta que, apesar das tantas contingências, a impressão foi realizada com relativa presteza. O texto enviado em Abril de 1527 de Valladolid para Veneza terá começado a ser batido em letra de forma, na melhor das hipóteses, em finais de Novembro. Estava impresso e pronto desde Abril de 1528. Tudo levou entre quatro a cinco meses, o que corresponde a um lapso cronológico bastante contido, em confronto com os primores tipográficos planeados pelo seu autor e com os cuidados esperados do excepcional grupo de estudiosos reunido em torno dos prelos. Castiglione recebeu uns poucos de exemplares em Junho, sem que haja indícios de que alguma vez lhe tenha chegado a encomenda com os 70 volumes.

Vários são os factores que acusam a aceleração de tempos.

Em Veneza, a configuração linguística do texto foi sujeita a revisão, no sentido de o aproximar do padrão toscano. A questão da língua estava ao rubro. Esse trabalho de revisão deve-se a Giovan Francesco Valier (ou Valerio), um humanista veneziano que desempenhou cargos políticos e que Castiglione conhecera em Roma. O manuscrito de tipografia L é um códice massacrado por emendas sobre emendas (*supra* IV. 2). Anteriormente revisto com afinco por Castiglione e por outras mãos, depois de chegar a Veneza foi ainda emendado não só por Valier, mas também por membros daquele círculo que acompanhou todo o processo. Foram incorporadas emendas de Marco Antonio Flaminio e o próprio Pietro Bembo, no mês de Março de 1528, em Pádua, dedicava-se à emenda de pelo menos alguns cadernos das provas (Bembo. Quondam 2000, 541-542).

Apesar de *Il cortegiano* contar com um corrector da craveira

do autor das *Prose della volgar lingua*, acabadas de editar em 1525, o texto que foi impresso redundou numa voragem de descontinuidades, conforme o seu autor logo notou (*supra* IV. 7).

As proporções desta vaga de fundo podem ser exemplificadas logo a partir do lexema *cortegiano*, presente no seu título. A forma sem duplicação da consoante *g* segue a norma toscana arcaica, já acreditada por Boccaccio e depois por Maquiavel e pelo próprio Bembo. Contudo, não deixam de se verificar variações na morfologia do singular e no vocalismo do plural (índices de Quondam. Castiglione 2016, 2. 355):

- *cortegian*, 24 ocorrências;
- *cortegiano*, 249 ocorrências;
- *cortegiani*, 14 ocorrências;
- *cortigiani*, 1 ocorrência.

A rapidez e o nervosismo da caligrafia de Valier, conforme foram captados por Quondam (Quondam 2016, 89), denunciam o ritmo acelerado com que procedeu à revisão. Além disso, o método seguido não seria o mais racional, se na passagem do manuscrito de tipografia L, já corrigido, para a versão impressa, foram ainda introduzidas 4 000 alterações, num livro com 122 fólhos.

Era ponto assente que a impressão tinha de avançar o mais depressa possível.

Vários factores instigavam nesse sentido. Em termos imediatos, um dos mais prementes, se não o mais premente, decorria do perigo que fosse feita uma edição-pirata da obra, a partir do manuscrito divulgado por Vittoria Colonna (*supra* IV. 4). Se este era um motivo decisivo, outros fantasmas assolavam porém o espírito de Castiglione. Atravessava uma das fases mais críticas do seu desempenho, o que tanto mais lhe devia pesar, em função quer do coturno da experiência acumulada, quer da elevação e das responsabilidades do cargo que desempenhava (*supra* II. 8. 1; III. 3). Também no plano pessoal não lhe faltavam problemas.

Partira de Roma em Outubro de 1524, não sem cautelas relativamente à missão, mas atraído pelo alto lugar. Coube-lhe afinal representar Clemente VII junto de Carlos de Habsburgo no momento em que o Pontífice e o Rei de França se uniram na liga de Cognac, uma aliança fatal, em cujas negociações foi aliás incumbido de participar. Firmada em Maio de 1526, desencadeou por parte do Império uma reacção, cuja violência se foi acumulando em crescendo, até culminar com o saque de Roma a 6 de Maio de 1527.

Não só tinha previsto esse cenário catastrófico para o equilíbrio italiano e europeu, como procurara que fosse posta em prática uma estratégia que o acautelasse. Caía por terra o projecto pelo qual lutara durante toda a sua carreira e que com clarividente insistência defendera, perante actores determinantes da geo-estratégia europeia. Apesar disso, a realidade dos factos superava tudo quanto podia ter imaginado e temido.

Bem se compreende a mágoa provocada pelas culpas que lhe foram imputadas não só por Clemente VII, aos olhos de quem

falhara o dever de evitar a radicalização do conflito e o saque, como também por sectores que lhe apontaram cumplicidades com Carlos de Habsburgo. Na longa missiva ao Pontífice, enviada de Burgos a 9 de Novembro de 1527, reporta toda a série de negociações que esforçadamente empreendera antes da catástrofe. O peso que carrega sobre os ombros é bem traduzido pela retórica de uma carta ao chefe da Igreja na qual não se coíbe de comparar o valor da palavra de um cristão e de um turco, aproximando-os:

Però non dirò altro per escusarmi de l'haver creduto troppo della buona mente de l'Imper.^{re} che le parole formali, che sono nella med.^{ma} lettera scritta in nome di V. S.^{tà}, cioè, che anchorché li fatti del Vice Re fussero disimili alle parole del generale, nondimeno il general giurava et affermava di modo quello che da parte di S. M.^{tà} offeriva, che ad un tal principe saria parso gravissimo errore non prestare fede. Appresso che una lettera portata per il S.^r Cesare Ferramoscha, spinse ogni dubbio dell'animo di V. S.^{tà}, e che s'il Turcho gli avesse mandato a dire quelle parole, havrebbe prestato fede.

(*Lett.* n.º 1767, 3. 361; vd. n. ad loc.)

A palavra do Imperador ou a palavra do Geral da Ordem de São Francisco: tão convincente como a de um turco. Um odor de entrelinhas volatiliza as negociações do Rei de França com os turcos, por ele instigados a atacar a Hungria no objectivo de debilitar Carlos de Habsburgo (*supra* III. 3).

Estava-se no Outono de 1527, à altura de um outro dissabor, aquele que levou Castiglione a dirigir-se a Vittoria Colonna, falando de *furto* (*Lett.* n.º 1766, 3. 358-360).

Nos tempos que se seguiram, essa exasperação não conheceu

tréguas. Subiu até de tom, como o mostra a diatribe com Alfonso de Valdés e a célebre carta que lhe dirigiu, escrita em Madrid no mês de Setembro de 1528 (*Lett.*, 3. 638-666; n. ad loc.), em resposta a uma outra sua. Mais do que uma carta, parece uma invectiva. O influente Secretário de Carlos de Habsburgo respirava ares erasmianos, o que já por si não devia agradar a Castiglione. Além disso, o estilo brusco da sua diplomacia nada tinha a ver com o desempenho de um Núncio que continuava a tentar abrir espaços de negociação. Perante os breves com que Clemente VII, a seguir ao saque, intimidou Carlos de Habsburgo (*supra* III. 3), Valdés redigira um *Diálogo* em que responsabilizava a dissolução de costumes da Santa Sé por uma catástrofe que considerava ter sido castigo divino.

O panfleto manuscrito começou a ganhar gradual difusão, tendo também chegado às mãos de Castiglione. Na longuíssima carta a Valdés, por um lado, defende o Pontífice, que em seu entender nunca pensara em prejudicar o Imperador mas tão só em defender a Igreja. Por outro lado, justifica o Imperador, que devia ser desculpado. Entre os dois, fica o Secretário imperial, que arrasa e humilha, chegando a acusá-lo de impio. É um retrato significativo das preocupações e das agitações que o dominavam.

Castiglione não se conformava com a nova ordem europeia. Apesar de as suas condições de saúde vacilarem cada vez mais, perseverava numa acção apaziguadora, absorvido em negociações e nas tantas deslocações requeridas pelos seus objectivos diplomáticos. A viagem até Espanha tinha-o desgastado muito e as sezões que nesse ano o afectaram prolongaram-se.

O seu estado de desânimo foi-se acentuando de tal modo que na correspondência com a mãe as referências a «li nostri puttini» passam a rarear. Dirige-se-lhes numa das suas últimas cartas, que

já foi comparada a um testamento espiritual (*Lett.* n.º 1773, 3. 373; n. ad loc.). É escrita em latim e enviada de Mozón a 13 de Julho de 1528.

Além disso, o cargo assumido em Espanha não lhe trouxe as vantagens que esperava. Os constrangimentos a que se via sujeito vão aflorando na sua correspondência, por vezes de forma incisiva, como na missiva que envia de Toledo a Giovan Matteo Giberti, a 5 de Junho de 1525: «che pur è strana cosa ch'io cosí tardi e senza un denaro d'intrata de Chiesa habbia dato principio di esser ecclesiastico» (*Lett.* n.º 1647, 3. 87; n. ad loc.).

A acrescentar a todos esses problemas, a rapidez com que Castiglione desejava ver o seu livro batido em letra de forma confrontou-se com as exigências contratuais dos impressores (*supra* IV. 7). Parece que, das tantas tipografias existentes em Veneza, só os prelos dos continuadores de Aldo Manuzio correspondessem àquele requinte que adoptara como estilo de vida e que com a passagem dos anos fora apurando. Além de ter escolhido os tipos de Aldo, o formato em 2.º e a tiragem de alguns exemplares em papel real, predispôs ofertas generosas, tendo ainda previsto a encadernação de alguns exemplares e um programa luxuoso para um exemplar em pergaminho (*Lett.* n.º 1770, 3. 370-371; *supra* IV. 6).

Se Andrea d'Asola e Gian Francesco geriam a contabilidade da tipografia com mão de ferro, um livro com essas características não se fazia sem uma participação significativa.

O manuscrito de tipografia L não contém a dedicatória nem o texto da introdução, como se disse (*supra* IV. 2). Os fólhos que, na impressão, lhes correspondem, fazem parte de um duerno que foi acrescentado depois de o resto do livro ter sido batido. Este é um dado indiscutível, acertado a partir de uma base material.

A dedicatória e a introdução entraram nos prelos num segundo momento, quando o livro já tinha sido composto e impresso. Daí a necessidade de acrescento do duerno inicial que os compreende. O volume organiza-se em fascículos, correspondendo cada um deles a uma folha que é dobrada duas vezes (4 fólhos) e depois de novo, de modo a completar oito fólhos (4+4), ou seja, um caderno. Exceptua-se quer o primeiro fascículo, com dois fólhos iniciais e dois outros com a dedicatória e a introdução, quer o último, o que neste segundo caso se deve a razões práticas.

Como o primeiro caderno já impresso, que é aquele em que começa o I livro de *Il cortegiano* com a dedicatória a Alfonso Ariosto, fora identificado com a letra -a- (fig. 3), o novo fascículo que lhe é anteposto teve de ser referenciado com recurso a outra sinalética, para não confundir os encadernadores. Por isso foi assinalado com um asterisco (fig. 2). No cólofon composto e batido quando o trabalho tipográfico estava em fase de conclusão, regista-se (fig. 5):

* a b c d e f g h i k l m n o p
Tutti sono quaderni fuor che *, che è duerno, & p, che è terno

Nesta cadeia de dados, existe um elo em falta, criando um vazio que, perante a informação que actualmente se detém, permanece incolmatável. Não é possível asseverar, por via documental, como chegou o texto da epígrafe dedicatória e da introdução a Veneza, se as duas peças chegaram em simultâneo ou em momentos distintos, se houve intervenção de outras mãos, que não a de Castiglione, na elaboração da introdução, e de que tipo de intervenção se tratou. Apesar disso, há algumas hipóteses que como tal podem ser colocadas e sustidas por via indicial, a partir da análise dos dados que se possuem.

Se Andrea d'Asola e Gian Francesco, em fins de Novembro ou inícios de Dezembro de 1527, estivessem em posse dos dois paratextos, teriam com certeza começado metodicamente o seu trabalho pela respectiva composição e impressão. Por conseguinte, quando Castiglione, em Abril de 1527, enviou o manuscrito para Veneza através de Bartolomeo Navagero, irmão do embaixador Andrea Navagero, não tinha ainda certezas acerca do dedicatário do livro. Manteve muito provavelmente a dedicatória, a Alfonso Ariosto, falecido a 29 de Junho de 1525, a qual se repete no começo dos quatro livros, além do mais, para obviar aos tempos, dada a pressa que se impôs a todo o processo (*supra* IV. 8).

Os termos em que, no paratexto da introdução inicial que foi acrescentada, explicita quem é o dedicatário, mostra que Castiglione está ciente do problema que enfrenta: «morto è il medesimo messer Alphonso Ariosto a cui il libro è indirizzato» (*Cort.*, I. 11). Alfonso Ariosto é recordado como dedicatário, em nome de um vínculo temporal, mais do que num acto de dedicatória, dado que falecera. Castiglione está ciente disso. Contudo, não tem outro nome a quem dedicar a obra.

Nada permite asseverar que os dois textos, um de dedicatória,

outro de introdução, tivessem sido escritos ou enviados para Veneza ao mesmo tempo. Não existe prova documental que sustenha o seu envio simultâneo. Essa ausência abre um vazio, e por isso não pode ser tomada como razão liminar de que os dois paratextos tenham sido expedidos simultaneamente. Trata-se, pois, de um factor não impeditivo da dissociação da cronologia, por via documental. Desta feita, é igualmente admissível que tivessem sido escritos ou remetidos para impressão autonomamente.

Por conseguinte, há que proceder por via textual. Esse vazio de prova documental cria um espaço que dá credenciais metodológicas à análise textual das duas peças. Como se mostrou, trata-se de paratextos integrados em tipologias diferenciadas (*supra* I. 8). Dedicatória e introdução têm autonomia genológica e genética. Em termos genológicos, cada uma delas responde a modelos de género paratextual diversificados. Em termos genéticos, dedicatória e introdução são resultado de movimentos de criação distintos.

A ausência não só do louvor de D. Miguel da Silva, como também de uma única menção que seja ao seu nome, o elogio da «língua lombarda» e a manutenção da dedicatória a Alfonso Ariosto dos quatro livros de *Il cortegiano* são alguns dos sintomas da indefinição dos objectivos de Castiglione relativamente à solução a dar à questão do dedicatário (*supra* I). Mais do que isso, expõem a inexistência de uma instância pragmática que identificava com precisão um destinatário individualizado.

Esse desvio tem vindo a ser sintomaticamente assinalado e reconhecido pelo horizonte de expectativas dos seus leitores. Depois da dedicatória inicial a D. Miguel da Silva, esperar-se-ia um texto que explicitasse os motivos da homenagem, louvando o dedicatário e apresentando a sua relação com a obra. Da não correspondência a essas expectativas em termos de género para-

textual, resultaram quer a sua assimilação, por defeito, a uma carta dedicatória, quer uma hermenêutica das suas estranhezas.

A questão genológica é precedida pela questão genética. Quando escreve a introdução, Castiglione, além de não deter ainda certezas acerca do novo dedicatário da obra, não aponta para esta instância pragmática. A construção discursiva não visa uma função nem objectivos dessa ordem. Se a preocupação causada pela atitude de Vittoria Colonna, num momento que para Castiglione é de grandes tribulações, pode justificar a exposição dos motivos pelos quais *Il cortegiano* é intempestivamente impresso, não há motivos plausíveis que expliquem a radical ausência de uma única referência que seja a D. Miguel, por parte do mestre de cortesia que tanto o admirava e respeitava (*supra* III).

Sem a indicação do nome do destinatário, a impressão não podia avançar. O modelo gráfico previa o início de cada um dos quatro livros com a dedicatória a Alfonso Ariosto em capitais de *quadrata*: «IN MAIUSCULE», é a indicação para impressão registada no manuscrito L. O tratamento da dedicatória devia pois manter a homogeneidade tipográfica e tipológica, por questões essenciais de equilíbrio na formatação (*supra* I. 5).

A ausência de dados acerca do momento em que Baldassarre Castiglione enviou os paratextos para Veneza não permite fazer recuar a ideia da dedicatória a D. Miguel da Silva a um período pretérito da sua biografia. Se dúvidas houvesse quanto à introdução, seria o próprio autor a declarar que foi escrita em Espanha: «Ritrovandomi adunque in Ispagna, [...]» (*Cort.*, I. 11).

Em termos conceptuais, a genética da dedicatória é posterior à da introdução. Aos fundamentos de ordem hermenêutica que o sustentam, conforme acabaram de ser apresentados, outros se podem acrescentar, de ordem biográfica.

Em Roma, Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva cruzaram-se nos corredores da diplomacia e conviveram nos círculos do Humanismo romano. É possível identificar a sua presença simultânea nessa cidade durante períodos precisos, não havendo uma troca recíproca de correspondência a registrar. Com efeito, chegaram a Roma por caminhos diferenciados, tendo representado posições diplomáticas não coincidentes, através de um estilo dotado de referências sociológicas, históricas, geo-estratégicas e até pessoais específicas. Viviam num mesmo ambiente, partilhavam a mesma esfera de erudição, e como tal seria com certeza mútua a admiração que nutriam, mas Castiglione não incluiu D. Miguel no círculo de amigos e eruditos a quem deu a ler o manuscrito do livro que lhe havia de dedicar.

A sua correspondência mostra bem que as relações que mantiveram em Roma eram protocolares, acusando contudo uma aproximação na sequência da partida de Castiglione para Espanha e do regresso de D. Miguel a Portugal, no contexto da diplomacia ibérica (*supra* III).

À diversidade das suas posições no seio de um quadro político-diplomático muito complexo, sobrepôs-se um contexto de cumplicidades peninsulares. Eram afinal dois exilados. Se para o primeiro a Espanha foi madrastra, o segundo nem chegava a ser um filho pródigo de regresso a casa por sua livre vontade. Castiglione viu-se numa situação delicadíssima, perante a evolução sofrida pelo quadro político europeu, ao que se acrescentaram constrangimentos económicos, problemas de saúde e tribulações com um livro que era um projecto de vida. Por sua vez, as aflições vividas por D. Miguel eram as da Santa Sé, aumentadas porém pelo desempenho que lhe cabia assumir, entre a posição de neutralidade que o Escrivão da puridade tinha de representar e as suas con-

vicções pessoais. Ao primeiro, a escassez dos dias não deu muitas oportunidades. Ao segundo, restava a intervenção mecénática.

Deve-se a D. Miguel, como tudo leva a crer, a criação do neologismo *portogallità*. Usa-o numa carta, escrita em italiano, enviada a Blosio Palladio em 1537, para apresentar ao seu interlocutor os hexâmetros do *De aqua argentea* (Silva. Deswarte 1989, 141). Sintomaticamente, é a língua italiana a configurar projectos que visam transvasar para solo português, programaticamente, os mais excelentes modelos do Renascimento italiano. Chama-lhe *portogallità*.

Os olhares do Núncio e do Escrivão da puridade coincidiam num ponto, que era uma miragem de *institutio*, cidade terrena e cidade eterna. Esse ponto de convergência não foi alcançado no Belvedere de Roma, onde afinal não chegaram a morar simultaneamente. Foi quando ambos estavam na Península Ibérica que esse projecto de *institutio* vingou, sob a forma de livro. Afinal, a distinção da obra tipográfica dos herdeiros de Aldo Manuzio é tanto pertença de Baldassarre Castiglione, como o é de D. Miguel da Silva.

Apêndice I

Descrição do exemplar de *Il libro del cortegiano* de Baldassarre Castiglione existente na Biblioteca Central da Marinha, Belém

Existe na Biblioteca Central da Marinha um exemplar da edição *princeps* de *Il libro del cortegiano*. Tem vindo a escapar aos repertórios internacionais e é o único até à data referenciado em bibliotecas portuguesas. Pertence ao fundo antigo dessa instituição, o qual é composto por cerca de 8 000 volumes e foi incorporado no seu acervo logo a seguir à respectiva fundação, em 1836. Esse espólio proveio do Depósito das Corporações Extintas, instalado em Lisboa no convento de São Francisco. Aí fora acumulado um rico património livreiro resultante da expropriação das ordens religiosas, extintas em 1834.

A incorporação, que ocorreu entre 1836 e Julho de 1839, deve-se à iniciativa e ao empenho do seu primeiro director, o capitão-de-fragata D. Gastão Fausto Câmara Coutinho. É documentada pela *Relação dos Livros que do Depozito Geral de S. Francisco da Cidade passarão a esta Bibliotheca, na conformidade das Portarias expedidas pelo Ministerio do Reino, até ao mez de Julho de 1839*, catálogo manuscrito depositado na Biblioteca Central da Marinha que foi assinado por D. Gastão Fausto Câmara Coutinho com data de 14 de Agosto de 1840 (Ms 440 RDe5 29). Na secção «Sciencias e Artes» regista-se: «Castiglione=Conte Baldesar=El Cortegiano – 1 vol. fol. Venetia. 1528» (fol. 51).

Frontispício

IL LIBRO DEL CORTEGIANO / DEL CONTE BALDESAR / CASTIGLIONE.
[gravura de âncora com delfim enlaçado, símbolo de Aldo Ma-
nuzio] AL DVS.

Hassi nel priuilegio, & nella gratia ottenuta dalla Illustrissima
/ Signoria che in questa, ne in niun'altra Citta del suo /dominio
si possa imprimere, ne altroue / impresso uendere questo libro /
del Cortegiano per .x. anni / sotto le pene in esso / contenute.

No canto superior direito do fôlio do frontispício uma mão
com escrita trabalhada, característica do século XVIII, escreveu:

«Illena L^{da}
Illm^o e Rm^o S^{or} Dom»

A primeira linha corresponderá ao nome da possuidora do
livro. A abreviatura L^{da} é geralmente utilizada para o nome de
família Lacerda.

A segunda linha encontra-se incompleta, dela constando
apenas o título da personalidade à qual o exemplar seria possivel-
mente dedicado.

Mais abaixo, uma anotação a lápis regista, em escrita do sécu-
lo XIX, o que será uma informação para catalogação:

«Sciencias e ar- / tes»

Um carimbo com a gravura de uma âncora e a epígrafe
«BIBLIOTECA CENTRAL DA MARINHA» em capitais é apostado ao lado
da gravura, exteriormente. É posterior a 1910.

Cólofon

In Venetia nelle case d'Aldo Romano, & d'Andrea d'Asola / suo Suocero, nell'anno M.D.XXVIII. / del mese d'Aprile. // [p v v = 122 v].

Um carimbo, igual ao que acabou de ser descrito, é aposto abaixo da gravura, centrado.

Conteúdo

Título [*i]; dedicatória: AL REVERENDO ET ILL. S. D. MICHEL DE SYLVA VESCOVO DI VISEO. // *ii; introdução, *ii-[*iv]; IL PRIMO LIBRO DEL CORTEGIANO / DEL CONTE BALDESAR CASTI / GLIONE A MESSER ALPHON / SO ARIOSTO // a-[d ii v]; IL SECONDO LIBRO DEL CORTEGIANO / DEL CONTE BALDESAR CASTI / GLIONE A MESSER ALPHONSO / ARIOSTO. // d iii-[h vii v]; IL TERZO LIBRO DEL CORTEGIANO / DEL CONTE BALDESAR CASTI / GLIONE A MESSER ALPHONSO / ARIOSTO. // [h viii]-[m iii v]; IL QUARTO LIBRO DEL CORTEGIANO / DEL CONTE BALDESAR CASTI / GLIONE A MESSER ALPHONSO / ARIOSTO. // m iiiii-[p v v]; cólofon [p v v]; [gravura de âncora com delfim enlaçado, símbolo de Aldo Manuzio] AL DVS. [p vi v]; folha manuscrita na frente e no verso acrescentada na encadernação (*infra*).

Um carimbo com a gravura de um escudo coroadado e a epígrafe BIBLIOTHECA DE MARINHA é aposto duas vezes no fl. *ii, uma no espaço superior esquerdo reservado à iluminura inicial, outra a meio da margem exterior. É anterior a 1910.

Formato

Em 2.º; (h) 308 x (l) 195 mm; diagonais da mancha tipográfica 258 x 258 mm; «* a b c d e f g h i k l m n o p / Tutti sono quaderni fuor che *, che è duerno, & p, che è terno» [p v v = 122 v]; 122 fólhos não numerados continuamente, mas referenciados por fascículo com um asterisco no duerno inicial e seguidamente com uma letra na face da primeira dobra de cada fascículo, cujos fólhos são numerados no rosto com numeração romana.

Encadernação

Em carneira castanha mosqueada (h) 317 x (l) 199 mm, lombada decorada com quatro motivos floreados e filetes de barras horizontais gravados a ouro, à altura dos nervos; sobreposição de rectângulo de carneira vermelha, entre os dois nervos superiores, com (h) 400 x (l) 300 mm, onde se lê também em gravação a ouro: BALDESAR CASTIGLIONI / IL LIBRO / DEL / CORTEGIANO. É característica do século XX e encontra-se em bom estado de conservação.

Estado

Sinais de insectos no frontispício e nos primeiros fólhos; sinais de humidade e de manuseamento; encadernação em bom estado.

Referências ao exemplar

Coelho, Avelãs; Luís Freire; Pedro Coelho. 2004. *Catálogos das obras da Biblioteca da Marinha (sécs. XV a XX)*. Lisboa: Comissão Cultural da Marinha [CD rom], ad loc.

Aposições manuscritas

Ao longo dos fólhos, são registadas várias intervenções manuscritas a tinta sépia de pelo menos duas qualidades.

O texto foi sublinhado em continuação. Há algumas notas e alguns sinais de chamada de atenção à margem, mas são raros. Na introdução, acrescentam-se aos sublinhados anotações colocadas sobre várias palavras, no espaço interlinear, que correspondem à sua tradução. São registadas em português, acusando em alguns casos sinais de interferência com o castelhano, e um pequeno número delas é em castelhano.

Foi agregado, no final do volume, um fólho em papel mais fino e que revê, mas com a mesma medida do livro. Contém uma pequena antologia formada por cinco textos. Os três primeiros, que são orações em latim, ocupam o rosto do fólho até mais de metade. O quarto, uma oitava em italiano, ocupa o restante espaço do mesmo fólho. O quinto, também uma oitava em italiano, é transcrito no respectivo verso.

Distinguem-se duas escritas, a primeira para as orações, a segunda para as oitavas. São tipicamente humanistas e situam-se na segunda metade do século XVI. As penadas são irregulares, havendo marcas de excesso de tinta.

No primeiro caso, as ligaduras entre os caracteres, o espaçamento entre as palavras e as abreviaturas usadas mostram cuidados próprios de quem possui familiaridade com a prática de escrita e as suas regras

No segundo caso, uma escrita personalizada manifesta uma cultura gráfica modesta. A caligrafia dos caracteres tende a ser autonomizada e verificam-se derrames.

Transcrição semi-diplomática da antologia de poemas

I

Oratio devotissima dicenda genibus flexis quando vis ad
dormitorium ire

O Iesu dulcissime, Iesu pater dilectissime: tu mecum, queso, maneas hac nocte mecum dormias ut corpus somnum capiat, sed semper ad te vigilet, et omne malum caveat; me angelus custodiat et signo crucis muniat, hinc Sathan procul fugiat, et Iesus solus maneat: quos amo tecum colligas, in lecto cordis foueas, nec me nec ipsos deseras sed benedicens protegas, et in celum custodias. Amen.

TRADUÇÃO

Oração muito devota para dizer de joelhos quando queres
ir para o quarto de dormir

Ó dulcíssimo Jesus, Jesus, pai muito amado: tu comigo, te peço, estejas nesta noite; comigo durmas a fim de o corpo adormecer, mas sempre estar vigilante para ti e evitar todo o mal; a mim um anjo me guarde e me proteja com o sinal da cruz; daqui Satã fuja para longe e só Jesus fique: àqueles que eu amo recolhas contigo, acarinha-os no leito do coração e nem a mim nem a eles abandones, mas abençoando-os protege-os e guarda-os para o céu. Amen.

Alia oratio

Omnipotens mitissime Deus, respice propitius ad preces nostras, et libera cor nostrum de malarum tentatione cogitationum et Sancti Spiritus dignum fieri habitaculum merear, per Christum dominum nostrum. Amen.

TRADUÇÃO

Outra oração

Deus onnipotente e manso mais que todos, olha propício para as nossas preces e livra o nosso coração da tentação dos maus pensamentos e mereça ele tornar-se habitáculo digno do Espírito Santo. Por Cristo Nosso Senhor. Ámen.

Oratio dicenda ante confessionem

Deus inextimabilis munditiae et pietatis immense, conditor et reparator humani generis, qui confitentium tibi corda purificas, ut acusantes se ante conspectum clementiae tuae ab omni vinculo iniquitatis absolvis: virtutem et misericordiam tuam totis exoro gemitibus ut secundum multitudinem miserationum, mores de omnibus peccatis de quibus me acusat conscientia mea, puram mihi concedas agere confessionem veramque ex omnibus emendationem, qui vivis et regnas cum Deo Patre in unitate Spiritus Sancti Deus, per omnia secula seculorum.

TRADUÇÃO

Oração para dizer antes da confissão

Deus de pureza inestimável e de piedade imensa, criador e reparador do gênero humano, que purificas os corações dos que te confessam de tal modo que, quando se acusam perante o olhar da tua clemência, tu os absolves de todo o vínculo de iniquidade: suplico a virtude e a tua misericórdia, com todos os gemidos, a fim de que segundo a multidão das misericórdias livres de todos os pecados de que me acusa a minha consciência: dá-me fazer uma confissão pura e uma emenda verdadeira de tudo, tu que vives e reinas com Deus Pai, na unidade do Espírito Santo, por todos os séculos dos séculos. *Ámen.*

[transcrição e tradução de Aires A. Nascimento]

O Esicrabile Auaritia, o Ingorda
 Fame d'hauer' io nõ mi marauiglio
 ch'ad Alma Vile e d'altre macchie lorda
 si Facilmete dar possi di Piglio
 ma ch Tu meni legato ã una corda
 E ch Tu impiagi d'il medesimo Artiglio
 Alcũ ch p altezza era d'ingegno
 Se Te schiuar Potea d'ogni honor degno

Trata-se da I oitava do XLIII canto do *Orlando furioso*. Abre um momento de pausa reflexiva, formado por oito estâncias e colocado, como não raro acontece, em início de canto. Está em causa a questão da fidelidade conjugal, perante desafios colocados por formas de domínio e perante o confronto com atractivos materiais.

O texto transcrito aproxima-se da edição de 1532.

Soffia pur vento dicea se sai soffiare
 ch'in q'sta Notte, me ne voglio gire
 Io nõ sô Tuo vassalo e nõ d'il mare
 che mi possiate a forza retinire
 Sol' Agramãte mi puo comandare
 Et io contêta sono d'ubedire
 Et d'ubedire a Lui sempre mi Piace
 Perche guerriera so mai nõ amo Pace

Trata-se da IV estância do VI canto do II livro do *Innamoramento di Orlando*, de Matteo Maria Boiardo. Faz parte da introdução ao canto, na qual se apresentam as andanças de Rodamonte. Navega de África para França, no objectivo de lutar ao lado de Agramante contra os cristãos. A estrofe transcrita é proferida em discurso directo pelo pagão, que anseia vivamente por vento favorável à travessia.

Confrontado com a *princeps* (1495?) e com as edições mais difundidas no século XVI, o texto transcrito mostra características específicas. O 1.º verso é hipermétrico, com acrescento de «pur». As formas «contêta», no 6.º verso, e «guerriera», no 8.º verso, declinam no feminino o discurso directo de Rodamonte. Estas alterações sugerem um novo sentido metafórico que desloca a intrepidez do guerreiro pagão para o campo da doçura lírica, com declinação no feminino. No contexto sócio-cultural do século XVI, a modéstia da cultura gráfica de quem escreve adapta-se a um perfil feminino. Teria uma certa familiaridade com a língua italiana, com tendência para a sonorização e>i. Aliás, a formulação «con Deo Patre», no final da terceira oração transcrita, em vez de «cum Deo Pater», denuncia um substrato linguístico italiano.

Apêndice 2

Transcrição dos registos de D. Miguel
da Silva na Universidade de Siena

A frequência da Universidade de Siena por D. Miguel da Silva é atestada por dois registos do arquivo desta instituição, compilados por Giovanni Minnucci em *Le lauree dello studio senese all'inizio del secolo XVI. II (1507-1514)* (1984. Milano: A. Giuffrè). Correspondem aos itens n.º 56 e n.º 82, que a seguir se transcrevem integralmente.

I

56. Anno d. M.ºD.ºx.º, indict. xiii, die — 21 maii —, magnificus d. Antonius Sancez Portugallensis, alme Universitatis Studii Senensis rector dignissimus, in u.i. promovendus, fuit presentatus coram d. Bernardino Turritano vic. —, per — u.i. doctores — d. Antonium Bertium abbatem Rosanum, d. Antonium de Iordanis, d. Franciscum Burgesium, d. Alexandrum Petruccium —, d. Iohannem Batistam Sanctum et d. Simonem Burghesium de Senis promotores suos —.

Qui d. vic., visis etc., predictam admisit si et in quantum etc., et assignavit ei infrascripta puncta...

Die — xxviii — maii prefatus d. Antonius intravit collegium et examen, et fuit approbatus nem. discr. —. Rexcepit insignia a d. Antonio de Iordanis in forma solita etc. //

Actum Senis, in pal. archiep. —, coram et presentibus — d. Michaelae de Silva Lusitano. d. Aloysio Droviega. d. Georgio Machados, d. Georgio Farnandi et d. Antonio Mendem alias Ferreira testibus vocatis habitis et rogatis. Felitianus ser Nerii not. subscripsi. (II - 157r, 157v)

[pp. 45-46]

82. Anno d. M°.D°.xi, indict. xv, die — xxviii oct. —, d. Ferdinandus Ma<r>tini Lusitanus, in decretis bachalari<u>s, dioc. Vlisbonensis, doctorandus in u.i., per — d. Alexandrum Petruccium, d. Antonium de Venafro, d. Franciscum Burgesium, d. Simonem Burgesium, coram — d. Antonio Bertio abbate Rosano —, d. archiepiscopi vic., extitit pres<e>ntatus et per ipsum admissus. Qui statim assignavit sibi punta et horam pro publico examine faciendo...

Die dicto comparuit dictus doctorandus cum — suis compromotoribus, et presentavit se toto collegio doctorum, in aula archiep. congregato, et subivit publicum examen, in quo ita se gessit ut ab omnibus, nem. discr., fuit aprobatus, et per d. vic. doct. pronuntiatus, et per — d. Antonium de Venafro solitis insingnis insingnitus, intervenientibus luculentibus orationibus omni modo.

Acta fuerunt — Senis, in pal. archiep., coram d. Antonio de Azevedo, d. Michaele de Silva, d. Emanuelo de Silva, d. Antonio de Costa, scolaribus, et ser Filippo Antonii bidello testibus —. Felitianus ser Neri not. subscripsi. (II - 180r)

[pp. 59-61]

Apêndice 3

O exemplar de *Il libro del cortegiano*
possuído por João da Costa

A posse de um exemplar de *Il libro del cortegiano*, em edição não especificada, e as suspeitas que tal poderia inspirar à Inquisição são testemunhadas pelo processo instaurado em 1550 a João da Costa, principal do Colégio das Artes de Coimbra.

Mostra-o a declaração autógrafa, que dele faz parte, na qual o inquirido responde a uma questão que lhe fora colocada, a de se possuía algum livro proibido pelo *index*, além dos que já tinha afirmado fazerem parte da sua biblioteca pessoal. A pergunta foi-lhe dirigida a 20 de Agosto desse ano e a declaração, cuja primeira parte a seguir se apresenta, a partir da transcrição de Mário Brandão (1944. *O processo na Inquisição de Mestre João da Costa. Vol. 1*. Coimbra: Publicações do Arquivo e Museu de Arte da Universidade de Coimbra), foi lavrada no dia seguinte.

É por entre grandes cautelas e com extraordinária finura retórica que João da Costa, por um lado, procura mostrar o desvelo com que sempre acatou as proibições do *index* e, por outro lado, faz ressaltar a ingênia de ocupações de muito relevo, que não lhe deixaram tempo para proceder ao cotejo dos livros que possuía, e muito menos de os ler.

Ficamos a saber que Dante, Petrarca, Erasmo, *Il libro del cortegiano*, o *Decameron* e Sannazaro faziam parte da sua biblioteca de livros em italiano.

21 de Agosto de 1550

Declaração autógrafa de João da Costa

Ontem que foraõ xx dias deste mes dagosto me pergõtaraõ v.v. m.m. se me / lembraua ter algũ liuro defeso alem dos ã Ja tinha decrarados respõdilhe / que dalgũs me lembraua que eu naõ sey çerto serẽ defesos que eu os / poria em rol e o daria a v.v. m.m. o que fiz

Lembra me que estando eu em coimbra pareçeme que foy depois do fallecim^{to} / de mestre Andre me fuy a casa do doutor m^{te} paio roiz e lhe pergõtey / se tinha elle o catalogo dos liuros que eraõ defesos nestes reinos / polla Sancta Jnquisição elle me disse que si tinha Roguey lhe que / mo mãdasse emprestar que queria ver se auia algũ defeso antre / os meus liuros emprestoumo elle e eu o fiz tresladar e lembra me ã / ho tresladou hum collegial *por* nome hector nunes de goes filho de / fruytus de Guoes eu o ly todo e me pareceo ã naõ trazia nenhũ / liuro dos ã aly eraõ nomeados com tudo determinaua eu de Reuol / uer todos os meus liuros e lhes uer os titulos por mais seguridade / o que naõ fiz com os m^{tos} e grandes trabalhos ã todo aquelle tempo / ã eu seruy de p^{ri}ncipal no collegio tiue com fiquarẽ as cousas des/ mãchadas cõ a morte do p^{ri}ncipal e por ser a ereyçaõ e começo do colle/gio m^{to} nouo e ter necessidade de m^{ta} ordem e vigilância pera se / cõseruar e asy tambem mo mãdou elRey noso Soã ã em quãto elle / nã prouia de p^{ri}ncipal ã tiuesse eu vigilância e bom cuydado da / ordem e governança delle & outrosy ã desse ordem ã fossem as obras / por diamte | socederaõ depois cõ a uinda de m^{te} diogo o coneguo mil / paixoẽs e deferenças que eu tiue com

elle & outros muytos trabalhos / e uir eu três uezes a esta corte e
huã vez ao algarue de man^{ra} q̃ / nũqua tiue tpo nẽ vagar *pera* poder
Rauoluer os liuros e uer os / titulos e os coteJar cõ o catalogo nẽ
tiue tpo *pera* poder estudar / nelles por q̃ lhe Juro em boa verdade
q̃ tenho m^{tos} liuros em q̃ / não estudey ha quinze annos e outros
depois q̃ os tenho os não / abry e o mor estudo q̃ fiz em coÿbra
depois q̃ *pera* hy vim foy ver / hũ argumẽto em logica ou phiã
pera disputar aos sabados por q̃ / cada sabado faço fazer disputas
geraes asy aos gramaticos como / aos dos Cursos e todos os tres
cursos se ajuntaõ e cada curso da suas / cõcrusoẽs e disputamos
na capella do collegio tres horas antes / de Jantar e duas depois |.
Os liuros de q̃ não estou çerto se saõ / defesos saõ os seguĩtes.
Prim^{ra}mẽte em frãçes tenho. le batimẽt / des Receptes. clemẽt
marot. les quatre liures damadis les / economiques daristote. não
sey se tenho mais |. Em Jtaliano / tenho Petrarcha. el dante. La
pazzia. el cortijano. el decamerone. / le eglogue di cenazaro. não
me lembra se tenho mais |.

[pp. 34-35]

Baldassarre Castiglione
Cronologia

1478

Nasce a 6 de Dezembro, em Casatico, propriedade nos arredores de Mântua, filho primogénito do conde Cristoforo Castiglione (cavaleiro de armas ao serviço do marquês Francesco Gonzaga) e Aloisia Gonzaga (da família dos Gonzaga).

1492 ca.-

Segue as lições de Demetrio Calcondila e Giorgio Merula em Milão.

1499

Regressa a Mântua na sequência da morte no pai e entra ao serviço de Francesco Gonzaga, assistindo, integrado no seu séquito, à entrada do rei de França Luís XII em Milão.

1500

Desempenha funções de comissário militar em Castiglione Mantovano.

1503

Em Março descola-se a Roma, integrado na embaixada de Francesco Gonzaga a Alessandro VI. Dá apoio às investidas do Marquês em Nápoles e em Garigliano

1504-

Estabelece-se na corte de Urbino ao serviço do duque Guidubaldo da Montefeltro. Participa em campanhas militares ao lado do Duque. Recebe o comando de uma companhia e é designado *primario* da corte por Guidubaldo.

1505

Faz duas viagens a Roma, uma para acompanhar Guidubaldo, que prepara a guerra com Bolonha, outra para organizar a sua ida a Inglaterra, antes do que recebe o título de Cavaleiro.

1506-1507

Viaja até Inglaterra para receber, em nome de Guidubaldo, a Ordem da Jarreteira, imposta por Henrique VII.

1507

Desloca-se a Milão, ao serviço de Guidubaldo, numa embaixada ao rei de França, Luís XII.

1508

Morte de Guidubaldo, que celebrará na epístola *De vita et gestis Guidubaldi Urbini Ducis*, dirigida a Henrique VII, e passagem ao serviço do seu sucessor, Francesco Maria della Rovere.

1509-1512

Participa em várias campanhas militares (Agnadello, Mirandola, Bolonha, Ravenna) ao lado de della Rovere.

1510-1511

Faz várias viagens a Roma em missão diplomática.

1512

Em Março faz viagem secreta a Blois, representando della Rovere junto de Luís XII.

1513

Faz duas viagens a Roma, uma em Março, assistindo com della Rovere às cerimónias fúnebres de Júlio II e à coroação de Leão X, outra em Maio, como substituto do embaixador de Urbino junto da Santa Sé. Em Setembro recebe de della Rovere o condado de Novilara.

1513-1514

Dedica-se à primeira redacção de *Il libro del cortegiano*.

1514

Em estabelece-se em Roma, com poderes de representação para todos os actos de della Rovere.

1514?-

Participa nos «orti letterari» de Angelo Colocci e de Hanz Goritz.

1515

Faz viagem a Bolonha e em Dezembro defende della Rovere perante o rei de França Francisco I.

1516

Retira-se para Mântua, quando della Rovere perde Urbino e se exila nessa cidade. A 19 de Outubro casa com Ippolita Torelli de quem terá três filhos, Camillo, Anna e Ippolita.

1517

Faz viagem a Veneza no séquito de Federico Gonzaga.

1519

Entre Maio e Novembro está em Roma, como representante de Federico Gonzaga, que no ano seguinte será indigitado Capitão Geral das Milícias da Igreja. Escreve com Raffaello a carta a Leão X sobre a arquitectura do Renascimento.

1520

Em Julho estabelece-se em Roma como representante de Federico Gonzaga. Perde a esposa a 25 de Agosto.

1521

São-lhe retiradas as terras de Novilara por della Rovere, que recuperara o ducado de Urbino. A 9 de Junho recebe ordens menores.

1522

Em Novembro, quando a peste continua a dizimar Roma, regressa a Mântua.

1523

Integra o séquito de Isabella d' Este numa viagem a Veneza.

1523

Em Dezembro estabelece-se em Roma como Embaixador permanente de Federico Gonzaga.

1524

Em Julho Clemente VII comunica-lhe que o enviará a Espanha como Núncio apostólico. Em Outubro deixa Roma.

1525

Em Março é recebido em Madrid por Carlos de Habsburgo. Atravessa períodos de doença que se sucederão.

1527

Em Abril envia o manuscrito de *Il libro del cortegiano* para Veneza, a fim de ser impresso.

1527

São-lhe feitas acusações, na sequência do saque de Roma, pela Santa Sé e por outras instâncias.

1528

Publica *Il libro del cortegiano*, «In Venetia nelle case d'Aldo Romano, & d'Andrea d'Asola suo Suocero, nell'anno M. D. XXVIII. del mese d'Aprile.». Em Setembro redige a carta ao secretário de Carlos de Habsburgo Juan de Valdés.

1529

É designado Bispo de Ávila por Clemente VII com o apoio de Carlos de Habsburgo.

1529

Morre a 8 de Fevereiro em Toledo.

D. Miguel da Silva
Cronologia

1480 ca.

Nasce em Évora, filho cadete de D. Diogo da Silva de Meneses (preceptor do rei D. Manuel, que depois o eleva a I Conde de Portalegre, a Escrivão da puridade e a Vedor da fazenda real) e de D. Maria de Ayala (filha de D. Diego de Ayala, senhor das Canárias).

1492 ca.-

Frequenta a corte do Paço e faz os primeiros estudos na Universidade de Lisboa.

1508 ca.-

Frequenta a Universidade de Siena. Convive com membros das famílias Medici, Tolomei e Farnese. Irá recebendo benesses papais, em particular dos pontífices da família Medici.

1514-1515 ca.

Assume funções de Embaixador permanente de Portugal no Concílio de Latrão e junto da Santa Sé.

1515

Em Março assiste à entrada em Roma de Giuliano de' Medici, participando nas cerimónias.

1515

Faz parte do séquito que em Novembro acompanha Leão X na sua entrada em Florença e em Dezembro prossegue viagem com o Pontífice para Bolonha, onde este se encontra com o rei de França Francisco I.

1515?-

Participa nos «orti letterari» de Angelo Colocci e talvez de Hanz Goritz.

1517

É dedicatário de: Thome Magistri *per alphabectum, hoc est de mentorum ordinem attici eloquii, elegantie*, impresso em Roma por Zaccaria Calliergi.

1521

É acolhido pelos Rucellai em Prato e em Quaracchi.

1522-

Estancia na Toscana com o cardeal Giulio de' Medici, o cardeal Giovanni Salviati e Giovanni Rucellai. Em Agosto vai a Livorno, com o cardeal Giulio de' Medici e outros cardeais toscanos, saudar o novo papa Adriano VI, que partira de Espanha e se dirigia a Roma por via marítima, acompanhando-o em parte da viagem.

1522

É dedicatário de: *Il Petrarca*. impresso em Florença pelos herdeiros de Filippo Giunta.

1523-25

É *familiaris* de Clemente VII e frequenta o cenáculo de Giovanni Rucellai em Castel Sant' Angelo.

1525

É dedicatário de: *Delle lettere nuovamente aggiunte. Libro di Adriano Franci da Siena intitolato Il Polito*, impresso em Roma por Ludovico Vicentino e Lautizio Perugino.

1525-

É elevado a Escrivão da puridade de D. João III, sendo pelo menos desde 1524 Conselheiro régio.

1525

Em Julho parte de Roma para regressar a Portugal.

1525-

Trazendo no seu séquito Francesco da Cremona, promoverá nos anos seguintes obras magníficas de arquitectura à italiana na Foz do Douro, no Mosteiro de Santo Tirso, na catedral de Viseu e no Palácio Episcopal e nos Jardins do Fontelo, bem como a execução de peças de ourivesaria, pintura e decoração.

1526

É elevado a Bispo de Viseu por bula de 21 de Novembro de 1526 de Clemente VII, sendo sagrado em finais de 1528.

1527

Promulga as *Constituições feytas per mandado do muyto Reverendo señr ho seño dom Miguel da Silva bispo de Viseu e do Coselho D'ElRei: e seu escrivão da poridade*.

1528

É dedicatário de: *Il libro del cortegiano*. In Venetia nelle case d'Aldo Romano, & d'Andrea d'Asola suo Suocero, nell'anno M. D. xxviii. del mese d'Aprile.

1536

Faz peregrinação a Santiago de Compostela.

1537

Discute com André de Resende a autenticidade de uma epígrafe acerca da presença de Sertório em Évora, cabendo-lhe a primazia na sustentação da sua falsidade.

1537

Dedica o poema *De aqua argentea* a D. João III.

1538-1540

Apoia a viagem de Francisco de Holanda a Roma.

1538

Envolve-se na polémica acerca da abadia de Alcobaça, que D. João III deseja atribuir a seu irmão, o infante D. Henrique, e o papa Paulo III a seu sobrinho, o cardeal Alessandro Farnese.

1538

É-lhe negada, por D. João III, autorização para ir a Roma assistir ao Concílio de Trento, a convite de Paulo III.

1539-

A 19 de Dezembro é designado cardeal *in pectore* por Paulo III, que o nomeará publicamente a 2 de Dezembro de 1541 e o sagrará a 6 de Fevereiro de 1542 em Roma.

1540-

A 22 de Julho abandona Portugal sem autorização de D. João III. Entre Setembro deste ano e Janeiro do ano seguinte detém-se em Bolonha.

1541-1542

Entre Fevereiro de 1541 e Janeiro do ano seguinte detém-se em Veneza, estabelecendo-se depois em Roma.

1542

Em Janeiro, é desapossado de todos os bens e prerrogativas e desnaturalizado por D. João III, que proíbe contactos de qualquer português com D. Miguel.

1542-

A 6 de Fevereiro recebe o título de cardeal dei Santi Apostoli, recebendo depois, a 5 de Outubro de 1543, o de Santa Prassede; a 27 de Junho de 1552, o de San Marcello; a 29 de Novembro de 1553, o de San Pancrazio; e a 11 de Dezembro de 1553 o de Santa Maria di Trastevere.

1542, 1543

É dedicatário de duas edições de *Il Petrarca*, impressas em Veneza por Bernardino Bindoni Milanese, cujo texto é em tudo semelhante à edição florentina de 1522.

1542-1543

É enviado por Paulo III a Carlos de Habsburgo, numa embaixada de paz que redonda num falhanço.

1544-1545

É designado por Paulo III, a 9 de Janeiro, emissário nas Marche e no ano seguinte legado de Fermo e legado de Bolonha.

1548

Regressado a Roma, promove a reestruturação de San Jacopo in Settignano por Giovan Paolo dal Colle di Borgo San Sepolcro.

1549

É elevado a Bispo de Massa e Populonia.

1556

Morre a 3 ou a 5 de Junho em Roma.

Bibliografia

Obras de Baldassarre Castiglione

1528 [Abril]. *Il libro del cortegiano*. Venezia: nelle case d'Aldo Romano, & d'Andrea d'Asola suo Suocero.

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k315634m/>

<https://books.google.pt/books?id=3cKynQAACAAJ&dq=1528>
(consultados em 30-03-2017).

1528 [Outubro]. *Il libro del cortegiano*. Firenze: Guinta.

<https://archive.org/details/ILibroDelCortegiano1528>

(consultado em 30-03-2017).

1947. *Il libro del cortegiano*, annotato e illustrato da Vittorio Cian. Firenze: Sansoni.

<https://books.google.pt/books?id=5IAKAwAAQBAJ&pg=PA55&dq=cortegiano>

(consultado em 30-03-2017).

1968. *La seconda redazione del Cortegiano*, ed. critica Ghino Ghinassi. Firenze: Sansoni.

1990. *Il libro del cortegiano*, ed. Amedeo Quondam, note Nicola Longo. Milano: Garzanti.

2012. *The Early Extant Manuscripts of Baldassar Castiglione's «Il libro del cortegiano» (transcriptions)*, ed. Olga Zorzi Pugliese; Lorenzo Bartoli; Filomena Calabrese; Adriana Grimaldi; Ian Martin; Laura Prelipcean; Antonio Ricci. Victoria University in

the University of Toronto.

<https://tspace.library.utoronto.ca/handle/1807/32401>

(consultado em 30-03-2017).

Cort. 1. / 2. = 2016. 1. *Il libro del cortegiano. La prima edizione nelle case d'Aldo Romano e d'Andrea d'Asola suo suocero, Venezia, aprile 1528.* 2. *Il manoscritto di tipografia (L) Biblioteca Medicea Laurenziana, Ashburnhamiano 409, a cura di Amedeo Quondam.* 2 vols. Roma: Bulzoni.

Lett. 1. /2. /3. = 2016. *Lettere famigliari e diplomatiche, a cura di Guido La Rocca; Angelo Stella; Umberto Morando, lettera ad Alfonso Valdés a cura di Paolo Pintacuda, nota al testo di Roberto Vetrugno, nota alle illustrazioni di Luca Bianco.* 3 vols. Torino: Giulio Einaudi.

2006. *Vita di Guidubaldo duca di Urbino, a cura di Uberto Motta.* Roma: Salerno.

Outras obras

Ariosto, Ludovico. 1909 / 1911 / 1913. *Orlando furioso secondo le stampe del 1516, 1521, 1532*, a cura di E. Ermini. 3 vols. Roma: Società Filologia Romana.

<https://archive.org/stream/orlandofuriososeo3ario#>
(consultado em 30-03-2017).

Boscán, Juan; Garcilaso de la Vega. 1543. *Las obras de Boscán y algunas de Garcilaso de la Vega repartidas en cuatro libros*. Barcelona: Carlos Amorós.

<http://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmctx380>
(consultado em 30-03-2017).

Garcia de Resende. 1990. *Cancioneiro geral*, fixação do texto e estudo Aida Fernanda Dias. 4 vols. Lisboa: Imprensa Nacional - Casa da Moeda.

Góis, Damião de. 2009. *Correspondência latina*, estabelecimento do texto latino, introdução, tradução, notas e comentário Amadeu Torres. Coimbra: Imprensa da Universidade de Coimbra.

Magister, Thomas. [1517]. *Thome Magistri per alphabectum, hoc est de mentorum ordinem attici eloquii, elegantie [...]*. [Roma]: ZK [Zaccaria Calliergi].

https://books.google.pt/books?id=r17DDmA4bF8C&pg=PT121&dq=Attici+eloquii+elegantiae&hl=pt-PT&sa=X&redir_

esc=y#v=onepage&q=Attici%20eloquii%20elegantiae&f=false
(consultado em 30-03-2017).

Petrarca, Francesco. 1522. *Il Petrarca*. Impresso in Fiorenza, per li heredi di Filippo Giunta, L'anno M.D.XXII. del mese di Luglio.

<https://books.google.pt/books?id=k-blr6hrVCsC&printsec=frontcover&hl=pt-PT#v=onepage&q&f=false>

(consultado em 30-03-2017).

[Tolomei, Claudio]. [1525] *Delle lettere nuovamente aggiunte. Libro di Adriano Franci da Siena intitolato Il Polito*. Roma: Ludovico Vicentino e Lautizio Perugino.

https://books.google.pt/books?id=uhXU5T9B7GEC&q=Delle+lettere+nuovamente+aggiunte.+Libro+di+Adriano+Franci+da+Siena+intitolato+Il+Polito&dq=Delle+lettere+nuovamente+aggiunte.+Libro+di+Adriano+Franci+da+Siena+intitolato+Il+Polito&hl=it&sa=X&redir_esc=y

(consultado em 30-03-2017).

Ubalдини, Federico. 1969. *Vita di Mons. Angelo Colocci. Edizione del testo originale italiano (Barb. Lat. 4882)*, a cura di Vittorio Fanelli. Città del Vaticano: Biblioteca Apostolica Vaticana.

Compilações de cartas e documentos

ASFE. Università di Bologna.

<http://asfe.unibo.it/it>

(consultado em 30-03-2017).

AMGV = 2007. *Catálogo do Arquivo do Museu Grão Vasco [I]*, coord. Anísio Miguel de Sousa Saraiva et al. Viseu: Museu Grão Vasco. CD Rom.

CDP 1 = 1862. *Corpo diplomático português contendo os actos e relações políticas e diplomáticas de Portugal com as diversas potências do mundo desde o século XVI até aos nossos dias*, por Luiz Augusto Rebello da Silva. Tomo 1. Lisboa: Academia Real das Ciências.

http://www2.fcsh.unl.pt/ceh/p_up_ferr_fontes_prim_rela_diplo.html

(consultado em 30-03-2017).

CDP 2 = 1865. *Corpo diplomático português contendo os actos e relações políticas e diplomáticas de Portugal com as diversas potências do mundo desde o século XVI até aos nossos dias*, por Luiz Augusto Rebello da Silva. Tomo 2. Lisboa: Academia Real das Ciências.

http://www2.fcsh.unl.pt/ceh/p_up_ferr_fontes_prim_rela_diplo.html

(consultado em 30-03-2017).

Chartularium 10 = 1991. *Chartularium universitatis portugalensis*. (1501-1510), direcção Alice Estorninho et al. Vol. 10. Lisboa: INIC.

Chartularium 11 = 1993. *Chartularium universitatis portugalensis. (1511-1520)*, direcção Alice Estorninho et al. Vol. 11. Lisboa: JNICT.

Chartularium 12 = 1995. *Chartularium universitatis portugalensis. (1521-1525)*, direcção Alice Estorninho et al. Vol. 12. Lisboa: JNICT.

Chartularium 13 = 1999. *Chartularium universitatis portugalensis. (1526-1529)*, direcção Alice Estorninho et al. Vol. 13. Lisboa: Fundação para a Ciência e a Tecnologia.

La correspondance = 1980. *La correspondance des premiers nonces permanents au Portugal. 1532-1553*, edição crítica, notas Charles-Martial de Witte. 2 vols. Lisboa: Academia das Ciências de Lisboa.

Documentos = 1935. *Documentos para o estudo das relações culturais entre Portugal e Itália. 4. D. Myguel da Silva dos condes de Portalegre, bispo de Viseu, cardeal de Santa Maria Transiberina*, por S. E. Henrique Trindade Coelho, Guido Battelli. Firenze: Tipografia Alfani e Venturi.

Inventario n.º 86, Roma, Archivio di Stato.

Projet Studium Parisiense. Université Paris 1.
<http://lamop-vs3.univ-paris1.fr/studium/faces/index.xhtml>
(consultado em 30-03-2017).

The Aldine Press. Catalogue of the Ahmanson-Murphy Collection of Books by or Relating to the Press in the Library of the University of California. 2001. Los Angeles: Incorporating Works.
<http://www.ucpress.edu/op.php?isbn=9780520229938>
 (consultado em 30-03-2017).

Aldo Manuzio. Il Rinascimento di Venezia. 2016. Venezia: Gallerie dell'Accademia [catálogo].

Almeida, Fortunato de. 1968. *História da Igreja em Portugal*, nova edição preparada e dirigida por Damião Peres. Vol. 2. Porto: Portucalense Editora, Livraria Civilização.

Angelucci, Angelo. 1865. *Gli schioppettieri milanesi nel xv secolo.* Milano [extratto dal vol. 24 del *Politecnico*].
https://books.google.pt/books?id=IxiHPgkWz8oC&pg=PA66&dq=gonzaga+balestra&hl=it&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=gonzaga%20balestra&f=false
 (consultado em 30-03-2017).

Azevedo, Carlos Moreira, direcção. 2000/2000/2002. *História religiosa de Portugal.* 3 vols. Lisboa: Círculo de Leitores.

Barroca, Mário Jorge; João Gouveia Monteiro. 2000. *Pera guerrejar. Armamento medieval no espaço português.* Palmela: Câmara Municipal [catálogo].

Brandão, Mário. ed. 1944. *O processo na Inquisição de Mestre João da Costa*. Vol. 1. Coimbra: Publicações do Arquivo e Museu de Arte da Universidade de Coimbra.

Buescu, Ana Isabel. 2005. *D. João III*. Casais de Mem Martins: Círculo de Leitores.

Buescu, Ana Isabel. 2010. «D. João III e D. Miguel da Silva, bispo de Viseu: novas razões para um ódio velho.» *Revista de História da Sociedade e da Cultura* 10, t. 1: 141-168.
<https://run.unl.pt/bitstream/10362/11122/1/AnaIsabelBuescu3.pdf>
(consultado em 30-03-2017).

Cian, Vittorio. 1942a. «Nel mondo di Baldassarre Castiglione. Documenti illustrati.» *Archivio Storico Lombardo* 7, 1-4: 3-97. <http://www.urfm.braidense.it/rd/eva/pdf/807/ART61811.pdf>
(consultado em 30-03-2017).

Cian, Vittorio. 1942b. *La lingua di Baldassarre Castiglione*. Firenze: Sansoni.

Cian, Vittorio. 1951. *Un illustre nunzio pontificio del Rinascimento. Baldassar Castiglione*. Città del Vaticano: Biblioteca Apostolica Vaticana.

Coelho, Avelãs; Luís Freire; Pedro Coelho. 2004. *Catálogos das obras da Biblioteca da Marinha (sécs. XV a XX)*. Lisboa: Comissão Cultural da Marinha. CD rom.

Cole, Thomas. 1997. *Studentenmobiliteit tussen de Nederlanden en het Iberisch Schiereiland in de Vijftiende en zestiende eeuw. Onderzoek naar de Spaanse en Portugese studenten aan de universiteit van Leuven in de periode 1425-1569 en studenten uit de Nederlanden aan de Spaanse en Portugese universiteiten in dezelfde periode*. Universidade de Ghent [tese de licenciatura, orientadora Hildegarde Symoens].

Costa, João Paulo Oliveira e. 2005. *D. Manuel I. Casais de Mem Martins: Círculo de Leitores*.

Couto, Aires Pereira do. 1990. «O grande ‘senhor’ do Fontelo do século XVI: D. Miguel da Silva.» *Beira Alta* 49, 3-4: 295-310.
http://visoeu.blogspot.pt/2005_11_01_archive.html
(consultado em 30-03-2017).

D’Amico, John F. 1983. *Renaissance Humanism in Papal Rome. Humanists and Churchmen on the Eve of the Reformation*. Baltimore Md., London: The Johns Hopkins University Press.

DBI = 1960-. *Dizionario biografico degli italiani*. Vv. vols. Roma: Treccani.
<http://www.treccani.it/biografie/>
(consultado em 30-03-2017).

De Caprio, Vincenzo. 1988. «Roma.» In *Letteratura italiana. Storia e geografia. II. Letà Moderna*, dir. Alberto Asor Rosa, 327-472. Torino: Einaudi.

Deswarte, Sylvie. 1988. «La Rome de D. Miguel da Silva (1515-1525).» In *O Humanismo Português - 1500-1600. Primeiro Simpósio*

Nacional. 21-25 de Outubro 1985, 190-265. Lisboa: Academia das Ciências de Lisboa.

Deswarte, Sylvie. 1989. *Il «perfetto cortegiano» D. Miguel da Silva.* Roma: Bulzoni.

Deswarte, Sylvie. 2011. «Le voyage épigraphique de Mariangelo Accursio au Portugal, printemps 1527.» In *Portuguese Humanism and the Republic of Letters*, ed. Maria Berbara; Karl A. E. Enekel, 17-112. Leiden: Brill.

Di Teodoro, Francesco P. 2003. *Raffaello, Baldassar Castiglione e la lettera a Leone X, con l'aggiunta di due saggi raffaelleschi.* Bologna: Minerva.

Dias, José Sebastião da Silva. 1969. *A política cultural da época de D. João III.* 2 ts. Coimbra: Instituto de Estudos Filosóficos.

Dionisotti, Carlo. 1971. *Geografia e storia della letteratura italiana.* Torino: Einaudi [1967].

Frommel, Christoph Luitpold. 2003. *Architettura alla corte papale nel Rinascimento*, trad. Elisabetta Pastore; Mauro Tosti-Croce. Milano: Electa.

Frommel, C. L.; S. Ray; M. Tafuri. 1984. *Raffaello architetto.* Milano: Electa.

Genette, Gérard. 1987. *Seuils.* Paris: Seuil.

Ghinassi, Ghino. 2006. *Dal Belcalzer al Castiglione*, con una premessa di Paolo Bongrani. Firenze: Olschki.

Guarna, Valeria. 2011. *Il «Libro del cortegiano». Studi per l'edizione critica*. Roma: Università di Roma, La Sapienza [tese de «Dottorato di Ricerca in Italianistica», orientador Amedeo Quondam].

http://padis.uniroma1.it/bitstream/10805/2070/1/Tesi%20dott%20Guarna_Cortegiano.pdf;jsessionid=7D4795D6AD49BB4FF299BA20D2E22AF9

(consultado em 30-03-2017).

Guidi, José. 1973. «Baldassarre Castiglione et le pouvoir politique: du gentilhomme de cour au nonce pontifical.» In *Les écrivains et le pouvoir en Italie à l'époque de la Renaissance*, ed. André Rochon et al., 243-278. Paris: Université de la Sorbonne Nouvelle.

Guidi, José. 1989. «Une artificieuse présentation: le jeu des dédicaces et des prologues du 'Courtisan'.» In *L'écrivain face à son public en France et en Italie à la Renaissance. Actes du Colloque International de Tours, 4-6 décembre 1986*, études réunies et présentées par Charles Adelin Fiorato; Jean-Claude Margolin, 127-144. Paris: J. Vrin.

Ley, Klaus; Christine Mundt-Espín; Charlotte Krauss. 2000. *Die Drucke von Petrarca's «Rime». 1470-2000*. Hildesheim, Zürich, New York: Georg Olms.

Marnoto, Rita. 2011-2013. «Crítica à corte e antinomia urbana.» *Filologia e Literatura. Actas do CEL Centre d'Études Lusophones de Genève* 3: 81-104.

Marnoto, Rita. 2015a. *O petrarquismo português do «Cancioneiro geral» a Camões*. Lisboa: Imprensa Nacional – Casa da Moeda.

Marnoto, Rita. 2015b. «O poema de Camões entre épica e Oceano.» *Studi (e Testi) Italiani. Semestrale del Dipartimento di Italianistica e Spettacolo* 34: 123-132 [*Epica e Oceano*, a cura di Roberto Gigliucci].

Mazzacurati, Giancarlo. 1990. *Misure del Classicismo rinascimentale*. Napoli: Liguori [1967].

Minnucci, Giovanni. 1984. *Le lauree dello studio senese all'inizio del secolo XVI. II (1507-1514)*. Milano: A. Giuffrè.

Moreira, Rafael. 1988. «D. Miguel da Silva e as origens da arquitectura do Renascimento em Portugal.» *Mundo da Arte* s. 2, 1: 5-23.

Moreira, Rafael. 2007. «O primeiro mecenas: D. Miguel da Silva e a arquitectura do Norte.» In *História da arte portuguesa. Do modo gótico ao manuelino (séculos XV-XVI). Do Renascimento ao Maneirismo (séculos XVI-XVII)*, direcção Paulo Pereira, 160-168. Mem Martins: Círculo de Leitores [1995].

Motta, Uberto. 2003. *Castiglione e il mito di Urbino. Studi sulla elaborazione del «Cortegiano»*. Milano: Vita e Pensiero.

Paiva, José Pedro, coord. cient. 2016. *História da diocese de Viseu. 1505-1819*. Vol. 2. Coimbra: Imprensa da Universidade de Coimbra.

Pérez Martín, Antonio. 1994. *Proles Aegidiana*. 4 vols. Bologna: Real Colegio de España.

Quondam, Amedeo. 2000. «Questo povero Cortegiano». *Castiglione, la storia, il libro*. Roma: Bulzoni.

Quondam, Amedeo. 2016. *L'autore (e i suoi copisti), l'editor, il tipografo. Come il Cortegiano divenne libro a stampa. Nota ai testi di L e Ad*. Roma: Bulzoni.

Rajna, Pio. 1916a. «La data di una lettera di Claudio Tolomei ad Agnolo Firenzuola.» *Rassegna Bibliografica della Letteratura Italiana* s. 3, vol. 1, 1: 3-13.

Rajna, Pio. 1916b. «Questioni cronologiche concernenti la storia della lingua italiana. III. Datazione ed autore del *Polito*.» *Rassegna Bibliografica della Letteratura Italiana* s. 3, vol. 1, 2: 350-361.

Ramalho, Américo da Costa. 2004. «Cataldo Parísio Sículo e o Humanismo em Portugal.» In *Caminhos da Italianística em Portugal*, coord. Rita Marnoto, 11- 22. Coimbra: Instituto de Estudos Italianos.

Santagata, Marco. 2016. «Nascer duas vezes. Vicissitudes da lírica italiana dos primeiros séculos.» *Estudos Italianos em Portugal* n. s., 1: 13-39 [trad. Rita Marnoto do original: 1993. «Dalla lirica 'cortese' alla lirica 'cortigiana': appunti per una storia.» In Marco Santagata; Stefano Carrai. *La lirica di corte dell'Italia del Rinascimento*, 11-30. Milano: Franco Angeli].

Sbaragli, Luigi. 2016. *Claudio Tolomei umanista del Cinquecento. La vita e le opere*, introduzione Luigi Oliveto, nota Vittorio Sgarbi. Firenze: Olschki [reed. facsimilada: 1939. Siena: Accademia degli Intronati].

Serani, Ugo. 1999. «La realtà virtuale nel Cinquecento: il rinoceronte di Dürer.» In *Miscellanea in onore di Luciana Stegagno Picchio. E vós, Tágides minhas*, a cura di Maria José de Lencastre; Silvano Peloso; Ugo Serani, 649-665. Viareggio, Lucca: Mauro Baroni.

Vecce, Claudio. 1998. «Aldo e l'invenzione dell'indice.» In *Aldus Manutius and Renaissance Culture*, ed. Franklin D. Murphy, 109-141. Firenze: Leo S. Olschki.

Villa, Marianna. 2011. «Ai margini del Cortegiano: la dedicatoria d'autore al Da Silva.» *Margini. Giornale della Dedicazione e Altro* 5: 3-23.

Viterbo, Francisco Marques de Sousa. 1908. *A armaria em Portugal. Memoria apresentada à Academia Real das Sciencias de Lisboa. 2. Noticia documentada dos fabricantes de armas de arremesso e de fogo, besteiros, viroteiros, arcabuzeiros, espingardeiros, etc. que exerceram a sua industria no nosso paiz*. Lisboa: Typ. da Academia.

Winner, Matthias. 1974. «Raffael malt einen Elefantent.» *Mitteilungen des Kunsthistorischen Instituts Florenz* 9, 2-3: 71-109.

